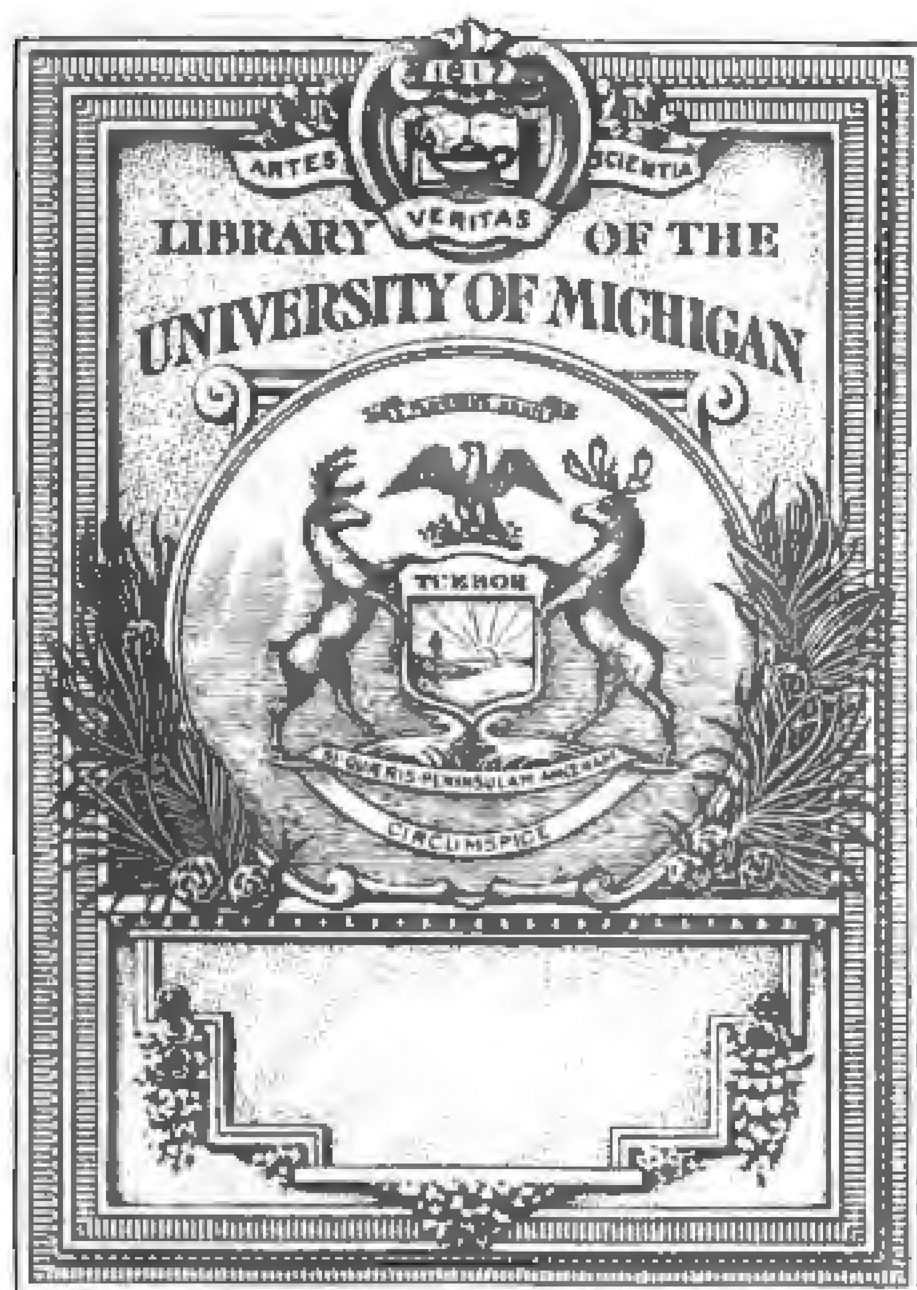





ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





LES ENFANS
DU VIEUX CHÂTEAU.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE,

TABLEAUX HISTORIQUES,
pouvant servir de complément
aux ENFANS DU VIEUX CHATEAU,
3 vol. in-18. Prix : 5 fr. et 6 fr.

GASTON DE SÉMUR,
2 vol. in-12. Prix : 5 fr. et 6 fr.

LES ENFANS DU VIEUX CHÂTEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE.

Par M.me Emilie MILLON-JOURNEL.

III.e ANNÉE.

TOME TRENTE-UNIÈME.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,
Chez M.me V.e RENARD, Libraire,
rue Caumartin, N.o 12.

1826.

LES ENFANS DU VIEUX CHÂTEAU.

CHAPITRE LXI.

CHARLES désirait depuis long-tems s'emparer de la ville de Cologne. Au lieu de suivre son premier plan contre Louis, il profita d'une brouillerie entre l'évêque de Cologne et ses habitans, pour marcher contre cette ville. Le landgrave de Hesse et les Suisses craignirent qu'il ne voulût ensuite étendre ses conquêtes, et Louis, par le moyen de ses envoyés, leur inspira les plus grandes inquiétudes à cet égard. Il fit alors avec les Suisses le premier traité qui ait existé entre eux et la France. Louis eut de grands succès en

Picardie. L'arrivée des troupes anglaises à Calais aurait pu les interrompre, si Charles n'avait pas eu l'inconséquence de se brouiller avec les Anglais. Louis en profita pour conclure avec Edouard une trève de sept années. Charles, inquiet de la perte de cet allié, consentit à en signer une pareille avec le roi. Louis n'eut pas la générosité d'y faire comprendre le jeune duc de Lorraine, dont, immédiatement après, Charles envahit les états. Il songea ensuite à se venger des Suisses en réalisant contre eux les projets qu'ils lui avaient supposés. Ils sommèrent Louis de les secourir, conformément à leur traité d'alliance, mais Louis s'en excusa sur ce que la trève convenue avec Charles ne le lui permettait pas. Abandonnés à leurs propres forces, ils perdirent contre Charles la bataille de Granson, et ils se seraient trouvés sans ressource, si Charles avait

été capable de plus de circonspection ; mais il s'engagea imprudemment dans des défilés où son armée fut mise en déroute ; il fut heureux d'en sortir, laissant son bagage au pouvoir de ses ennemis. Les Suisses, à cette époque, étaient encore si simples et si agrestes, qu'ils ignoraient ce que c'était que des pierreries. Le plus beau diamant du duc, qui vaudrait aujourd'hui dix-huit cent mille francs, fut pris par eux pour un petit morceau de cristal qu'ils vendirent pour quarante sous. Cette défaite fut à Louis d'un grand avantage : plusieurs princes présumant que le duc n'était plus en état de les soutenir, se réconcilièrent avec le roi. Il n'y eut que René, comte de Provence, qui persista long-tems dans sa révolte. Il avait des sujets de mécontentement particuliers : d'abord, l'abandon auquel Louis avait livré le duc de Lorraine son petit-fils, et la

du royaume. Cette condamnation, quoiqu'elle ne changeât rien à la situation actuelle de René, le détermina cependant à faire la paix avec le roi. Il lui laissa le duché d'Anjou, lui transmit ses droits sur la couronne de Naples et de Sicile, et consentit à déshériter ses filles et son petit-fils en faveur de Charles d'Anjou, son neveu, que Louis lui désigna, et qui, étant mort peu après, sans enfant, légua tous ses droits, à Louis. Le duc de Lorraine, ainsi dépouillé, même de ses espérances, alla offrir ses services aux Suisses contre le duc de Bourgogne. Ils le nommèrent leur général. Les défaites de Charles, l'abandon de ses alliés, lui inspiraient une sorte de frénésie. L'armée de René était alors plus forte que la sienne, et un prince italien, qui s'était attaché à son service, le quitta pour passer dans le camp du duc de Lorraine. C'était

une imprudence de livrer bataille dans cette circonstance, à moins que ses troupes n'eussent été animées du même ressentiment et du même désespoir que lui. Il acheva de mériter dans cette journée les surnoms de *terrible* et de *téméraire* qui lui avaient été donnés. Il se battit comme un lion, tandis que ses soldats prenaient la fuite. Il alla ensuite faire le siége de Morat et de Nancy, où il fut tué. Il tomba percé de coups, défiguré: on le reconnut avec peine parmi les morts. Le jeune René lui fit rendre les honneurs funèbres, et les Suisses, en reconnaissance du gain de la bataille de Morat et de Nancy *, firent présent à René de toutes les richesses qui avaient été prises dans le quartier du duc de Bourgogne.

* Mort de Charles-le-Téméraire, à Nancy, 1477 ans après J.-C.

CHAPITRE LXII.

Louis XI n'eut pas la décence de cacher la joiè qu'il ressentit de la mort de Charles ; il ordonna même à ce sujet des actions de grâces dans les églises. Il envoya ensuite sommer la princesse Marie de lui restituer le duché de Bourgogne, conformément à un décret de Philippe-le-Bel qui ordonnait que tous les apanages rentrassent à la couronne, à défaut d'enfant mâle. Marie répondit, avec raison, que le duché de Bourgogne n'avait point été détaché de la couronne de France, mais était revenu par héritage au roi Jean qui en avait disposé en faveur de son fils cadet. La guerre fut déclarée, les états de Bourgogne s'assemblèrent, et, pour prévenir à l'avenir toute discussion, ils cru-

rent devoir se donner au roi. On pense que le roi aurait dû persister dans le dessein d'unir le dauphin à cette princesse, ce qui eût tout pacifié; mais le dauphin n'avait encore que huit ans, et Marie en avait vingt. D'ailleurs, Louis craignait de se brouiller avec Edouard, auquel, lors de la trève, il avait promis pour sa fille la main du dauphin; et il se flattait de dépouiller Marie sans avoir besoin de recourir à une alliance. Marie appela Maximilien, fils de l'empereur, auquel elle avait autrefois été promise, et, malgré la défense de Louis, qui, comme son seigneur suzerain, avait droit de mettre opposition à son mariage, elle l'épousa. Cette protection ranima le courage de ses sujets, et la guerre continua avec des succès égaux. La duchesse douairière de Bourgogne passa en Angleterre, et pria son frère de se rendre médiateur entre Louis et

Marie. Edouard ne se montra pas fort ardent à amener la pacification. Il y avait trois ans que les négociations duraient sans qu'on pût en rien espérer, lorsque Marie mourut d'une chute de cheval, laissant un fils et une fille au berceau. Maximilien, désolé de la perte d'une femme qu'il chérissait, eut encore à supporter mille outrages de la part de ses sujets. Les états des Pays-Bas s'assemblèrent et lui ôtèrent la tutelle de ses enfans. Ils offrirent la petite Marguerite à Louis XI pour le dauphin; et, quoique cette alliance fût bien moins avantageuse que ne l'aurait été celle de sa mère, il calcula que le frère de la princesse pourrait mourir, et il l'accepta. Il conclut la paix avec les états, mais il exigea que la petite Marguerite fût dès lors remise entre ses mains. C'était moins une belle-fille qu'un ôtage dont il voulait s'assurer. Maximilien eut la

douleur de se séparer de sa fille et de la voir passer au pouvoir de son ennemi mortel. Le roi d'Angleterre, voyant la sienne rejetée par ce traité, déclara la guerre, mais il mourut comme il en faisait les préparatifs.

Louis ne survécut pas beaucoup à ce traité. Malgré les succès qui semblaient alors couronner sa vieillesse, sa défiance et sa barbarie avaient pris un nouvel accroissement avec l'âge. Il redoutait sans cesse d'être assassiné ou empoisonné. Il s'était retiré au château du Plessis-lès-Tours, avec un petit nombre de domestiques, tellement perdus de crimes et de débauches que leur existence semblait dépendre entièrement de la protection du roi, et qu'après lui ils n'avaient guère que le gibet à attendre. Le château était entouré de murailles et de fossés. Le pont-levis ne se baissait qu'en cas d'une extrême

nécessité. Quatre cents archers veillaient à l'entour jour et nuit. Les environs étaient parsemés de piéges pour que la cavalerie ne pût en approcher et les cours étaient remplies de potence et de bûchers, où Tristan, son prevôt faisait attacher tous ceux qui excitaien le plus léger soupçon. Pour le distrair de l'ennui profond qui le dévorait dan ce repaire, on forçait les jeunes pâtre à venir danser sous les murs du château. Enfin, on prétend même que, dan l'espoir de se rajeunir, il s'abreuvai du sang de malheureux enfans que l'o enlevait de tous côtés; et en mêm tems, pour apaiser les terreurs de s conscience, il se faisait apporter le reliques les plus renommées. Il expir enfin, âgé de soixante ans, après avoi nommé la duchesse de Beaujeu, sa fill aînée, régente durant la minorité d jeune Charles. Déjà, depuis long-ten

la duchesse et son mari avaient été chargés de l'éducation de ce prince. Ils l'élevaient à Amboise, et la sollicitude de Louis pour son fils donna naissance à l'établissement des postes. Charles était d'une santé faible : pour avoir exactement de ses nouvelles, Louis établit des courriers qui se rendaient régulièrement d'Amboise à Tours. Cette méthode parut commode ; quelques villes en établirent entre elles, et cet usage devint général dans tout le royaume.

On a vu que Louis, malgré ses artifices, avait été deux fois à deux doigts de sa perte. Cependant on a dit de lui qu'il avait mis les rois *hors de page*, c'est-à dire hors de l'enfance, parce qu'il était parvenu à affaiblir tellement les grands vassaux, que Charles-le-Téméraire est le dernier qui ait pu balancer l'autorité du roi.

CHAPITRE LXIII.

Charles VIII n'avait que treize ans lorsque son père mourut, et il était encore fort au-dessous de son âge par la faiblesse de sa constitution et par son ignorance. On dit que la crainte d'éprouver de sa part les mêmes contradictions qu'il avait fait souffrir à son père, avait engagé Louis à le tenir dans la retraite et dans une longue enfance. Parvenu au trône, on le fit rougir de son infériorité, et en peu de tems il sut lire et écrire; ce qui fait présumer qu'il ne manquait pas de dispositions. Mais n'ayant pas pris de bonne heure l'habitude du travail, il resta toujours indolent. Anne, dame de Beaujeu, sa sœur, était remarquable au contraire par son esprit et ses connaissances. Les princes se trouvèrent fort

blessés de la préférence que le roi son père lui avait donnée, principalement le duc d'Orléans, fils de celui qui avait été captif en Angleterre. Il se trouvait premier prince du sang et avait de plus épousé Jeanne, fille de Louis et sœur de M.me de Beaujeu. On assembla les états-généraux. Louis espérait en obtenir la régence, mais Anne, qu'on appelait ordinairement du seul nom de *Madame*, fit traîner les états en longueur. Le roi atteignit sa quatorzième année : il ne fut plus question de régence. Le soin de sa personne demeura à Madame, et l'on donna au roi un conseil composé de membres des trois ordres de l'état. On sent bien que les volontés du roi lui étaient toutes inspirées par sa sœur. Au lieu d'abuser de son triomphe, Madame s'attacha, par les grâces de son esprit et de sa humeur, à faire chérir son autorité. Si

cette conduite n'était pas tout à fait l'ouvrage de son bon naturel, du moins l'effet en était le même pour les Français. Elle livra à la justice plusieurs officiers de son père, abhorrés justement pour leurs barbaries ; elle répandit ses bienfaits avec discernement ; enfin, elle ne négligea rien pour regagner le duc d'Orléans, mais il osa tourner en ridicule les marques d'attachement qu'elle lui donna. Ce prince ambitieux détestait sa femme, fille de Louis XI, qui était bonne et sensible, mais contrefaite ; il méditait de se séparer d'elle pour épouser Anne, héritière de Bretagne, que sa beauté et sa fortune rendaient alors l'objet des recherches de tous les princes de l'Europe. Il fallait se rendre assez puissant pour réussir à faire prononcer le divorce. Louis chercha à gagner la confiance du roi, lui rendit odieuse l'autorité que sa sœur exerçait sur lui,

faire soulever les Parisiens, leur re-
présentant le jeune roi comme un mal-
heureux esclave. Tout le fruit qu'il en
tira fut qu'ils envoyèrent à Madame
une copie de ses discours. Elle envoya
secrètement des ordres pour l'arrêter :
il fut averti et se sauva. Elle revint alors
à Paris dont elle donna le gouvernement
au comte de Dammartin, et fit marcher
des troupes contre Verneuil où le duc
s'était renfermé. Il ne put y recevoir
les secours du duc de Bretagne, au-
cune province ne se déclara pour lui ;
il eut recours à des médiateurs qui l

réconcilièrent avec la duchesse : mais en lui prodiguant les honneurs, elle eut soin de ne lui laisser désormais aucun emploi. Cette première leçon n'empêcha point le duc de tramer une seconde conspiration : il fit des levées qu'il comptait réunir dans la ville d'Orléans. Madame, qui le surveillait, recommanda aux Orléanais de ne pas ternir la gloire dont leur fidélité les avait couverts sous le règne de son grand-père. En effet, le duc ayant voulu y entrer, on lui en ferma les portes. Madame, pour le braver, s'y rendit elle-même et y célébra le mariage du duc de Lorraine avec une nièce du duc de Beaujeu. Le duc de Lorraine était l'ennemi personnel du duc d'Orléans. Elle envoya ensuite le général la Trémouille, surnommé le *Chevalier-sans-Peur*, investir la petite armée de Louis qui fut contraint à capituler. En même tems,

Madame fit un traité avec le duc de Bretagne, et réconcilia son mari avec le duc de Boubon son frère, que la jalousie du rang qu'occupait le duc de Beaujeu, son cadet, avait poussé dans le parti du duc d'Orléans.

Mes enfans, dit M. de Jonchère en se promenant avec ses petits compagnons ordinaires, j'ai envie de vous raconter les premières aventures d'un navigateur aussi illustre qu'infortuné. — Pourquoi donc pas toutes ses aventures, et seulement les premières? demanda précipitamment Alphonse.

M. de Jonchère. Hélas! parce que les autres ne sont pas connues. Il a péri probablement dans la mer du Sud qu'il devait parcourir encore avant de se rendre à l'Ile-de-France.

Théophile. O ciel! et comment s'appelait-il, mon papa?

M. de Jonchère. Le comte de la Pérouse.

Alphonse. Mais s'il a péri, comment a-t-on eu connaissance de la première partie de ses voyages?

M. de Jonchère. On la doit au soin qu'il a eu d'expédier des copies de son journal de toutes les parties du monde dans lesquelles il s'est arrêté. Malheureusement, les savans qui partageaient son entreprise, ne voulurent point se séparer de leur travail avant qu'il fût mis en ordre, et les fruits qu'ils avaient retirés des commencemens de leurs recherches, ont été perdus avec eux. M. de la Pérouse, par sa prévoyance, a fourni seul des matériaux pour ériger un monument à sa mémoire. Ce monument, vous le comprenez bien, mes enfans, c'est la relation qu'on a rédigée et publiée de cette première partie de ses voyages.

Alphonse. Y a-t-il long-tems qu'il est mort, papa ?

M. de Jonchère. Les dernières nouvelles qu'on a reçues de lui étaient datées de Botany-Bay, dans l'année 1788.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est que Botany-Bay ?

M. DE JONCHÈRE. C'est un établissement que les Anglais ont formé à la Nouvelle-Hollande, dans un endroit où le capitaine Cook, un de leurs plus célèbres voyageurs, avait séjourné quelque tems, et qu'il avait ainsi nommé, à cause de la variété des plantes que les naturalistes y avaient trouvées.

CAROLINE. Oui, Botany-Bay signifie baie de la Botanique.

M. DE JONCHÈRE. Cette terre de la Nouvelle-Hollande, découverte et examinée à plusieurs reprises par des navigateurs hollandais, ainsi que son nom l'indique, n'est pas encore parfaitement connue et paraît d'une assez grande étendue pour que quelques personnes lui aient donné le titre de *troisième continent*. Cook prit possession, au nom de

sa patrie, de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, et c'est après avoir quitté Botany-Bay que le comte de la Pérouse a disparu, sans qu'il ait été possible de recueillir aucune lumière sur son sort, non plus que sur celui d'aucune personne de son équipage. Ce n'a été cependant qu'après un laps de tems considérable que sa famille et ses amis ont pu se convaincre de sa perte. L'idée de tous les hasards singuliers qui peuvent naître dans une expédition de cette espèce, a long-tems entretenu leur espérance. Des bruits vagues venaient quelquefois éveiller leur attention; tantôt on croyait avoir aperçu des hommes blancs sur un écueil; ailleurs, on avait entrevu des sauvages portant des habillemens européens qu'ils devaient avoir recueillis dans un naufrage. A travers tous les orages de la révolution française, on obtint, à plusieurs

reprises, que l'on allât à la recherche de ces malheureux dont le destin importait à la fois aux sciences et à l'humanité. En vain on suivit leurs traces, en vain on alla de tous côtés solliciter les indications les plus légères ; ces bruits dont je vous ai parlé s'évanouirent après des informations plus exactes. Ces nouveaux voyageurs rapportèrent peut-être de quoi dédommager le monde curieux ou savant de la disparition des premiers, mais rien qui pût adoucir les regrets de leurs amis.

CAROLINE. Mon oncle, vous en parlez d'un air bien touché ; est-ce que vous auriez connu M. de la Pérouse ?

M. DE JONCHÈRE. Non, pas lui personnellement ; mais j'ai connu beaucoup la famille de sa femme et, malgré quelque différence d'âge, Mme de Jonchère a été l'amie de sa belle-sœur.

Mme de Jonchère a donc été témoin de

l'impatience avec laquelle elle attendait le retour du comte et d'un de ses propres frères qui l'accompagnait. Elle venait de perdre un père pour lequel elle avait vécu presque uniquement jusqu'alors, car elle ne s'était pas mariée; M.me de la Pérouse était en France, et c'était de l'arrivée du comte que sa sœur attendait toute sa consolation. Avant la mort de son père elle avait acheté un terrein peu éloigné de la ville, mais encore à peu près inculte. Elle s'était fixée dans cette retraite, et s'occupait à l'embellir afin que son excellent père, que ses affaires retenaient durant toute la semaine à la ville et qui ne pouvait y venir que le dimanche, y trouvât à chaque fois quelque chose de nouveau et d'agréable. Elle s'appelait Elise; il voulut que ce séjour reçût le nom d'*Elysée*. C'en était un pour lui, c'était l'ouvrage de sa fille; il se flattait d'y voir écouler

sa vieillesse. Bientôt, disait-il en souriant, je ne serai plus qu'une ombre, et je viendrai habiter l'Elysée. Cette ombre chérie disparut elle-même, et sa fille resta seule après lui. Sa maison était simple, mais riante; le jardin était émaillé, parfumé de cette multitude de fleurs de la zone torride, dont je vous ai fait, à plusieurs reprises, la description. Son esprit et son caractère y attiraient une société choisie, et l'Elysée aurait mérité réellement un si doux nom, si tant de souvenirs douloureux n'y avaient, par intervalles, fait régner la mélancolie. Mais je voulais vous raconter les aventures de M. de la Péronse, et je ne vous parle que de sa belle-sœur. Allons, je vais me transporter à Brest, où le comte, en 1785, disposait son départ pour aller faire le tour du monde.

Déjà bien des navigateurs avaient parcouru l'archipel immense que con-

tiennent les mers du Sud et des Indes. Parmi les Français, M. de Bougainville, et chez les Anglais, le capitaine Cook, avaient rendu célèbres les îles des Amis, de la Société, de Sandwich; et Cook avait péri dans ces dernières, massacré par les sauvages. Les Russes avaient fait de nombreuses découvertes dans les mers du Nord, mais ils semblaient peu disposés à les publier. Le comte de la Pérouse fut chargé de l'examen plus détaillé des lieux que ses prédécesseurs avaient fait trop peu connaître, et ce fut une grande satisfaction pour lui, avec l'obligation de parcourir la mer du Sud, de n'avoir à visiter que des pays à peu près nouveaux, au lieu d'ajouter aux peintures, déjà tant prodiguées, de ces contrées ravissantes, entre autres de cette Otahiti, probablement trop vantée. L'agrément des sites, la douceur du climat, la beauté des plantes et l'abon-

dance des denrées, pouvaient avoir charmé, à juste titre, des marins qui venaient d'accomplir une course longue et pénible, mais les détails des mœurs des habitans qui découvrent bien moins d'aménité encore que de penchant pour l'oisiveté, la mollesse et les plaisirs, lui semblaient indignes des savans qui les ont donnés avec tant de complaisance. La moralité de M. de la Pérouse, qui le rendait incapable d'être rebuté par aucune difficulté, par aucune fatigue, dans l'exercice de ses devoirs, le portait à éviter un séjour de délices que tant d'autres avaient été chercher si volontiers au bout du monde.

ALPHONSE. Ah! mon dieu!

THÉOPHILE. Où est donc l'île d'Otahiti?

M. DE JONCHÈRE. C'est la plus considérable d'un archipel que l'on confond assez souvent avec celui des îles

de la Société dont il est très-rapproché. Un capitaine anglais, nommé Wallis, l'avait découverte en 1767, et, après lui, Bougainville et Cook y relâchèrent et en ont parlé, ainsi que tous ceux qui les accompagnaient, avec un degré d'enthousiasme qui déplaisait à M. de la Pérouse, par les motifs que je vous ai fait connaître.

CAROLINE. C'est singulier, de la mollesse chez des sauvages!

M. DE JONCHÈRE. Ce ne sont point véritablement des sauvages, tout annonce chez eux un peuple civilisé. Ils ont tiré parti, non-seulement pour les commodités de la vie, de tout ce que la nature a mis à leur portée, mais plus encore pour satisfaire leur vanité et charmer leur désœuvrement.

CAROLINE. Comment donc?

M. DE JONCHÈRE. Dans un climat si doux, avec un sol si productif, les

hommes éprouvent peu de vrais besoins ; les animaux domestiques, le gibier, les végétaux, s'y multiplient de manière à fournir aisément à la nourriture du plus paresseux et du plus pauvre des habitans ; il ne leur faut que des logemens commodes, des vêtemens légers ; il n'est point nécessaire que leurs maisons ni leurs habits les garantissent de la rigueur du froid.

THÉOPHILE. Mais c'est délicieux, en effet.

M. DE JONCHÈRE. Leurs maisons sont vastes, couvertes en feuillages, décorées de nattes fines de toutes sortes de couleurs. Leurs vêtemens ordinaires sont tissus de fils de palmiers, mais ils aiment extraordinairement la parure ; ils portent des manteaux, des bracelets, des colliers, des coiffures de plumes d'oiseaux, travaillés avec un goût et une solidité extraordinaires. Je vous

montrerai un de ces colliers que je me suis procuré dans mes voyages. J'avais aussi un manteau, mais il a été gâté. Les coquilles de nacre leur tiennent lieu de pierreries. Ayant si peu besoin de faire usage de leur activité, de leur industrie, et n'ayant jamais cultivé les sciences, ils passent leur vie dans les fêtes. Cet amour immodéré pour le luxe et la dissipation, les rend faux, avides, déhontés: tandis qu'ils prodiguaient aux voyageurs les amusemens de toute espèce, ils ne songeaient qu'à leur dérober tout ce qu'ils trouvaient à leur bienséance, ou à l'obtenir par des bassesses.

CAROLINE. Ah! fi donc! M. de la Pérouse avait raison de ne pas se soucier d'aller à Otahiti.

M. DE JONCHÈRE. Il se rendit d'abord à l'île de Madère et ensuite aux Canaries. Vous savez que ces dernières, du tems des Carthaginois qui les découvrirent,

portèrent le nom d'*Iles fortunées*, et qu'elles appartiennent actuellement aux Espagnols. La fertilité de ces îles, les avantages du commerce qu'elles sont dans le cas de faire si naturellement avec l'Europe, et qui les préservent de cette oisiveté, de cette ignorance si funestes à la raison et à la vertu, leur donnent lieu de prétendre encore à leur ancien titre. Une des plus remarquables est l'île de Ténériffe, dans laquelle s'élève le pic ou montagne de ce nom qui a plus de cinq lieues de tour, près d'une lieue d'élévation, et qui s'aperçoit à quarante ou cinquante lieues en mer. Les savans embarqués avec M. de la Pérouse le visitèrent. C'est un volcan qui vomit encore des flammes, ou du moins des vapeurs brûlantes et souvent du souffre et des minéraux. Nos savans, qui s'avancèrent jusque sur les bords du cratère, y recueillirent de

cristaux de soufre d'une beauté rare, et firent diverses épreuves pour analyser les gaz acides qui s'exhalaient par des espèces de soupiraux formés dans l'intérieur du cratère. Ils passèrent à la Trinidad, ou Trinité, qu'il ne faut pas confondre avec la grande île de la Trinité qui fait en quelque sorte partie des Antilles. Celle-ci n'est qu'un rocher stérile, habité par une petite garnison portugaise, et nos navigateurs ne trouvèrent point seulement à y faire de l'eau. Ils allèrent en chercher à Sainte-Catherine où ils arrivèrent après une traversée de quatre-vingt-seize jours, à compter depuis leur départ de France. Ils n'avaient encore aucun malade à bord des deux frégates, ce que M. de la Pérouse attribuait au soin qu'il avait fait apporter à la conservation des vivres, à la propreté des équipages, surtout à l'entretien de leur gaîté. Con-

vaincu que la vivacité de l'imagination est aussi nécessaire à la santé que l'exercice même du corps, chaque soir, à moins qu'il ne fît mauvais tems, il voulait qu'ils consacrassent deux ou trois heures à danser, à chanter, à jouer à différens jeux; il soutenait leur goût pour cette récréation, en y assistant lui-même avec les personnes les plus distinguées sur son bord. Ceci vous prouve, mes enfans, que, malgré son austérité, M. de la Pérouse faisait cas, avec justice, d'un divertissement innocent et même louable, quand il est la récompense d'une tâche remplie avec zèle.

ALPHONSE. Cela me rend un peu de courage.

CAROLINE. Mon oncle, il y avait donc deux frégates?

M. DE JONCHÈRE. Oui, la *Boussole*, que montait M. de la Pérouse, et l'*As-*

trolabe, que commandait M. de Langle. Les autres officiers n'étaient pas moins recommandables par leurs connaissances ou le désir d'en acquérir et par leur dévouement à leur devoir. Ces qualités, au reste, leur étaient communes avec tous les savans et les artistes employés dans la même entreprise. Tant de mérite que devait avoir augmenté considérablement un voyage de cette nature, ajoute au regret excité par la catastrophe qui a privé d'eux non-seulement leur patrie, mais le monde entier.

THÉOPHILE. Papa, qu'est-ce que veut dire astrolabe ?

M. DE JONCHÈRE. C'est un ancien instrument de mathématiques qui servait à mesurer la hauteur du soleil sur l'horizon. On a perfectionné cet instrument, et on l'appelle aujourd'hui *octant*.

ALPHONSE. Quels étaient donc les sa-

vans et les artistes embarqués avec M. de la Pérouse ?

M. DE JONCHÈRE. C'étaient des botanistes pour observer le genre des plantes, et même un jardinier pour les recueillir, ainsi que les graines, et les soigner jusqu'à leur arrivée en Europe ; c'étaient des minéralogistes, des naturalistes dans tous les genres, enfin des peintres pour dessiner les monumens, les aspects, les figures, les costumes de tous ces pays lointains.

L'île de Sainte-Catherine est située sur la côte du Brésil, à une très-petite distance du continent. Le sol, naturellement fertile, reste en friche par l'effet des lois portugaises qui gênent singulièrement l'industrie, l'agriculture, le commerce, au lieu de les favoriser. Nos voyageurs s'y procurèrent de jeunes plants d'orangers, de cotonniers, de

riz, de maïs et des graines de légumes que l'on savait ne point exister dans les îles de la mer du Sud. On voulait enrichir leur sol de productions nouvelles, et l'on avait fait, en quittant l'Europe, une ample provision dans la même vue. Ils descendirent vers la région des Patagons, traversèrent le détroit de le Maire, et remarquèrent cette quantité de feux que les sauvages allument sur le rivage dès qu'ils aperçoivent un esquif, et qui a valu à cette grande île qui termine l'Amérique méridionale, le nom de *la Terre de Feu*. Les baleines se jouaient en foule autour des frégates; mais il y a peu d'apparence que les naturels, dans un climat si fécond, tirent aucun parti de ces animaux qui procurent tant de ressources aux malheureux habitans du nord. Après avoir doublé le cap Horn, nos voyageurs prolongèrent la côte du Chili et abordèrent à la Con-

ception, où les Espagnols, prévenus de leur arrivée par les nouvelles qu'ils avaient reçues d'Europe, s'empressèrent à leur fournir tous les rafraîchissemens dont ils pouvaient avoir besoin. Une expédition de cette nature intéresse, sans exception, tous les hommes. En tems de guerre, les vaisseaux qui sont chargés de quelque découverte, obtiennent ordinairement des sauf-conduits, et sont reçus comme amis chez toutes les nations. La paix générale qui régnait alors en Europe assurait encore à M. de la Pérouse un accueil plus favorable dans toutes les colonies. Il se plaît à décrire dans son journal les témoignages de bienveillance qu'il reçut à la Conception; mais avec le caractère que vous lui connaissez déjà, vous imaginez bien que, si elles touchèrent son cœur, elles ne le retinrent pas néanmoins un seul jour au-delà du terme

nécessaire à l'approvisionnement des frégates ; il partit pour les îles Sandwich, pour ces mêmes îles où je vous ai dit que le capitaine Cook avait été massacré....

CAROLINE. Ah ! je n'aurais pu en approcher sans horreur !

M. DE JONCHÈRE. Les habitans étaient coupables, mais le capitaine Cook avait été tout à la fois bien sévère et bien imprudent. Accoutumé, avec raison, à ne souffrir de la part de ces peuples aucun outrage, il alla trop loin, suivant moi, en voulant punir toute une peuplade pour le vol d'une hache ou d'un chat ; il ne considéra que le délit, et non l'importance du sujet. Il s'empara du roi, voulut l'emmener en ôtage, et négligea les précautions nécessaires pour assurer ses projets. Les insulaires prirent les armes, tombèrent sur les Anglais qui se trouvaient à terre avec le capitaine qui fut égorgé. Cette excessive rigueur at-

ténue un peu le crime des Sauvages et rendait l'approche de leur contrée moins odieuse à nos voyageurs. Cependant ils n'allèrent point à l'île d'O-Whi-He, où cette tragédie avait eu lieu. Ils abordèrent à celle de Mowée dont l'aspect leur parut délicieux. Une multitude de pirogues les environna. On leur apportait en abondance des poules, des cochons et des fruits. M. de la Pérouse, pour n'être point accablé par la foule du peuple, parvint à lui faire entendre qu'il était *taboo*, mot que l'on avait recueilli dans les relations du capitaine Cook, et qui signifie *sacré*. On le donnait aux prêtres, aux temples, aux offrandes, et la superstition fit que dès lors on n'approcha plus de lui ni de son vaisseau sans sa permission expresse. Il descendit avec quelques-uns de ses officiers; plus de cent personnes l'attendaient sur le rivage et l'accueillirent

avec de grandes marques d'amitié. Les maisons étaient éparses dans la campagne, bâties comme celles d'Otahiti, et semblaient toutes situées au milieu d'un jardin anglais : le gazon épais qui s'étendait à l'entour était ombragé par des groupes de palmiers, d'arbres à pain, de bananiers et d'autres plants couverts de fruits ou de fleurs ; des ruisseaux qui tombaient en cascades du haut des montagnes, serpentaient sous ces ombrages avant d'arriver à la mer. M. de la Pérouse distribua aux insulaires des graines et d'autres présens non moins utiles, reçut d'eux des étoffes, des nattes, des ornemens en coquilles, et des vases en calebasses sculptées et vernissées avec beaucoup d'art. Ils ne passèrent cependant que vingt-quatre heures dans ces parages et remirent à la voile pour des régions bien moins fortunées.

CAROLINE. Quoi ! pas plus de quatre heures dans un si beau lieu

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'e l'arbre à pain ?

M. DE JONCHÈRE. Dans aucu îles de la mer du Sud on n'a tro graines céréales d'aucune espè c'est le fruit de l'arbre nomm *à pain*, qui fait le fond de la nou des insulaires. Ce fruit est de la g des deux poings ; l'intérieur es neux, un peu mat, un peu insip on le mangeait sans l'assaisonner quelqu'autre mets. On le fait cui la cendre, et on s'en sert en g pain. Il se trouve aussi dans ces îl autre espèce d'arbre à pain *rima*, dont le fruit, mauvais à m renferme des graines d'un goût chant de celui de la châtaigne, s'emploient aux mêmes usages.

Ils firent route vers le nord, e

les ordres qu'avait reçus M. de la Pérouse, se préparèrent à reconnaître la côte septentrionale de l'Amérique. Ils se trouvèrent envoloppés d'une atmosphère si brumeuse que les hardes, les lits même des matelots se trouvèrent pénétrés par l'humidité. M. de la Pérouse, qui, par toutes sortes de raisons, attachait le plus grand prix à la santé de son équipage, et qui, dans un précédent voyage à la baie d'Hudson, s'était convaincu que cette humidité est un des principes les plus violens du scorbut, employa les plus grands moyens pour la chasser de l'entrepont: il y fit entretenir des feux, fit prendre des habits épais à ses gens, et, d'accord avec son chirurgien, fit mêler une légère dose de quinquina au grog qu'on leur donnait à leurs repas.

ALPHONSE. Qu'est-ce que c'est que du grog ?

M. de Jonchère. Un mélange d'eau-de-vie et d'eau que l'on assure être très-bon pour la santé. Le quinquina ne pouvait que rendre ce breuvage plus sain encore ; mais comme il était à craindre que les matelots regardassent cette préparation comme une véritable médecine et refusassent d'en faire usage, M. de la Pérouse ordonna qu'elle fût faite avec le plus grand mystère. Admirez ici les effets de la prévention ! Cette boisson, que l'on supposait capable de leur inspirer de la répugnance, est d'un usage général chez les Hollandais, non-seulement quand ils sont en mer, mais encore à terre, où ils la considèrent comme un excellent préservatif contre les fièvres, que les brouillards et les marécages rendent si communes dans leur patrie.

Alphonse. Mais comment ne s'en aperçurent-ils pas ? c'est si mauvais, du quinquina !

M. de Jonchère. Le quinquina est seulement assez amer; l'eau-de-vie et l'eau, mêlées ensemble, acquièrent naturellement un premier degré d'amertume, et le surcroît qu'ils purent y trouver, ainsi que la couleur brune, furent attribués à la décomposition que l'eau pouvait avoir éprouvée dans les tonneaux.

Caroline. Ainsi, on les traitait comme des enfans ?

M. de Jonchère. Les hommes ignorans et grossiers sont susceptibles des mêmes préventions, de la même indocilité : encore, parmi les enfans, en trouverait-on beaucoup que l'éducation, leur confiance dans leurs parens et les premières réflexions que leur ont suggérées leurs petites expériences, mettraient fort au-dessus de ces absurdités et de ces faiblesses.

Caroline. Oh! je le crois.

ALPHONSE. Et moi je me contente de l'espérer.

THÉOPHILE. Pourquoi donc avait-on recommandé à M. de la Pérouse d'examiner avec tant d'attention les côtes de l'Amérique ?

M. DE JONCHÈRE. Il y a près de deux cents ans qu'un Espagnol, nommé l'amiral Fuentès, et, par quelques-uns, par corruption, l'amiral de Fonté, prétendit avoir pénétré de la mer du Sud, par l'embouchure d'une rivière, à la baie d'Hudson, et avoir effectué, par conséquent, le passage d'une mer à l'autre par le nord de l'Amériqne. La possibilité de ce passage n'en est pas moins restée un problème. La relation qu'il publia de son voyage parut si dénuée de vraisemblance, qu'elle passe encore pour un roman aux yeux de la plupart des géographes. Cette entrée prétendue de l'amiral de Fonté est indiquée ce-

pendant sur quelques cartes, et le gouvernement anglais avait recommandé au capitaine Cook, dans son troisième voyage, d'explorer, c'est-à-dire d'examiner attentivement la côte septentrionale de l'Amérique, de manière à s'assurer s'il s'y trouvait une rivière effectivement assez large, assez profonde, pour donner entrée aux vaisseaux. Mais le capitaine Cook, après avoir touché à Nootka, perdit de vue le rivage jusqu'au mont Saint-Elie, et ne suivit la côte que depuis cet endroit jusqu'au cap d'Alaska. L'entrée prétendue de l'amiral Fuentès se trouvait fort au-dessous du mont Saint-Elie; un nouvel examen pouvait donc procurer d'autres lumières, et c'était une partie très-importante des instructions données à M. de la Pérouse. Les vents le portèrent précisément à la hauteur du mont Saint-Elie qu'il voulait atteindre, afin de revenir ensuite jusqu'à la

Californie. Pour la première fois, sans doute, la vue de la terre produisit sur nos navigateurs une impression dénuée de toute espèce d'enchantement. Ces grandes masses couvertes de neige qui s'élevaient devant eux au-dessus des nuages, la côte dépouillée de verdure, battue par des flots rembrunis, un ciel nébuleux, le passage de mille oiseaux d'un triste plumage et d'un cri sinistre, donnaient à ces lieux une décoration si lugubre, que nos marins, dont l'imagination était encore remplie des paysages de l'île de Mowée, pouvaient à peine en supporter l'horreur. Ils estimèrent que le mont Saint-Elie devait avoir au moins la même élévation que le pic de Ténériffe : ils s'en éloignèrent avec joie, mais avec lenteur, et faisant continuellement des observations sur le gisement du rivage. Ils aperçurent enfin une large baie, ou plutôt un port

magnifique, resserré par deux bancs de rocs à fleur d'eau, qui laissaient entre eux une passe étroite. Les instructions de M. de la Pérouse ne lui permettaient pas de franchir cette baie sans l'avoir examinée : il envoya sonder la passe dont on lui rendit un compte satisfaisant; on l'assura même qu'au-delà du rescif, le fond devenait sablonneux et offrait par conséquent un assez bon mouillage; en conséquence, il se présenta devant le port à sept heures du soir. C'était l'instant où la marée descendait, et le reflux, joint au courant, s'opposa à leur entrée. M. de la Pérouse ne connaissait point l'existence de ce courant, que ses officiers, en examinant la passe à une autre heure, avaient trouvé si faible, qu'ils l'avaient refoulé avec les avirons de leur canot. Un vent plus fort aurait fait vaincre aux frégates la violence du courant et

de la marée, mais il était si peu considérable, qu'il ne les empêcha point d'être repoussés au large. M. de la Pérouse fit jeter une ancre pour retenir son vaisseau. L'Astrolabe fut entraînée, mais sans aucun accident. Les deux bâtimens passèrent la nuit hors du port, et, le lendemain, à la marée montante, jugeant l'instant plus favorable, ils se rapprochèrent de la passe. Au moment même de la franchir, le vent sauta brusquement dans un point contraire : tout ce que nos marins purent faire, fut d'abattre assez précipitamment leurs voiles pour n'être pas démâtés, et de s'abandonner sans résistance au mouvement du flot qui les porta naturellement dans la baie, mais en leur faisant raser de si près les roches, que M. de la Pérouse se crut perdu. Rendu au-delà du récif, il mouilla, et rendit à Dieu

des actions de grâces pour l'avoir conservé dans un si grand danger. Cependant sa situation était encore peu satisfaisante : le fond était de roc vif, et non de sable, comme on l'en avait flatté. Il envoya sonder l'intérieur de la baie dans tous les sens ; elle était si vaste que l'œil ne pouvait la parcourir tout entière. Les officiers revinrent avec la tête fort montée sur ce qu'ils avaient découvert dans l'intérieur du port : d'abord, une île près de laquelle on pouvait mouiller sur un fond de vase, des bois tout coupés sur le rivage, des torrens d'eau douce en quantité, et à deux lieues au-delà de l'île, tout à fait au fond de la baie, deux larges canaux qui s'enfonçaient au milieu des montagnes, et donnaient à nos observateurs la conviction qu'ils allaient immortaliser leurs noms en

réalisant le roman de l'amiral de Fonté. On gagna effectivement le mouillage de l'île que l'on trouva bon. On résolut de descendre à terre, et d'y former un petit établissement, pour faire commodément les observations astronomiques qu'exigeait la découverte de cette baie. Depuis leur entrée dans le port, les frégates avaient été environnées de pirogues remplies de sauvages d'un extérieur assez désagréable. Ils étaient vêtus de peaux tannées, leurs traits étaient matériels, leur teint olivâtre; ils étaient coiffés, dans leurs plus grands atours, avec une tête d'ours tout entière, dans laquelle ils faisaient un trou pour qu'elle pût être assujétie sur la leur; enfin, c'est dans ce pays qu'existe l'usage dégoûtant, parmi les femmes, de placer une petite écuelle entre leurs gencives et leurs lèvres inférieures.

THÉOPHILE. Comment, papa, vous vous étiez donc trompé?

M. DE JONCHÈRE. Oui, mon fils, quand je vous le dis, je m'en rapportai sans examen à ma mémoire : mais quand j'ai songé à vous raconter le voyage de M. de la Perouse, j'ai pris la précaution de le relire, et j'ai reconnu avec regret l'erreur dans laquelle je vous avais fait tomber. Quoiqu'elle soit, au fond, d'une médiocre importance, je profite de cette occasion pour vous en avertir et la rectifier.

CAROLINE. Mon dieu! mon oncle, on peut bien quelquefois confondre.

M. DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant; et cependant j'ai eu un véritable tort, en cherchant à vous instruire, de me confier, même pour une bagatelle, à m: mémoire, et c'est ce qui ne m'arrive plus. Je vous donne ici, mes enfans un exemple dont j'aime à croire que vo

saurez profiter : quelque peine que vous éprouviez d'avoir commis une erreur, imposez-vous la loi d'en convenir avec ingénuité ; on aurait bien plus à rougir, au fond, de la vanité ou de l'entêtement qui nous porteraient à la dissimuler, que d'un oubli ou même d'une preuve d'ignorance.

ALPHONSE. Oui, mon papa.

M. DE JONCHÈRE. Ces sauvages apportaient une grande quantité de fourrures, entr'autres des peaux de loutres, très-communes dans ce canton. Ils demandaient en échange du fer ou du cuivre. Ils portaient des poignards, des bracelets et des colliers de ces métaux qu'ils avaient forgés eux-mêmes. Ce talent et l'habitude qu'ils paraissaient avoir du commerce, firent présumer à M. de la Pérouse que les Russes entretenaient depuis long-tems, et en quelque sorte à l'insu des autres peuples de l'Eu-

rope, des relations très-actives avec les contrées septentrionales de l'Amérique. Ces relations n'avaient pas corrigé chez ces Indiens le penchant naturel à tous les sauvages pour le larcin; ils poussaient même, à cet égard, la dextérité et l'impudence au-delà de tout ce qu'on peut imaginer; la surveillance la plus exacte était toujours mise en défaut. Ils s'embusquaient le jour dans un bois qui se trouvait derrière l'observatoire et se glissaient à plat ventre, durant la nuit, jusque dans les tentes. Une fois, ils s'introduisirent dans celles où couchaient deux officiers, et leur enlevèrent leurs habits qu'ils avaient mis par précaution sous leur chevet. Les officiers ne se réveillèrent pas; douze hommes qui montaient la garde à l'entour et aux pieds desquels ils passèrent en rampant comme des couleuvres, ne les aperçurent ni ne les entendirent

point. La perte aurait été peu considérable, s'il ne s'était tronvé dans la poche d'un des habits le résultat de toutes les observations faites depuis l'arrivée des voyageurs dans la baie, ce qui nécessita un nouveau travail. Les bienfaits, les carresses, ne leur inspiraient aucun scrupule, aucun remords. Les Français avaient imaginé de montrer un tendre intérêt pour les enfans, imaginant que là, comme partout ailleurs, c'était un moyen sûr de gagner le cœur des pères et des mères, mais ceux-ci témoignaient pour leurs enfans une très-grande indifférence. Ils les amenaient avec eux parce qu'ils voyaient qu'on s'en occupait, et ils profitaient du moment où l'on donnait quelque chose à leurs fils pour en dérober une autre. La malpropreté de leurs maisons surpassé encore tout ce que je vous ai dit des Tunguses. Ils ne quit-

tent jamais la place où ils se trouvent, même à table ou en compagnie, pour satisfaire à aucun besoin. Les femmes ne prennent aucun soin d'être aimables; elles ne songent qu'à éviter, en travaillant, les coups dont leurs maris les menacent sans cesse. Aussi M. de la Pérouse n'aurait-il jamais pensé à désirer qu'il se formât quelque liaison entre les Français et ce peuple révoltant, si l'abondance des fourrures et la sûreté du port ne lui avaient fait imaginer qu'on pouvait en tirer de grands avantages.

CAROLINE. Ah! mon oncle, au contraire, il faut désirer ces liaisons, afin qu'elles servent à corriger ces vilaines gens.

M. DE JONCHÈRE. M. de la Pérouse, à l'instar de Guillaume Penn et pour l'acquit de sa conscience, accepta la

proposition que lui firent les sauvages de lui vendre l'île où il s'était établi. En conséquence, après l'avoir payée ce qu'ils lui en demandèrent en outils et en ferraille, il en prit possession solennellement au nom du roi de France. Il dressa un acte de cette acquisition, l'enferma dans une bouteille et l'enterra au pied d'un arbre. Il paraît que ce monument a été perdu, car, l'année d'après, un voyageur anglais, nommé Dixons, qui cherchait, en parcourant ces contrées, à établir quelque nouveau commerce, ne l'y retrouva point; il crut avoir le premier pénétré dans cette baie à laquelle M. de la Pérouse avait déjà donné le nom de *Port des Français*, et l'appela le *Port Mulgrave*.

ALPHONSE. Papa, vous allez bien doucement; il me tarde de les voir

pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique par ces larges canaux dont vous avez parlé.

M. DE JONCHÈRE. On sollicitait aussi M. de la Pérouse d'en prendre connaissance, et il partit avec un assez grand nombre d'officiers et de naturalistes pour examiner le fond de la baie. En avançant, ils se trouvèrent dans un vaste bassin que la hauteur prodigieuse des montagnes qui bordaient le rivage en demi-cercle à une très-grande distance, défendait du souffle le plus léger des vents. Le silence n'était troublé, dans cette immense solitude, que par la chute effroyable de quelque quartier de glace qui se détachait du sommet des monts. Les canaux en question partaient de ce bassin, et quoiqu'ils fussent bordés de chaque côté par des bancs de glaçons, M. de la Pérouse s'engagea dans celui de

l'ouest, et envoya le canot qui l'accompagnait visiter celui qui se dirigeait vers l'orient. Après une lieue et demie de route au sein des montagnes qui s'élevaient à droite et à gauche comme des remparts, le passage se trouva intercepté par un glacier magnifique. M. de Langle, désolé de cet obstacle, voulut avec quelques autres essayer de le franchir. Ils se flattaient qu'au-delà des pyramides, ils trouveraient la prolongation du canal; mais après avoir gravi l'espace d'une demi-lieue, sautant de glaçon en glaçon et par-dessus des crevasses où ils risquaient de tomber et de s'engloutir, ils perdirent le courage et l'espérance, ne voyant toujours devant eux qu'une suite de sommets blanchis ou glacés. Ils revinrent au bassin, où ils retrouvèrent l'autre canot. Le canal de l'est avait offert la même barrière. Il fut reconnu que ces

canaux n'étaient produits que par la fonte journalière de ces glaciers, et que le voyage projeté à la baie d'Hudson, était, pour cette fois, terminé.

M. de la Pérouse jouissait pleinement alors de la gloire d'avoir découvert une contrée nouvelle, susceptible d'offrir de grands avantages à sa patrie; mais les difficultés qu'avait essuyées son entrée dans la baie, lui firent désirer de rapporter en Europe des renseignemens détaillés, qui ne laissassent rien à craindre aux navigateurs qui voudraient s'y rendre après lui. En cet instant même il touchait à un malheur affreux, le premier qu'il eût éprouvé dans son voyage ; la douleur profonde qu'il en ressentit est empreinte dans chaque ligne de son récit. Prêt à partir, n'ayant plus à recueillir que ces renseignemens dont je vous ai parlé, il

donna l'ordre que sa chaloupe, celle de l'Astrolabe et un des canots de la Boussole partissent le lendemain à six heures du matin. Le commandement général avait été donné à M. de l'Escure, officier brave, quelquefois trop ardent, et auquel M. de la Pérouse, par cette raison, avait donné les instructions les plus précises. Il devait s'occuper seulement à sonder l'intérieur de la baie jusqu'à huit heures et demie, époque à laquelle suivant les calculs de M. de la Pérouse, la marée devait avoir abandonné les rescifs, et devait laisser toute la facilité possible pour mesurer la passe, la sonder et en examiner les dehors. En attendant cette époque, après avoir tout observé dans l'intérieur de la baie, on devait débarquer sur la côte, chasser, pêcher, déjeûner; c'était une véritable partie de plaisir, et ce fut par cette raison

derniers d'une [illegible] [illegible], q
tinrent de M. de Langle, leur ca
taine, la permission de s'y trouv
l'on et l'autre. Jusqu'alors on s'ét
imposé la loi de ne jamais les com
mander ensemble pour la même exp
dition. M. de la Pérouse, qu'un fune
pressentiment semblait agiter, recom
manda si souvent à M. de l'Escure
ne pas exposer ses chaloupes que c
lui-ci s'en trouva choqué, et lui d
manda avec un peu d'aigreur s'il le p
nait pour un enfant. Il partit en ef
de très-bonne heure. A sept heure
ayant terminé tous les travaux qu'ex
geait l'intérieur du port, il s'approc
de la passe pour la considérer, et
que la marée descendante se
sur les rescifs avec la dernière

« Amis, cria-t-il aux officiers qui se trouvaient dans les autres esquifs, ce que nous avons de mieux à faire est d'aller déjeuner, car il brise horriblement. » M. Boutin, commandant le canot, et qui l'avait suivi de près, se préparait à lui répondre, quand il le vit entraîné et se sentit entraîné lui-même par le courant et la marée. M. Boutin fit de vains efforts pour virer de bord et pour mouiller un grappin qui fut emporté. Alors il se dirigea dans le sens des vagues, mettant toute son attention à bien gouverner. La lame, frappant son canot en poupe, le poussa comme un trait hors de la passe et à une très-grande distance au large. Il eût été perdu si le canot eût varié dans sa direction, et la chaloupe de M. de l'Escure, moins facile à manœuvrer que le canot, fut renversée par le choc du flot. L'autre chaloupe,

moins avancée, n'aurait pas dû partager ce triste sort. M. Boutin se flattait qu'elle se serait renfoncée dans la baie, mais lorsqu'il put se rapprocher du port, en vain chercha-t-il de tous côtés à la distinguer, elle avait aussi disparu. Le caractère généreux des deux frères qui la commandaient lui fit présumer aussitôt qu'au lieu de profiter de l'avantage de leur situation pour se sauver, ils avaient consulté bien plus leur dévoûment que la prudence, et avaient couru après la chaloupe quand ils l'avaient vue emportée, afin de lui donner quelques secours : ils n'avaient pu que partager son désastre. Dès que le calme permit à M. Boutin de parcourir les environs du rescif, quoique tous ses gens et lui-même fussent trempés, transis, fatigués, il fit ramer dans tous les sens, afin de découvrir quelques-uns des naufragés,

et n'aperçut pas même le moindre vestige. A dix heures, il revint à la Boussole. Son retour, ses traits altérés, ses questions précipitées pour savoir si l'on avait quelque nouvelle de M. de Marchainville, glacèrent d'effroi M. de la Pérouse. Quel fut son accablement! lui qui se félicitait, après avoir parcouru durant plus d'un an des mers lointaines, presque inconnues, de n'avoir pas perdu un seul malade à bord, il venait, par la catastrophe la plus prompte, la plus imprévue, de perdre vingt-un hommes dans le nombre desquels était son neveu, jeune marin de la plus grande espérance, qu'il chérissait comme son fils. Il était clair que M. de l'Escure, trop peu timide, avait mal jugé la distance à laquelle on pouvait approcher des rescifs sans danger. Il est vrai que, dans quelques excursions précédentes, on était sorti

du port également avec la marée et sans tumulte, sans péril, mais la mer était ce jour-là plus orageuse; le courant, par une cause inconnue, était beaucoup plus violent qu'à l'ordinaire.

Caroline. Mais, mon oncle, comment se fait-il que M. de l'Escure trouva à sept heures la marée descendante? C'était à cette même heure que M. de la Pérouse était entré dans la baie avec la marée montante.

M. de Jonchère. Ne sais-tu pas que la marée avance chaque jour de trois quarts-d'heure; elle suit à peu près la progression de la lune, ce qui a donné lieu de croire que cet astre avait quelque influence sur le flux et reflux de la mer. A force d'avancer, la marée descendante se trouvait avoir lieu ce jour-là à la même heure que le flux s'était trouvé auparavant.

Caroline. Quel horrible accident!

ALPHONSE. Oh! j'aurais fait comme ces deux frères.

M. DE JONCHÈRE. Mon enfant, un si beau caractère les eût fait chérir toute leur vie et rend leur perte bien plus douloureuse. Cependant je ne puis permettre que l'intérêt qu'ils vous inspirent contribue à vous donner une idée fausse. MM. de la Borde n'étaient pas seuls dans leur chaloupe; leur zèle pour les camarades qui périssaient à leurs yeux leur fit oublier ce qu'ils devaient aux hommes confiés à leur discrétion, et que la subordination contraignit à servir leur enthousiasme et à se perdre avec eux. La raison les condamne quand nos cœurs sont entraînés. M. Boutin, qui vous paraît moins grand peut-être, remplit tous ses devoirs à la fois: il sauva les hommes placés immédiatement sous sa surveillance, et après s'être acquitté du rôle de comman-

dant, il chercha à s'acquitter aussi bien envers l'amitié et l'humanité.

CAROLINE. Ah! oui, je le sens, on peut s'exposer soi-même, on ne doit pas sacrifier les autres.

M. DE JONCHÈRE. J'ai connu deux jeunes gens bien dignes de regret, comme ces deux frères, et qui ont, comme eux, péri dans un naufrage. Ils se nommaient Navailles et Montmorin. Leurs familles étaient illustres ; elles l'étaient trop pour que les fureurs de la révolution ne leur donnassent pas lieu de tout appréhender dans l'avenir, et, dès son début, elles imaginèrent de mettre leurs plus jeunes enfans à l'abri en les envoyant à l'Ile-de-France. M. de Moutmorin avait à peine dix-sept ans ; M. de Navailles, un peu plus âgé, servait déjà dans la marine. La révolution, à l'Ile-de-France, n'a coûté la vie à personne, mais quelques

individus qui fixèrent l'attention plus que les autres, perdirent pour quelque tems la liberté; ainsi une populace effrénée alla à l'Ile-de-Bourbon chercher le gouverneur, M. de Navailles, M. de Montmorin, et les ramena prisonniers à l'Ile-de-France. Durant la traversée, Montmorin tirait fréquemment de son sein le portrait de sa sœur aînée; il lui parlait, il lui recommandait de veiller sur son père. Cette sœur avait suivi, consolé le comte de Montmorin sur l'échafaud, et son frère l'ignorait encore. Un des barbares qui l'entouraient, prenant ces marques de sensibilité pour l'expression de quelque passion romanesque, lui arrache le portrait, le foule aux pieds et le brise avec quelque plaisanterie grossière. — C'est ma sœur, dit le jeune homme; en la voyant, je croyais retrouver toute ma famille...... — Va, lui répond le

monstre, tu ne retrouveras plus personne... Et voilà comment le jeune Montmorin apprit la mort de son père.

CAROLINE. Oh! mon oncle!

M. DE JONCHÈRE. Tout enfin s'adoucit. Ces infortunés furent rendus à eux-mêmes, mais nos deux jeunes gens etaient sans fortune, sans parens, et, pour ainsi dire, sans patrie. L'intéret général devint tout leur bien; avec cette assistance, ils armèrent un bot, espèce de petit navire, et se mirent à faire de fréquens voyages, tantôt à Bourbon, tantôt à Madagascar, rapportant à chaque fois un léger bénéfice qui soutenait leur émulation. Une égalité parfaite régnait entre les deux amis; pour la première fois o voyait deux capitaines sur un navi Liés plus étroitement par la confor de leurs malheurs, devenus to pour l'autre, ils n'imaginaie

pouvoir jamais se survivre ; et tel était en effet le décret de leur destinée ! En revenant de Madagascar, la tempête jette leur frêle esquif au milieu d'une foule d'écueils ; il chavire, mais l'équipage savait nager : il consistait en cinq ou six matelots, qui tous gagnent la pointe des rochers. Montmorin lui-même est sauvé, mais il compte les hommes dispersés sur les écueils, et s'aperçoit que le seul qui lui manque c'est son ami. A travers les vagues il le distingue qui se débattait encore. Il n'hésite pas, il se précipite dans les flots, vole au jeune Navailles qui ne le reconnaissait plus, qui n'entend plus sa voix, qui le saisit par les bras ; par les jambes, s'attache à lui avec effort, et ils plongent ensemble au sein des eaux.

ALPHONSE. O ciel ! je voudrais pouvoir courir . . . .

M. DE JONCHÈRE. Revenons à no voyageurs. Je n'ai pu m'empêcher, dan cette occasion, de vous raconter cett histoire si déchirante et si tragique, dont nous fûmes tous affectés lorsqu les matelots, consternés, privés de tou leurs guides à la fois, ramenèrent l bot *l'Amitié* sans savoir dans quell mains ils devaient remettre ce modiqu héritage. Ces écarts sont excusable dans nos conversations, et ils ne sont pa sans utilité; un trait de générosité, d vertu, de quelque source qu'il vienne remplit le double but de vous intéresse et de vous instruire.

M. de la Pérouse, qui comptait part incessamment, retarda son départ dan l'espoir que quelqu'un des naufragé aurait pu gagner la terre et lui sera ramené par les sauvages. Il promit plus grandes récompenses à ceu pourraient lui en donner des nou

On lui rapporta quelques jours après plusieurs débris de ses chaloupes, mais la mer ne rejeta pas le corps d'un seul de ces infortunés. Les Français firent des courses le long du rivage, dans l'espoir de pouvoir leur rendre au moins les honneurs de la sépulture, ils ne purent rien découvrir. Dans ces courses, ils côtoyèrent des forêts de sapins d'une élévation prodigieuse. Ils remarquèrent un de ces arbres, entre autres, qui leur parut avoir cent quarante pieds de hauteur et cinq pieds de diamètre; ce qui leur prouva que, dans ces parages, au commerce des pelleteries on pourrait joindre celui des bois de construction. Enfin, avant de quitter ces lieux dont la découverte leur coûtait si cher, ils élevèrent dans l'île un cénotaphe, y placèrent une inscription renfermée dans une bouteille, et composée par un des savans

qui n'imaginait pas qu'on dût bientôt faire à son tour son oraison funèbre....

ALPHONSE. Comment donc, papa?

M. DE JONCHÈRE. Vous le saurez plus tard. Le séjour prolongé de M. de la Pérouse au port des Français l'empêcha peut-être de donner aux diverses parties de la côte jusqu'à la Californie toute l'attention qu'il aurait voulu; il craignait de manquer la mousson nécessaire pour naviguer dans les mers de la Chine.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est que la mousson?

M. DE JONCHÈRE. On donne ce nom au changement régulier des vents qui a lieu à certaines époques dans quelques parties du monde. Nulle part les mous sons ne sont aussi précises que dans mers des Indes. Vous êtes sûr de *régner, à telle ou* telle distance de

quateur, le vent d'est, ou d'ouest, ou de nord, et suivant le mois dans lequel vous vous y trouvez. Cette exactitude dans le cours des vents est très-commode pour les voyageurs qui s'arrangent en conséquence. Au reste, on n'a pu donner encore une explication satisfaisante de la régularité des moussons.

En se rendant à Monterey, colonie espagnole située dans la Californie, M. de la Pérouse rencontra un petit archipel auquel il donna le nom de *la Croyère*, à cause d'un célèbre géographe français qui se trouvait embarqué avec Tchizikof, capitaine russe, lorsqu'il en fit la découverte. Nos voyageurs trouvèrent dans la petite colonie de Monterey le même accueil qu'ils avaient reçu dans les autres, mais ils ne s'y arrêtèrent pas long-tems et partirent pour Macao.

Chemin faisant, M. de la Pérouse découvrit un écueil considérable, qui lui parut être l'extrémité d'une énorme montagne dont les environs avaient été submergés, et se dirigeant sur les îles Marianes, autrement dites îles des Larrons, ils allèrent aborder à l'une d'elles, appelée l'Assomption : c'était le lieu le plus horrible que nos voyageurs eussent vu de leur vie.

CAROLINE. Quoi! plus horrible même que le mont Saint-Elie ?

M. DE JONCHÈRE. Imaginez un sommet noir et pointu qui allait se perdre dans les nuages. Les flancs de la montagne étaient sillonnés par des torrens de lave endurcie, et les bords de la mer étaient semés d'éclats d'un verre fondu, et rejeté dans les explosions du volcan. Une odeur de soufre qui s'exhalait à plusieurs toises au-delà du rivage, donnait lieu de penser que le

sommet fumait encore, quoiqu'on ne pût en juger à travers l'épaisseur des nuées. Quelques cocotiers chétifs qui s'échappaient entre les crevasses de cette lave, formaient toute la végétation de ces lieux dont l'aspect était vraiment funèbre. On ne parvint qu'avec peine à descendre à terre. La mer se brisait avec furie contre les rochers. On n'y trouva pour habitans que des crabes d'une grosseur énorme, fort méchans et fort dangereux. Ils avaient fait sans doute déserter les oiseaux de mer, si communs ordinairement dans les lieux sauvages. Ces oiseaux font leurs nids à terre : les crabes, en détruisant leurs couvées, les avaient sans doute éloignés, car on n'en trouva presque point. Les naturalistes étaient curieux d'examiner, d'analyser ce sol volcanique. Ils rapportèrent avec eux des blocs de lave d'une nature fort sin-

gulière, des coquilles magnifiques arrachées du creux des rochers, et d'autres productions également intéressantes pour l'histoire naturelle. Après avoir quitté l'Assomption, nos voyageurs reconnurent en passant les îles Bashées, et arrivèrent à Macao dix-huit mois environ après leur départ d'Europe, c'est-à-dire en janvier 1787.

Ils éprouvèrent un grand chagrin après avoir mouillé à Macao. C'était le lieu qu'en partant ils avaient assigné à leurs familles pour leur adresser leurs lettres. L'espoir de trouver dans cette colonie des nouvelles de tout ce qui les intéressait dans l'autre hémisphère, avait soutenu leur courage. Leur impatience était inexprimable ; il semblait que ce fussent leurs parens, leurs amis eux-mêmes qu'ils allaient revoir à Macao ; mais l'assurance qu'aucune lettre n'était arrivée, portant leur adresse, leur causa

une véritable consternation. Ces lettres auraient dû leur parvenir par les vaisseaux que la compagnie des Indes (il en existait une en France à cette époque, et elle fut supprimée peu après) expédiait tous les ans à la Chine. Elle en avait fait armer deux cette année : l'un avait manqué son voyage, et c'était sur celui-là précisément que l'on avait placé les dépêches avec lesquelles il était retourné dans le port.

Caroline. Ah! que je les plains!

M. de Jonchère. Cette circonstance attrista singulièrement le séjour qu'ils furent obligés de faire à Macao, quoique M. de la Pérouse, en particulier, eût éprouvé un grand plaisir à retrouver dans la personne du gouverneur portugais le comte de Lémos qu'il avait connu précédemment à Goa. L'avilissement dans lequel les Portugais sont obligés de vivre à l'égard des

Chinois et que M. de Lémos supporta avec peine, lui inspira une vive indignation. Il vendit à Macao une grande quantité de peaux de loutres qu'il avait achetées au Port des Français pour le compte de son équipage, et qui produisirent cinquante mille francs. L'année précédente elles en auraient valu cinq cent mille, car les fourrures sont extrêmement estimées à la Chine, mais dans ce moment elles y étaient en abondance. Le gouvernement français avait expressément recommandé à M. de la Pérouse de faire un essai qui pût lui donner une idée des avantages que l'on pourrait retirer du commerce avec l'Amérique septentrionale. Ils partirent de Macao pour se rendre à l'île de Luçon et mouillèrent au port de Cavite. Le gouverneur des Philippines leur envoya un de ses officiers pour les engager à venir à Man

Mais la situation dans laquelle les frégates se trouvaient, à une portée de fusil du rivage et en face de l'arsenal et des ateliers de marine, leur paraissait trop avantageuse pour l'échanger contre le plaisir d'être plus rapprochés de la capitale. M. Bermudès, gouverneur de Cavite, ayant reçu du gouverneur général l'ordre de mettre ses ateliers à la disposition des Français, s'y conforma avec un empressement et une obligeance inexprimables. Après une navigation d'aussi long cours, et se disposant à parcourir encore des mers orageuses, M. de la Pérouse avait jugé qu'il était nécessaire de faire radouber ses frégates et de renouveler ses provisions. Je ne vous ferai pas la description des îles Philippines, elle vous a déjà été donnée par M. Gemelli dans ses voyages. M. de la Pérouse, ainsi que lui, les dépeint comme un séjour qui

pourrait être délicieux pour les colons, et d'un avantage inappréciable à la métropole, si l'on tirait parti de toutes les ressources qu'il peut offrir. Sans avoir besoin d'y transporter des esclaves, on pourrait profiter des communications continuelles avec les insulaires pour exciter leur industrie et leur inspirer le goût de l'agriculture. Alors les propriétaires européens, moyennant un salaire, trouveraient à y faire prospérer le riz, le café, le coton, la canne à sucre, les fruits et les légumes de toute espèce qui croissent naturellement dans les champs. M. de la Pérouse, en déplorant les vices du gouvernement établi aux Philippines, remarquait aussi combien l'influence des Espagnols y décroissait de jour en jour. Il semble porté à croire que les sultans, qui les ont déjà réduits à évacuer plusieurs postes situés sur différentes îles, pour-

raient bien finir par les chasser même de Manille. Il faisait secrètement des vœux pour qu'une révolution politique en Europe prévînt cette révolution aux Philippines, et fît passer les possessions espagnoles sous la domination d'un peuple plus éclairé sur les moyens de les rendre florissantes.

De Luçon nos voyageurs prirent leur route vers l'île Formose, dans laquelle ils ne cherchèrent point à débarquer, ayant appris que cette colonie s'était révoltée contre l'empereur de la Chine, et se trouvait alors en état de guerre. En prolongeant la côte, ils virent la flotte des Chinois mouillée dans la rade et qui offrait le coup d'œil le plus élégant. Les bâtimens, peints de toutes sortes de couleurs, étaient décorés de tous leurs pavillons, et le soir ils allumèrent des feux à tous les mâts. Une bourrasque poussa nos voyageurs sur

l'île Botoltabaco Xima, où M. de la Pérouse aurait voulu pouvoir relâcher, afin de vérifier si ces peuples méritent la réputation qu'ils partagent avec les habitans de l'île Bashée, de réunir à la politesse des Chinois des vertus vraies et touchantes. Le tems ne le leur permit pas, et les conduisit au milieu d'un archipel qui compose le royaume de Likeu. Des troupeaux de bœufs paissaient sur le rivage. Plusieurs pirogues vinrent de loin examiner les frégates. Les hommes qui les montaient donnaient de grandes marques de surprise et de curiosité : à force de gestes de bienveillance on réussit à les déterminer à aborder. On leur distribua des présens qu'ils parurent recevoir avec peine, n'ayant absolument rien à donner en échange. Ils faisaient entendre par signes qu'ils allaient retourner à terre et en rapporter du poisson et des fruits, mais comme

les équipages n'éprouvaient encore aucun besoin, on ne voulut point accepter leurs offres. Le nombre de ces îles parut à nos navigateurs se monter au nombre de trente-six, et toutes leur semblèrent fertiles et bien boisées. Ils prolongèrent les côtes de la Corée sans aucun dessein d'y relâcher, car les peuples y sont plus sauvages, plus féroces encore que les Malais. L'équipage d'un vaisseau hollandais qui, dans le siècle précédent, avait eu le malheur d'y faire naufrage, y avait été réduit à la plus cruelle captivité. Après avoir résisté aux horreurs de la faim et des outrages de toute espèce, quelques-uns de ces infortunés avaient trouvé moyen d'enlever une barque et de se rendre au Japon, d'où ils avaient été ramenés à Batavia. Les frégates passaient à une si petite distance du rivage qu'elles pouvaient distinguer parfaitement des forts

bâtis sur les montagnes, d'après des modèles européens, des ports remplis de barques, des plantations formées dans un terrain peu fertile, et la scène toujours terminée par des sommets couverts de neige. On découvrit à vingt lieues de la côte une île qui ne se trouvait indiquée sur aucune carte, et M. de la Pérouse lui donna le nom de M. Dagelet, savant astronome, qui l'avait aperçue le premier. Ils virent sur cette île beaucoup d'ouvriers fabriquant des barques d'une construction absolument semblable à celle des bâtimens chinois. Ils allèrent ensuite reconnaître l'île de Niphon, qui fait partie, comme vous le savez, de l'archipel du Japon; et portant ensuite vers le nord-ouest, ils allèrent, suivant leurs instructions, prendre une connaissance aussi exacte de la côte de la Tartarie, qu'ils l'avaient

prise précédemment de la côte de l'Amérique.

Alphonse. Pourquoi donc faire, mon papa ?

M. de Jonchère. Ces régions n'étaient pas connues d'une manière plus positive que le nord de la Californie. Les notions qu'on avait reçues de quelques navigateurs, celles qu'on avait obtenues des Chinois, des Japonais et des Russes, laissaient encore, à leur égard, dans une grande incertitude. Les uns prétendaient qu'il y avait en face du continent une terre nommée *Terre de Jesso*, qui s'y rejoignait par un isthme ; d'autres disaient que c'était une île ; d'autres encore, qu'il y en avait deux, l'île de Jesso et l'île Ségalien, ou Oku-Jesso, c'est-à-dire, Jesso du nord. Elle empruntait le premier nom du fleuve Ségalien, ou Amour, dans la Tartarie,

vis-à-vis l'embouchure duquel elle se trouvait située. Nos navigateurs étaient destinés à donner à cet égard des éclaircissemens précis. Ils atteignirent la côte dans une partie désignée sur la carte pour appartenir aux Tartares Mantcheoux : mais cette côte escarpée, couverte de bois épais, semblait absolument déserte. Il était aisé d'imaginer que les Mantcheoux, qui mènent une vie nomade comme celle des Kalmouks et des Baskires, préféraient à ces bois les steppes tapissées de verdure où leurs troupeaux trouvaient une nourriture abondante. M. de la Pérouse prolongea le continent l'espace de quarante lieues sans découvrir un seul endroit où il lui fût possible de débarquer. Enfin le terrein s'abaissa, la côte prit une forme plus variée, et les frégates mouillèrent dans une petite baie que l'on appela *Baie de Ternay*, en mémoire du marquis de

[redacted]

Ternay, ancien gouverneur de l'Ile-de-France. Des cerfs timides qu'on aperçut dans le lointain donnèrent aux jeunes officiers l'envie d'aller à la chasse; l'abondance du poisson qui se jouait autour des frégates, promettait aux matelots une excellente pêche; les naturalistes brûlaient du désir de recueillir des plantes, des cailloux sur cette terre nouvelle; enfin M. de la Pérouse, de son côté, songeait à faire remplir ses futailles d'une eau limpide qui coulait par cinq petits ruisseaux au fond de la baie. Il n'y eut que lui et ses matelots qui ne furent point déçus dans leurs espérances. Les chasseurs ne purent jamais réussir à gagner la lisière du bois; l'herbe de la prairie était si haute et si épaisse qu'ils s'y trouvaient comme ensevelis. Tous les efforts des naturalistes ne purent leur faire découvrir que des buissons de roses sauvages, des lis

jaunes et incarnats, des fraises, des muguets, des saules, des érables, des azeroliers, de l'oseille, du céleri, des schistes, du jaspe, des quartz, et en un mot les mêmes plantes, les mêmes productions d'histoire naturelle qu'en Europe, mais dont la fraîcheur et l'abondance charmaient tous les yeux. M. de la Pérouse gémissait en songeant que, si près de ces lieux, dans la Chine, le sol fournit avec assez de peine à la nourriture de ses habitans, pour qu'on laisse à des pères dénaturés le droit de sacrifier leurs enfans, tandis qu'un pays si voisin, si fécond, reste encore inculte et désert. En prenant une multitude de morues, de saumons et de plies à l'embouchure des petits ruisseaux, on découvrit un tombeau tartare élevé sur le bord de l'un d'eux. Il était construit en troncs d'arbres; il contenait deux cadavres, dont la tête était ornée d'un

linceul de soie, et le reste du corps enveloppé chaudement dans une peau d'ours. Ils portaient des ceintures enrichies de médailles; des grains de verre, des bijoux d'argent, des haches, des couteaux, un briquet, étaient épars dans le tombeau, et on y avait ajouté un sac plein de riz. Tout ceci indiquait assez que la persuasion ridicule que le mort, en passant à une autre vie, peut faire usage des provisions que l'on enferme avec lui, était répandue chez les Mantcheoux. Cette superstition, si généralement adoptée en Afrique, y dégénère en barbarie: c'est en partie par suite de ce préjugé que l'on immole les esclaves, les femmes du défunt, qu'on les ensevelit dans le même tombeau, afin qu'il se trouve accompagné, dans l'autre monde, d'un cortége digne de lui et des personnes qui lui sont les plus chères.

CAROLINE. Oh! comme l'ignorance rend les hommes féroces!

M. DE JONCHÈRE. Après avoir quitté cette aiguade et naviguant toujours vers le nord, on alla mouiller dans une autre baie, que l'on appela *Baie de Suffren;* du nom d'un amiral Français qui venoit de s'illustrer dans les Indes. On n'y trouva rien de remarquable que les restes d'une cabane qui avait sans doute servi d'abri à quelques chasseurs. Tournant alors un peu vers l'est, on découvrit une terre qui courait du nord au sud. Il s'agissait de vérifier si c'était une île et si c'était celle de Jesso ou l'île d'Oku-Jesso. Elle était moins boisée, moins fertile que la côte de Tartarie. Le tems, qui devenait fort orageux, détermina nos voyageurs à jeter l'ancre dans une baie qui fut appelée *Baie de Langle*, parce que ce capitaine y débarqua le premier. Il descendit en face de

deux cabanes, dont il eut le chagrin de voir les habitans prendre la fuite à son approche. On entra dans leurs demeures abandonnées, on y déposa des rassades ou grains de verre, des outils et quelques bagatelles que l'on jugea devoir leur être agréables. Au moment où l'on allait retourner à bord, on vit arriver une pirogue contenant sept hommes, probablement plus accoutumés que les habitans de la baie à communiquer avec des étrangers, car ils ne témoignèrent aucune surprise et vinrent s'asseoir au milieu des matelots avec une sécurité qui les charma. Une partie d'entre eux étaient vêtus d'habits de nankin bleu, ouatés, et dans la forme d'une soutane; les autres en étoffes d'écorce d'arbres. On apprit d'eux, dans la suite, qu'ils fabriquaient ces dernières dans leur île, et qu'ils tiraient le nankin de la Chine, *par la voie des* Mantcheoux. Ils leur

achetaient aussi des armes et des outils en échange du poisson salé, la seule espèce de richesse que leur pays pût offrir. M. de Langle, après leur avoir fait des présens, leur fit entendre que la nuit l'obligeait à retourner à bord et qu'il reviendrait le lendemain matin. M. de la Pérouse voulut être du voyage. Les insulaires furent exacts au rendez-vous, et ils y vinrent en plus grand nombre que la veille; les propriétaires des deux cabanes avaient surmonté leur frayeur. Mais on n'aperçut pas une femme parmi eux, et comme on entendit du bruit et des chiens qui aboyaient dans un bois voisin, on présuma qu'ils les avaient cachés dans cet endroit. On voulut s'avancer vers le bois, mais ils employèrent tant d'instances pour détourner les étrangers de cette recherche que M. de la Pérouse ordonna qu'on s'en désistât. Ces bonnes gens étaient

fort pauvres, ils n'avaient rien à donner que du poisson dont l'équipage français était abondamment fourni. Ils convenaient avec candeur de leur misère, et ne se faisaient pas scrupule de demander aux Européens ce qui leur faisait envie; mais ils étaient si éloignés de l'idée du vol, qu'ils ne voulaient même point toucher aux têtes de saumons que les matelots avaient coupées et jetées sur la grève; ils ne s'en emparèrent que lorsqu'on les y eut invités à plusieurs reprises. Ils montraient une intelligence singulière pour deviner ce qu'on leur demandait, et on eut lieu bientôt de reconnaître que l'écriture, le dessin, la géographie même, ne leur étaient point étrangers. Ils comprirent, en voyant quelques savans tracer sur leurs tablettes les noms qu'ils donnaient à diverses choses autour d'eux, qu'ils voulaient *composer un* vocabulaire de leur lan-

gue, et ils s'empressèrent d'indiquer les noms de tout ce qui se trouvait sous leurs yeux, comme les différentes pièces de leur habillement, de leurs pirogues, de leurs maisons, les bois, l'eau, les herbages. M. de la Pérouse imagina qu'il pourrait tirer un parti meilleur encore de l'instruction et de la complaisance de ces bonnes gens. Il dessina la côte du continent, celle de leur île, précisément en face, et les rejoignit dans le haut. Deux vieillards qui se trouvaient dans la troupe, conçurent fort bien ce qu'il voulait dire; l'un d'eux traça le même dessin sur le sable, mais au lieu de faire tenir les deux terres l'une à l'autre, il laissa entre elles un détroit, et montrant de la main les frégates, il fit signe qu'elles pourraient fort bien y passer. L'autre vieillard, jugeant ce dessin trop imparfait, prit des mains d'un des officiers un crayon et du papier,

[redacted]

dont il se servit de façon à prouver que l'un et l'autre lui étaient familiers. Il dessina le continent, et indiqua l'embouchure du fleuve Amour, à quelque distance au sud de l'endroit où l'on se trouvait alors. Il dessina enfin son propre pays, auquel il donna la forme d'une longue île, et traça le cours du petit ruisseau qui se déchargeait dans la baie où ils se trouvaient alors, de manière à faire connaître qu'il était situé dans le nord. Il indiqua aussi par ses gestes que c'était des bords du fleuve Amour qu'ils tiraient leur nankin et leurs outils; il indiqua jusqu'à quelle hauteur ils remontaient le fleuve depuis son embouchure pour arriver jusqu'au séjour des Mantcheoux. Il ne restait plus à M. de la Pérouse qu'à savoir si cette île était celle de Jesso où l'île Ségalien, que l'on disait être plus dans le nord que *la première*, et c'est ce dont ses nou-

veaux géographes ne purent pas l'instruire, car ils ne connaissaient pas ces noms de Jesso, Oku-Jesso, qui sont japonais, et ne donnaient le nom de Ségalien qu'au fleuve Amour, situé dans la Tartarie. Ils appelaient leur patrie *Tchoka*, ce qui laissait subsister une grande partie des incertitudes de nos voyageurs. M. de la Pérouse ne voulant pas s'en fier uniquement au rapport des insulaires, déclara qu'on appareillerait le lendemain pour aller vérifier si le passage au nord était effectivement praticable. On se sépara donc avec des marques d'une bienveillance mutuelle. Ces hommes avaient une physionomie douce, et toute la politesse que l'on trouve jusque dans le bas peuple parmi les Chinois. Ils n'avaient jamais eu cependant de relations avec la Chine, car des matelots de cette nation, qui s'étaient embarqués avec M. de la Pé-

rouse à Macao, ne comprenaient pas un seul mot de leur langage, tandis qu'ils savaient à merveille celui des Tartares Mantcheoux. J'oubliais de vous dire que les cabanes de ces insulaires étaient entourées de buissons de roses. On était alors au mois d'août, la plus belle saison de l'année dans ces parages; les rosiers étaient couverts de fleurs et exhalaient un parfum délicieux quand on s'en approchait beaucoup; car, pour peu qu'on se tînt à quelque distance, cette odeur était entièrement effacée par celle des poissons dont les débris pourrissaient sur le rivage.

Caroline. Oh! comment pouvaient-ils supporter cette infection?

M. de Jonchère. M. de la Pérouse imagina que, pour la supporter habituellement et volontairement, il fallait que leur *opinion* sur les parfums différât *essentiellement* de la nôtre : pour s'en

assurer, il mit sous le nez d'un des vieillards son flacon rempli d'eau suave, celui-ci se retira avec vivacité, fit la grimace et se boucha le nez.

ALPHONSE. Sûrement le poisson mort était bien plus agréable.

M. DE JONCHÈRE. Après avoir quitté la baie de Langle, on alla relâcher dans une autre beaucoup plus au nord; on l'appela la *Baie d'Estaing*. A l'aspect des Européens, les femmes s'enfuirent de leurs cabanes. Les hommes étaient occupés autour de quatre pirogues de Tartares qui venaient chercher du poisson salé. Les matelots chinois de M. de la Pérouse entrèrent sur-le-champ en conversation avec les Mantcheoux. On les interrogea, on leur fit voir la carte tracée par les insulaires, dont ils confirmèrent l'exactitude. En conséquence, on poursuivit la route au nord, et on prolongea long-tems l'île, sans y revoir au-

[redacted]

cun endroit habité ; ce qui prouve qu'elle n'est pas très-bien peuplée. L'aspect d'une montagne, remarquable par sa forme et par l'abondance des plantes qui la couvraient jusqu'au sommet, décida M. de la Pérouse à débarquer dans ce désert. Les naturalistes se promettaient une ample récolte, et cette fois ne furent point trompés dans leur attente. Ils avaient remarqué avec surprise que, tant sur la côte de Tartarie que sur celle de l'île de Tchoka, on ne découvrait nul indice de mines d'aucune espèce, en sorte que les instrumens de fer que possédaient les habitans devaient leur venir de très-loin et leur coûter fort cher. En s'avançant toujours dans la même direction, M. de la Pérouse se trouva sur un haut fond où il craignit de s'engager. Il lui sembla constant que le détroit indiqué par les *insulaires existait* effectivement, mais

qu'il ne devait être navigable que pour leurs pirogues; ce qui leur avait fait présumer qu'il pourrait l'être pour ses vaisseaux, ces bonnes gens n'ayant aucune idée de la quantité d'eau que tiraient ses frégates.

THÉOPHILE. Comment! qu'elles tiraient?

M. DE JONCHÈRE. On dit qu'un vaisseau tire vingt pieds d'eau, je suppose, pour indiquer la profondeur qu'il est nécessaire qu'ait la mer ou le lit d'une rivière pour qu'il puisse y voguer. M. de la Pérouse voyant que cette profondeur diminuait toujours à mesure qu'il s'avançait, crut prudent de changer de route; il retourna vers le sud en s'approchant de la Tartarie, et alla mouiller sur cette côte, afin d'y ramasser du bois dont il avait besoin. Il choisit une baie qu'il nomma la *Baie de Castrie*, que quatre petites îles, placées en avant,

[redacted]

tenaient à l'abri du vent qui soufflait alors avec violence. Ce vent, qui partait du sud, avait d'abord favorisé la marche de M. de la Pérouse, mais depuis qu'il avait changé de route il lui était devenu bien contraire. Il regrettait presque de s'être engagé si avant dans le canal, dans la crainte de ne pouvoir de sitôt en sortir. Un village tartare était situé près de la baie, et les habitans accueillirent nos voyageurs avec la plus grande affabilité ; ils aidèrent à dresser l'observatoire sur une des petites îles, à couper du bois, à porter l'eau. Leurs mœurs différaient bien de celles des Chinois, qui sont très-voleurs, et surpassaient même en délicatesse celles des insulaires de Tchoka. Leurs femmes ne vivaient point dans l'esclavage, elles vaquaient ouvertement et avec zèle aux soins de leur ménage. Leurs maisons étaient solidement

bâties en troncs de sapins couchés l'un sur l'autre, emboîtés dans les angles au moyen de quelques entailles, afin de ménager les cloux. Une banquette régnait tout autour de l'appartement, qui était simple, mais propre. Cependant comme à côté de chaque maison se trouvait un hangar ou sécherie de poisson appartenant au même propriétaire, l'atmosphère de ce joli village n'était pas mieux embaumée que celle des pêcheurs de Tchoka. Le chef du village emmena M. de la Pérouse dans sa cabane, lui présenta sa femme et ses filles, qui s'empressèrent de lui préparer un repas. Le mets le plus remarquable fut une espèce de soupe de saumon bouilli avec une petite graine qui semblait leur être infiniment précieuse. On apprit dans la suite que cette graine, espèce de millet, leur venait du pays des Mantcheoux.

Alphonse. Eh bien! est-ce qu'ils n'étaient pas Mantcheoux eux-mêmes?

M. de Jonchère. Non, ils habitaient immédiatement sur la côte, et les Mantcheoux assez loin dans l'intérieur des terres. Ils déclarèrent eux-mêmes qu'ils étaient de la tribu des Orotchys, et il arriva quelques jours après un grand nombre d'hommes d'une autre nation encore, qui s'appelaient les *Bitchys*.

Alphonse. S'ils s'occupaient de la pêche comme les insulaires, ils ne faisaient donc pas le commerce avec eux.

M. de Jonchère. Je t'ai déjà dit que c'étaient les Mantcheoux, qui habitaient plus loin dans les steppes arrosées par le Ségalien, qui commerçaient avec les insulaires; ils achetaient aussi aux Orotchys et aux Bitchys du saumon séché. Ceux-ci réservaient pour eux la peau dont ils faisaient des habits, de même que la tête et les autres parties mucila-

neuses qu'ils mangeaient toutes crues avec une avidité inconcevable.

CAROLINE. Des habits de peaux de saumon, mon oncle! cela devait être bien laid !

M. DE JONCHÈRE. Ils ont l'art de les tanner et de les assouplir. Il y a d'ailleurs de ces saumons qui pèsent trente ou quarante livres, et dont la peau, par conséquent, a beaucoup d'ampleur. A quelque distance du village des Orotchys, était le cimetière où chaque famille possédait un vaste monument. Ils étaient batis en troncs d'arbres comme les maisons, et renfermaient des cercueils enveloppés d'etoffes de la Chine. Au-dessus des cercueils on voyait des armes, les filets des défunts suspendus en trophée. Ces peuples étaient moins pauvres que les insulaires de Tchoka, ils étaient aussi éloignés du vol, et poussaient même la délicatesse jusqu'à ac-

[redacted]

cepter difficilement les présens, quand ils n'avaient rien à offrir à leur tour. On déposait dans leurs maisons les sacs remplis d'étoffes, d'outils, destinés à servir d'échange pour du poisson salé, des fruits, ou des bagatelles qu'on achetait d'eux par curiosité; ils y restaient quelquefois tout ouverts, sans qu'aucun d'eux se permît d'y toucher : les enfans mêmes réprimaient leur curiosité. Un jour, M. de la Pérouse fit présent aux enfans du chef du village, d'une pièce de nankin couleur de rose qui les jeta dans l'ivresse de la joie. Ils la portèrent à leurs parens qui parurent extrêmement touchés d'un cadeau si élégant et si rare parmi eux; peut-être même n'avaient-ils jamais vu d'étoffe de cette couleur. Le vieillard, pénétré de reconnaissance, alla chercher le plus beau de ses chiens, et conjura M. de la Pérouse de le recevoir comme un témoignage de sa grati-

tude. M. de la Pérouse s'y refusait, ne voulant point le priver de cet animal qui contribuait au charme de sa vie ; mais il alla chercher ses enfans, et leur faisant appuyer leurs petites mains sur le chien, tandis que cet animal docile se couchait aux pieds de M. de la Pérouse, il lui fit entendre qu'il ne devait pas affliger par un refus ces innocentes créatures.

CAROLINE. Ah! mon oncle, que ce tableau est touchant! ce chien caressant ces jolis petits enfans qui le font coucher aux pieds de M. de la Pérouse, et puis ce bon vieillard qui était si reconnaissant! Oh! si j'avais rédigé son voyage, j'aurais voulu que ce fût le sujet d'une estampe.

M. DE JONCHÈRE. Les chiens de ces bons Tartares semblaient tenir du caractère de leurs maîtres, et de même ceux des sauvages de la Baie des Fran-

çais partageaient leur humeur farouche. Taciturnes, hargneux, se roulant dans le sang quand on égorgeait un animal, ils avaient plutôt les inclinations d'un loup que celles d'un chien. Les naturalistes qui examinèrent cette contrée y découvrirent divers indices de quelque révolution volcanique, sans pouvoir reconnaître la bouche d'aucun volcan, Les Orotchys ne s'adonnaient nullement à l'agriculture; ils ramassaient des fruits, des racines, des herbages sur la lisière du bois, et achetaient aux Mantcheoux cette espèce de millet dont je vous ai parlé, ce qui, avec le poisson qu'ils trouvaient sur leur rivage en si grande abondance suffisait à leur nourriture.

M. Collignon, le jardinier, défricha un petit terrain, et y sema une grande quantité de graines d'Europe, afin d'enrichir encore un sol si productif: mais

on jugea que cette végétation n'avait qu'un intervalle assez court, et qu'en hiver la terre devait geler à plusieurs pieds de profondeur. On se sépara enfin très-satisfait, de part et d'autre, du séjour que l'on avait fait ensemble.

Il importait à M. de la Pérouse de savoir si l'île de Tchoka se prolongeait au sud jusqu'à l'archipel du Japon, ou s'il existait effectivement une autre île. Il ne tarda point à découvrir la pointe méridionale de Tchoka, à laquelle il donna le nom de *Cap Crillon*, et, vis-à-vis de ce cap, une autre île qui n'en était séparée que par un canal de quinze lieues. La découverte de ce canal qui fixait toutes les incertitudes et assurait la gloire de M. de la Pérouse, combla de joie tout l'équipage ; on décida qu'il fallait le traverser afin de reconnaître les île Kuriles, déterminer la distance à laquelle elles se trouvaient de ces

premières, et se sendre de là au Kamtchatka : mais le calme qui surprit les frégates les contraignit à relâcher au cap Crillon. Les voyageurs y reçurent la visite des insulaires. On leur fit beaucoup de présens qu'ils reçurent avec avidité, et l'on s'aperçut que le tabac et l'eau-de-vie étaient ce qui les flattait davantage. Cette observation contribua à donner d'eux sur-le-champ, une opinion moins favorable. On avait avec plaisir soulagé la misère de leurs compatriotes, mais on mit peu d'intéret à satisfaire des besoins factices. De leur côté, quoiqu'ils eussent leurs pirogues remplies de poissons, ils ne s'informèrent pas si leurs bienfaiteurs pouvaient en avoir envie, et quand on leur proposa d'en vendre, ils en demandèrent un prix si exorbitant qu'on eut de la peine à ne pas leur montrer de l'humeur et de la colère. Moins vertueux que les

Orotchys, les Bitchys, et même que les autres insulaires du nord, ils étaient infiniment plus riches et aussi plus industrieux et plus robustes. Leurs maisons, régulièrement construites, étaient décorées de meubles de la Chine et du Japon; on y voyait des tapis et des vases de porcelaine. L'huile de baleine était la source de leur luxe, de leur élégance : les nations voisines venaient la chercher chez eux, parce que ces énormes cétacées ne se hasardent jamais dans le détroit qui sépare ces îles du continent; et la situation topographique des habitans du cap Crillon, les met dans le cas de participer aux avantages que l'un et l'autre rivages peuvent offrir. Une observation que firent nos naturalistes sur les insulaires de Tchoka, c'est que, par la beauté de leur taille et la régularité de leurs traits, ils diffèrent essentiellement des Mantcheoux, des

autres Tartares, et même des Chinois et des Japonais qui sont également leurs voisins. Cette différence peut être le résultat de quelque révolution qui nous est et nous sera probablement toujours inconnue, mais dont le nord de l'Europe nous offre lui-même un exemple. Il est clair que les Lapons et les Finnois sont les habitans naturels de la Suède et de la Norwége ; les Germains, et enfin les Scythes, en étendant leurs excursions, les ont repoussés dans les régions glacées où nous les voyons aujourd'hui.

Il était donc avéré que les terres de Jesso et d'Oku-Jesso ou Ségalien étaient séparées l'une de l'autre par un détroit qu'on appela depuis le *Détroit de la Pérouse*, et séparées du continent par un canal, où le terrain allait en s'élevant, de manière à devoir un jour métamorphoser l'Oku-Jesso en péninsule.

qu'il en avait formé le projet, et se rendit enfin, en peu de jours, au Kamtchatka.

Nos voyageurs allèrent mouiller dans la baie d'Avatscha, près de laquelle est bâtie la petite ville de Saint Pierre et Saint-Paul. Malgré la distance, elle dépendait du gouvernement d'Okhotsk. Un simple lieutenant, nommé M. Kaborof, commandait à Saint-Pierre et Saint Paul. D'autres officiers commandaient à Bolcheretsk, à Verkhneï, à Nijenei, qui sont les autres villes du Kamtchatka : mais leur chef, le colonel *Kasloff, gouverneur* d'Okhotsk, éta

actuellement en tournée, et on l'attendait de jour en jour à Saint-Pierre. M. Kaborof, qui donna ces détails à M. de la Pérouse, lui témoigna le plus grand zèle. Sa maison fut ouverte à tous les Français. Il leur en procura une assez commode, et instruit de la douleur qu'ils éprouvaient de n'avoir pas trouvé à Saint-Pierre plus de lettres qu'à Macao, il imagina qu'elles pourraient être arrivées à Verkhneï, et fit partir, pour s'en assurer, un exprès qui devait faire plus de cent cinquante lieues à pied. Il donna des guides aux naturalistes pour faire des courses dans le pays et pour aller visiter, entre autres, un volcan qui se trouvait à deux journées de distance, et qui passait pour être inaccessible. Aucun Anglais de l'expédition du capitaine Cook, lorsqu'ils avaient abordé au Kamtchatka, n'avait osé tenter cette entreprise; mais rien ne put décourager

nos savans. Ils partirent à pied, suivis de plusieurs cosaques et portant eux-mêmes leurs barometres, leurs thermomètres, leurs acides, qu'ils ne voulaient confier aux soins de personne. On campa la première nuit au milieu des bois. C'étaient des sapins, des bouleaux d'une hauteur assez médiocre, entremêlés d'une foule de buissons couverts de baies d'un gout acide, dans le genre des groseilles et des mûres sauvages, qui étaient assez agreables avec du sucre. On dressa la tente, on alluma du feu, mais on prit de grandes précautions pour qu'il ne se communiquat point à la foret, d'ou il aurait chassé les zibelines qui forment la plus grande richesse du pays. On arriva assez tard le lendemain au pied de la montagne où l'on passa la nuit. On se trouvait alors sur un terr[illegible] plus eleve que la veille, et il avait ne[illegible] car on etait au mois de septembre

[redacted]

est très froid dans ces parages. Les guides n'avaient pu se persuader que les naturalistes voulussent aller plus loin. Ils cherchèrent à les en détourner, leur représentant la difficulté de gravir ce roc nu et escarpé, leur assurant que, s'ils parvenaient jusqu'au cratère, ils y seraient suffoqués par les vapeurs qui s'en exhalaient, et ils refusèrent absolument d'etre du voyage.

THÉOPHILE. Mais il y en aurait eu bien d'autres qui auraient pensé comme eux.

ALPHONSE. Mon frère est bien sûr de n'encourir jamais le sort d'Empédocle.

THÉOPHILE. Je n'en suis pas très-curieux, assurément.

M. DE JONCHERE. Nos savans commencèrent à gravir à six heures du matin. Ils ne parvinrent qu'à trois heures après-midi sur les bords du cratère. Leurs mains étaient tout en sang, car

ils avaient été obligés de s'accrocher souvent aux pointes des rochers. Ils trouvèrent sur ce sommet une grande quantité de pierres-ponces, de laves, de cristallisations sulfuriques, mais beaucoup moins belles que celles du Pic de Ténériffe. Le tems était si nébuleux, qu'ils ne purent jouir de la vue immense que l'on doit avoir de cette hauteur qu'ils jugèrent devoir être de quinze cents toises. Ils descendirent avec plus de peine encore, s'il est possible, qu'ils n'avaient monté; ils arrivèrent dans l'obscurité à leur tente, où ils trouvèrent que leurs Cosaques ne les attendaient plus; convaincus qu'ils avaient terminé leur sort dans le cratere ou dans les précipices, après avoir fait des prières pour le salut de leurs ames, ils avaient consommé la plus grande partie des provisions, et surtout des liqueurs qu'ils jugeaient inutiles à des trepassés

Nos savans se proposaient de retourner encore le lendemain sur la montagne, mais il neigea considérablement durant la nuit, et la crainte de ne pouvoir plus distinguer et éviter les crevasses, les détermina à revenir à la ville.

THÉOPHILE. Dieu soit loué! j'aurais bien fait des prières comme les Cosaques.

M. DE JONCHÈRE. Pendant ce tems, M. de la Pérouse s'occupait de l'approvisionnement des frégates. Malgré tous les soins que se donna l'obligeant M. Kaborof, il ne put réunir que sept bœufs. Ce n'est pas que Kamtchatka n'offre d'excellens pâturages, mais les naturels sont trop paresseux pour s'occuper même de l'éducation des troupeaux: la chasse et la pêche leur assurent des ressources plus promptes et plus faciles, car le gibier et le saumon y sont en abondance. L'agriculture n'est pas plus répandue:

les Russes seuls ont des jardins qui passent pour des objets de luxe ou de fantaisie. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'une grande partie des collections de M. Collignon fut employée à les enrichir, et principalement celui du commandant Kaborof.

Enfin M. Kaborof arriva. C'étoit un homme à la fois rempli de mérite et d'amabilité, possédant des connoissances assez étendues en géographie et même en chimie ; ce qui convenoit parfaitement à sa situation dans ces pays encore peu fréquentés. Il témoigna les plus grands regrets de ce que le lieu ne lui permettoit pas d'être plus utile à nos voyageurs. Il leur donna une fête où il invita toutes les grandes dames de la ville. Il y avoit dans le nombre beaucoup de Kamtchadales qui avoient épousé des Russes, ou dont les maris *avoient obtenu* quelqu'emploi en se

tinguant parmi leurs compatriotes. La coiffure à la mode était un mouchoir de soie, arrangé avec art autour de la tête ; mais les traits écrasés des Kamtchadales ne leur permettaient d'etre agréables sous aucun costume. Après quelques contredanses, russes on pressa les dames Kamtchadales de donner une représentation des danses nationales de leur pays ; elles y consentirent, et ce fut aux yeux des Français un grand acte de complaisance, car cet exercice est très-fatigant, quoiqu'il consiste moins en sauts et en pas, qu'en cris ; en mouvemens des bras et des épaules, qui ressemblent à des convulsions. Cette danse représente une chasse aux ours. Les moins savantes font des roles de chasseurs ; l'héroïne de la pièce est celle qui remplit les fonctions de l'ours en personne, hurlant, se démenant et courant à quatre pattes, avec une grâce

qui ne le cède en rien à celle du personnage qu'elle représente.

CAROLINE. Ah! la belle fonction à remplir!

M. DE JONCHÈRE. Les danseuses finirent par tomber sur le plancher, absolument épuisées de fatigue; et comme on s'empressait à les restaurer avec quelques verres d'eau-de-vie, un cri de joie tout-à-coup se fit entendre: c'était l'exprès envoyé à Verkneï, qui en rapportait des lettres. Tout fut interrompu. M. Kasloff établit les Français dans son appartement, où ils se livrèrent aux transports de leur joie.

Elle ne fut altérée par aucun nuage; tous leurs parens, leurs amis se portaient bien, personne ne les avait oubliés. Une lettre du ministre à M. de la Pérouse, lui annonçait sa promotion au rang de chef d'escadre, comme une *juste récompense* de ses premiers tra-

vœux. Cette nouvelle parvint bientôt à M. Kasloff; et, sans en prévenir M. de la Pérouse, il donna ordre que cet événement fût célébré par une salve générale de l'artillerie de la place.

ALPHONSE. Oh! je crois y être; et moi aussi, j'aurais fait tirer les canons de bien bon cœur.

CAROLINE. Hélas! il n'a pas joui long-tems de sa prospérité.

M. DE JONCHÈRE. M. de la Pérouse trouva dans les environs de Saint-Pierre et Saint-Paul, la tombe de M. de la Croyère, ce célèbre géographe dont nous avons parlé, et celle du capitaine Clarke. Tous deux étaient morts au Kamtchatka. Son mérite, autant que la douceur et la modestie de son caractère, le mettaient au-dessus d'une vaine jalousie; il crut même qu'il était de son *devoir de tirer* ces cendres de leur obs-*curité. Il obtint* de M. Kasloff l'ordre de

faire construire à ces navigateurs des monumens plus dignes d'eux, et fit graver à ses frais deux inscriptions en cuivre, pour être placées sur leurs tombeaux.

Enfin, l'approvisionnement des frégates étant terminé, M. de la Pérouse se sépara de ses hôtes avec un regret sincère. Mais les progrès de l'hiver avaient été si rapides dans l'espace de trois semaines, qu'il craignait de se voir pris par les glaces dans la baie d'Avatscha, ou dans les archipels qu'il devait traverser pour retourner dans la mer du Sud. Il laissa sur ces bords un jeune homme nommé M. de Lesseps, fils du consul général de France à Saint-Pétersbourg, qui parlait le russe aussi bien que le français, et qui lui avait été donné comme interprète. M. de la Pérouse voulait qu'il se rendît par terre en France pour y porter les journaux et

les cartes de son voyage. Depuis deux ans qu'il n'avait pas quitté M. de la Pérouse, il le révérait comme un père ; chéri de ses camarades, il les aimait aussi tendrement : ses larmes coulèrent en abondance à leur départ. Il les accompagna jusque sur le rivage ; lorsqu'ils montèrent dans le canot pour se rendre à bord des frégates, il fallut tout l'effort de sa raison et de la nécessité pour le déterminer alors à rester à terre. Cet excellent jeune homme n'imaginait pas que cette séparation, à laquelle il ne pouvait se résoudre, lui conservait la vie, et que les chefs et les compagnons qu'il voyait partir déjà avec tant de peine, ne le quittaient que pour marcher à la mort.

CAROLINE. Ah! mon oncle, est ce que nous n'entendrons plus parler de ce bon jeune *homme?*

M. DE JONCHÈRE. Vous en entendrez

parler si cela vous fait plaisir. Nous pourrons nous informer de ce qu'il devint après le départ des frégates ; mais auparavant il faudra suivre M. de la Pérouse jusqu'à Botany-Bay, le dernier endroit d'où quelques nouvelles de lui nous soient parvenues. Ce sera cependant pour une autre fois ; en voila bien assez et trop peut être pour aujourd'hui : il est rare que nous nous occupions aussi long-tems de suite du même objet.

CHAPITRE LXIV.

Maximilien avait réussi à gagner l'affection des Pays-Bas : on lui avait rendu la tutelle de son fils et l'administration des affaires. Peu après il fut nommé roi des Romains : c'était un titre qui lui assurait la succession à l'empire. Il profita de son influence pour déclarer la guerre à la France et porter à la révolte, encore une fois, le duc de Bretagne, celui de Lorraine et beaucoup d'autres seigneurs, par l'espérance de recouvrer le duché d'Anjou et la Provence. Ils firent soulever la Guienne ; mais Madame s'y rendit en personne avec le roi, et à leur approche tout se soumit. Les princes rebelles passèrent tous en Bretagne, mais les seigneurs bretons, qui n'approuvaient pas la conduite de leur sou-

verain, se joignirent, pour la plupart, à l'armée du roi. Les Pays-Bas se révoltèrent contre Maximilien. La Trémouille livra en Bretagne la bataille de Saint-Aubin, où le duc d'Orléans fut pris. Il fut transféré à Bourges, où il fut traité souvent avec une dureté qui ne fit pas honneur à son ennemie. Le duc de Bretagne obtint encore la paix et mourut peu après l'avoir conclue.

Anne se vit alors, à l'âge de quinze ou seize ans, héritière d'une province peu tranquille, et trouva des tyrans dans tous les alliés de son père. Tous voulaient disposer de sa main. Le sire d'Albert, âgé de soixante ans, y prétendait directement. Maximilien, qui n'était guères plus jeune, lui avait été destiné par son père; elle le préféra par cette raison, et parce qu'elle espéra se séparer par-là davantage de tous les factieux qui agitaient la France. Mais il ne put venir la

joindre ; il l'épousa par procuration, et ce mariage ne parut point assez sacré pour arrêter les prétentions du roi qui songea enfin à cette alliance pour lui-même. Cette union politique assurait la Bretagne à la couronne de France. Mais Anne, qui avait été nourrie dans la haine contre Madame, eut infiniment de peine à s'y résoudre, quoique l'âge de Charles fût plus assorti au sien que celui du roi des Romains. Elle y fut décidée par le duc d'Orléans lui-même qui venait de sortir de prison, et qui, ne devant le pardon du roi qu'aux sollicitations de sa femme, aurait été trop ingrat en persistant dans le projet de se séparer d'elle. Marguerite d'Autriche fut renvoyée à son père avec tous les égards que l'on put employer pour colorer un semblable refus. Cette double injure fut infiniment sensible à Maximilien : il déclara la guerre, mais il

verain, se joignirent, pour la plupart, à l'armée du roi. Les Pays-Bas se révoltèrent contre Maximilien. La Trémouille livra en Bretagne la bataille de Saint-Aubin, où le duc d'Orléans fut pris. Il fut transféré à Bourges, où il fut traité souvent avec une dureté qui ne fit pas honneur à son ennemie. Le duc de Bretagne obtint encore la paix et mourut peu apres l'avoir conclue.

Anne se vit alors, à l'age de quinze ou seize ans, héritière d'une province peu tranquille, et trouva des tyrans dans tous les alliés de son père. Tous voulaient disposer de sa main. Le sire d'Albert, âgé de soixante ans, y prétendait directement. Maximilien, qui n'était guères plus jeune, lui avait été destiné par son pere; elle le préféra par cette raison, et parce qu'elle espéra se séparer par-là davantage de tous les factieux qui agitaient la France. Mais il ne put venir la

joindre ; il l'épousa par procuration, et ce mariage ne parut point assez sacré pour arrêter les prétentions du roi qui songea enfin à cette alliance pour lui-même. Cette union politique assurait la Bretagne à la couronne de France. Mais Anne, qui avait été nourrie dans la haine contre Madame, eut infiniment de peine à s'y résoudre, quoique l'âge de Charles fût plus assorti au sien que celui du roi des Romains. Elle y fut décidée par le duc d'Orléans lui-même qui venait de sortir de prison, et qui, ne devant le pardon du roi qu'aux sollicitations de sa femme, aurait été trop ingrat en persistant dans le projet de se séparer d'elle. Marguerite d'Autriche fut renvoyée à son père avec tous les égards que l'on put employer pour colorer un semblable refus. Cette double injure fut infiniment sensible à Maximilien : il déclara la guerre, mais il

fit enfin la paix, et reçut en dédommagement les domaines que l'on avait jadis cédés à la France pour la dot de Marguerite. Elle fut mariée au prince d'Aragon et de Castille qui mourut jeune, et la princesse d'Aragon, qui se trouva ainsi héritière de presque toute l'Espagne, épousa Philippe, frère de Marguerite.

Charles, voyant la France délivrée de toute espèce de troubles, se livra sans obstacles aux projets romanesques qui l'occupaient depuis long-tems. On a vu que Louis XI s'était fait céder les droits de la maison d'Anjou au royaume de Naples et de Sicile, et, comme si ce n'eût pas été assez du projet de cette conquête, il ne visait rien moins qu'à l'empire de Constantinople. Il comptait acheter les droits de la famille Paléologue, détrônée par les Ottomans. Les Ottomans eux-mêmes étaient alors di-

visés en deux factions : Bajazet occupait le trône, et Zizim, son frère aîné, s'était sauvé à Rome, où il avait imploré le secours des Chrétiens. Charles comptait acheter aussi les droits de Zizim : il se rendit à Lyon, réunit dans un tournoi la fleur de la noblesse et y fit la première ouverture de ses vastes projets. Personne n'osa refuser de s'y prêter. Cependant, quoique la France fût en paix, le moment était mal choisi : les finances étaient épuisées, et, au lieu de songer à conquérir des royaumes lointains, il eût mieux valu s'occuper du soin de réparer les malheurs de la France. L'argent manquait absolument, et, pour s'en procurer, il fut obligé de recourir aux impôts et aux emprunts. Il nomma pour régent le connétable de Bourbon et Madame, et partit bien accompagné.

CHAPITRE LXV.

Le duc d'Orléans suivit volontiers le roi; non qu'il imaginât que l'on irait jamais jusqu'à Constantinople, mais la conquête de Naples lui paraissait possible, et il se flattait que, chemin faisant, l'on ferait celle du Milanès. Cette province aurait dû revenir à la postérité de Valentine. Sforce, parent de cette princesse, lui avait été préféré à la mort du duc son père, et, depuis, Ludovic Sforce l'avait enlevée à un de ses neveux, nommé Galéas. Ludovic vint trouver le roi à son passage, et, en lui promettant tous les secours dont il avait besoin pour la conquête de Naples, parvint à prévenir la rupture dont le duc d'Orléans s'était flatté. Charles s'avança vers Florence. Pierre de Mé-

[redacted]

dicis y possédait l'autorité. Quoique partisan des Aragonnais, il crut prudent de céder à la force, et fit un traité d'alliance avec Charles. Le roi se rendit ensuite à Rome, afin de faire expliquer le pape en sa faveur. Après avoir témoigné long-tems de la haine pour la maison d'Aragon, le pape Borgia, Alexandre VI, venait d'etre ramené par les soumissions et les largesses du roi Alphonse. Charles voulait qu'il se rétractât à cet égard et qu'il lui remît Zizim qu'il retenait en captivité, à la prière de Bajazet : le sultan payait chèrement cet acte d'injustice et de condescendance. Alexandre, que ses vices ont rendu odieux à la postérité, intimidé par Charles, le reconnut pour legitime héritier de la maison d'Anjou et lui remit Zizim malgré lui ; mais il le fit *empoisonner* dans le dernier repas que *ce prince fit* à Rome, et gagna ainsi les

résors qui lui avaient été promis par un frère dénaturé. Charles, qui était parti avec Zizim, le vit mourir peu après, et continua sa route vers le royaume de Naples. Alphonse, détesté de ses sujets, venait, par politique, de céder le trône à son fils, espérant que les Napolitains défendraient mieux ce prince, innocent et aimable, qu'ils ne l'auraient défendu lui-même. Il se trompait. A l'approche des Français, le peuple se mit à piller son palais ; il parlait même de saisir Ferdinand et d'aller le vendre à Charles. Alphonse se sauva et gagna la Sicile. Charles entra dans la ville et s'y fit couronner.

Ces succès rapides excitèrent la jalousie et l'inquiétude de tous les princes de l'Europe. Les Vénitiens, plus alarmés que les autres, à cause de leurs possessions dans la mer Méditerranée, et redoutant que Charles n'allât réellement

jusqu'à Constantinople, parvinrent à former une ligue contre Charles, où entrèrent Ferdinand, roi d'Aragon, parent du prince détrôné; Maximilien, devenu empereur; Ludovic Sforce, et beaucoup d'Italiens. Le roi n'avait point en Italie des forces assez considérables pour résister à cette confédération. Les renforts qu'il attendait ne lui arrivant point, il crut devoir aller les chercher lui-même. Il redoutait de se voir enveloppé dans la ville de Naples, s'il y demeurait plus long-tems: il laissa quelques garnisons dans ce royaume et partit avec neuf mille hommes seulement. L'armée des confédérés, au nombre de trente-cinq mille, vint lui fermer les passages des Apennins. Une barrière si imposante intimida la plupart des Français. Charles, malgré son conseil, *persista* dans l'intention de livrer *bataille. La* victoire était la seule res-

source qui lui restât. Sa résolution, son courage, animèrent le reste de l'armée; ils fondirent sur l'ennemi, mirent tout en déroute, restèrent maîtres du champ de bataille, et, après cette victoire remportée près de Fornoue, les Français continuèrent leur route, sans que les confédérés osassent encore les attaquer.

CHAPITRE LXVI.

Le roi d'Aragon envoya dans le royaume de Naples un corps d'armée commandé par le célèbre Gonzalve de Cordoue, qui fut défait dans une première bataille contre ceux des Français qui étaient restés dans le pays. Le jeune roi Ferdinand y avait néanmoins déployé une vaillance qui toucha le cœur de ses sujets : ils se reprochèrent ses malheurs, et un jour que les Français étaient sortis de la ville de Naples pour un combat, ils refermèrent les portes et proclamèrent Ferdinand. Les Français se réfugièrent dans la citadelle, et ensuite à Salerne où, assiégés par le jeune Ferdinand, ils furent obligés de se rendre. *Charles*, *après* ces revers, fit un traité

de paix avec les confédérés, méditant cependant de retourner à la conquête de Naples, aussitôt qu'il aurait fait promettre au roi d'Aragon de ne plus donner de secours aux Napolitains. Il venait d'y réussir, lorsque la mort l'empêcha d'en profiter : il se donna un coup violent à la tête, auquel sa faible constitution ne put résister. Il mourut avant l'âge de vingt-huit ans, lorsque sa valeur déployée en Italie, son amour pour la justice, et les heureux effets du tems et de la raison, le rendaient cher à ses peuples. Il avait eu trois fils morts au berceau.

Les hommes célèbres du quinzième siècle ont été Juvenal des Ursins, archevêque de Reims, fils de celui qui fut chancelier sous Charles VI : il écrivit l'histoire de ce monarque ; Alain Chartier, poète et secrétaire de Charles VII ; *Charles, duc* d'Orléans, qui cultiva

les muses durant sa captivité en Angleterre ; Philippe de Comines, conseiller de Charles-le-Téméraire, qui, séduit par Louis XI, contribua beaucoup à préserver ce prince de la tour de Péronne, et qui, dans la suite, passa entièrement à son service. Le portrait qu'il en fait lui-même dans l'histoire de ce dernier, n'est pas propre à l'excuser d'avoir quitté son premier maître pour s'attacher à un pareil monstre ; Raphaël, fameux peintre, qui naquit à Urbain, en Italie ; René d'Anjou, comte de Provence, peintre et troubadour : il avait renoncé à la poursuite de ses droits sur le royaume de Naples et de Sicile, mais il en conservait le titre, et son goût pour la pastorale, ses mœurs simples et affables, l'avaient fait surnommer *le bon roi René* : on conserve encore à Avignon des tableaux faits de *sa main* ; *Boyardo*, poète italien, auteur

ne de chevalerie et de féerie, *Roland l'amoureux*, dont le Roland, neveu de Charlemagne; Mirandole, prince de Véronne, a dix-huit ans toutes les vantes de l'Europe, et qui à re offrit de soutenir neuf cents thèses ou discussions, sur qu'on voudrait lui indiquer; Colomb, astronome, géo- navigateur, né à Gênes, qui p cm er la ron leur de la terre, ant obtenu ces vaisseaux du on et de Castille, découvrit au Monde: son i e d o r ctit r à la côte de l'Asie, oppo- e que l'on avait jusqu'alors : l'on ... oit qu'il existait de entre l'Europe et l'Asie, un le ent.

n ayant point laissé d'en

fans, le trône passa nécessairement au duc d'Orléans, son plus proche parent, qui lui succéda sous le nom de *Louis XII.*

CHAPITRE LXVII.

L'AVÉNEMENT du duc d'Orléans * au trône inspira une vive inquiétude à tous ceux qui avaient servi jadis contre lui. Madame de Beaulieu et la Trémouille, qui l'avaient vaincu à Saint-Aubin, voulurent quitter la cour, mais Louis prononça alors ces paroles remarquables : « *Ce n'est point au roi de France à* » *venger les injures du duc d'Orléans.* » En effet, l'âge et la réflexion l'avaient éclairé sans doute sur les écarts de sa jeunesse : il composa son conseil d'hommes estimables, à la tête desquels il mit le cardinal d'Amboise ; il allégea les impôts et mérita le titre de *Père du Peuple.*

* *Louis* XII, 1497 ans après J.-C.

[redacted]

Cependant la première femme de Louis vivait encore. L'intérêt du royaume et son ancien penchant lui faisaient désirer la main d'Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII. Il obtint le divorce et consola la malheureuse Jeanne, autant qu'il le put, par ses bienfaits. Il eut d'Anne deux fils qui moururent en bas âge.

Louis projetait de recouvrer le royaume de Naples, et surtout le duché de Milan qu'il considérait comme sa propriété particulière. Il s'assura du peuple, qui se révolta contre Ludovic et ouvrit les portes aux Français. Louis nomma pour gouverner, Trivulce, digne de son choix par ses qualités personnelles, mais dont la naissance obscure fut un prétexte à l'insubordination des grands. Ludovic s'était retiré auprès de l'empereur ; il en obtint quelqu'argent, leva des troupes chez les Suisses et revint

dans le Milanais. Les Français même abandonnèrent Trivulce qui s'ouvrit, par sa valeur, un chemin jusqu'à la forteresse, où il s'enferma avec un petit nombre de soldats fidèles. Louis envoya la Trémouille à son secours. Ce général commença par s'emparer des chemins de l'Allemagne, afin que Ludovic ne pût s'échapper une seconde fois. Les Suisses voyant toutes les issues occupées, et craignant d'être punis pour avoir combattu contre les Français au mépris du traité d'alliance qui subsistait entre eux refusèrent de le defendre. Tout ce qu'il put obtenir par ses larmes, fut de n'être pas livré par eux aux Français. Ils le deguisèrent en moine, et le firent passer pour un de leurs aumôniers : mais il fut reconnu et envoyé prisonnier au château de Chinon, où il mourut longtems après. Louis pardonna aux Milanais leur inconstance ; il donna l'ordre

ensuite de marcher vers le royaume de Naples. Le jeune Ferdinand était mort, et son oncle Frédéric lui avait succédé.

Ferdinand, roi d'Aragon, exigea de Louis XII qu'il lui céderait la moitié du royaume de Naples lorsqu'il l'aurait conquis, et promit, à cette condition, de ne point secourir son parent ; en même tems il promit à ce dernier de le défendre contre Louis XII, et cette espérance le détourna de faire aucun accommodement avec ce prince, ce qui aurait déconcerté l'ambition de Ferdinand qui devait avoir sa part dans la dépouille de ce malheureux prince. Ferdinand, par son caractère artificieux, ressemblait beaucoup à Louis XI ; il tirait même vanité de sa perfidie, et sachant que le roi de France se plaignait qu'il l'eût trompé trois fois : « Il en a menti, *répondit-il, je l'ai trompé plus de douze.* » Il équipa une flotte sous

prétexte d'aller à la croisade publiée contre Bajazet, et cette flotte, feignant d'être battue par les vents contraires, se tenait dans la Méditerranée, prête à se déclarer en faveur de Louis ou de Frédéric, suivant que la fortune se déclarerait pour l'un ou pour l'autre. D'Aubigny, général des Français, prit Capoue et s'avança vers Naples. Frédéric venait enfin de découvrir le traité fait entre son cousin et le roi de France; se voyant sans ressource, il convint avec d'Aubigny de lui céder la part que Louis s'était réservée, à condition de lui laisser défendre celle que le traître Ferdinand comptait s'attribuer. Ferdinand n'épargna rien pour attirer ce prince en Espagne, sous prétexte de traiter avec lui, d'une manière convenable, pour le reste de ses états. Il se serait peut-être laissé abuser, et aurait sans doute été *forcé de céder* sans aucun dédommage-

ment le territoire qu'il possédait encore, mais Ravestein qui commandait à Gênes (Gênes était alors au pouvoir des Français), lui fit observer que de ses deux ennemis, Louis, quoiqu'il ne fût pas son parent, était le plus digne de sa confiance: il le détermina à aller de préférence dans les bras de son vainqueur. Il en fut accueilli avec tous les égards dus à son rang et surtout à son malheur. Il fit la cession du reste de son royaume, en échange d'une pension considérable et de quelques domaines. Malheureusement pour le fils aîné de Frédéric, il était alors dans la ville de Tarente, et, après le départ de son père, il y fut assiégé par Gonzalve. Tarente se rendit, à condition que le prince conserverait la liberté; mais, au mépris de la capitulation, il fut arrêté et conduit en Espagne.

Maman, ma chère maman, dit Alphonse, je vous en prie, avancez-moi les six francs que vous avez la bonté de me donner tous les ans pour mes étrennes.

Que veux-tu donc en faire ? demanda M.me de Jonchère.

Alphonse. Oh ! je veux.... je veux en faire une emplette qui m'est indispensable ; je ne pourrai jamais me consoler si je ne la fais pas. Je vous en conjure, ma chère maman.

M.me de Jonchère. Tu pourrais toujours la faire, mais seulement un peu plus tard.

Alphonse. Un peu plus tard ! dans quatre mois ! quatre mois tout entiers mais cela est épouvantable, c'est à ne pas finir, maman ; que deviendrai d'ici là ?

[redacted]

Mme DE JONCHÈRE. Vous apprendriez à vous modérer, à vous estimer vous-même, en mettant un frein à vos désirs et à vos éternelles impatiences.

ALPHONSE. Oh! maman, ce sera pour une autre fois. Je vous promets de me modérer à la première occasion, mais celle-ci est si importante!

Mme DE JONCHÈRE. J'ai une aversion presqu'insurmontable pour faire des avances.

ALPHONSE. Mais savez-vous, maman, que cela n'a pas l'air obligeant?

Mme DE JONCHÈRE. La sagesse de mes motifs rachète ce défaut apparent de complaisance; je suis convaincue que c'est rendre un fort mauvais service à quelqu'un que de lui faciliter la dissipation d'un argent dont il éprouve ensuite le besoin très-réel quand l'époque ordinaire est arrivée. Songes-y bien, mon *fils*; si je te donne aujourd'hui tes six

francs, lorsque le jour de l'an arrivera, que ton frère, ta cousine, tous tes amis auront touché leurs étrennes, suivant l'usage, toi seul tu resteras les mains vides; tout respirera autour de toi un air de fête, et, dans un moment si solennel, tu te trouveras absolument comme dans les plus tristes jours de l'année.

ALPHONSE. Pas du tout; je me souviendrai du plaisir que j'aurai eu bien avant eux.

M.me DE JONCHÈRE. Il se sera passé tant de tems, puisque tu dis toi-même que quatre mois sont d'une longueur épouvantable, que, fusses-tu doué de plus de constance que tu n'en as, il y a fort à parier que l'objet dont tu veux faire aujourd'hui l'emplette sera brisé, que la fantaisie qu'il t'inspire sera éteinte, et le souvenir du plaisir qu'il t'aura fait ne sera point assez vif *pour te tenir* lieu d'un plaisir présent.

[redacted]

Il est sage de ne point anticiper sur ses revenus, sur ses jouissances. Il y a tant d'événemens qu'on ne peut prévoir! Que de choses dont tu pourras avoir envie d'ici à quatre mois! conserve les moyens de te satisfaire. Que dis-je! n'aviez-vous pas déjà des projets tout formés? et cette grande lanterne magique que vous deviez acheter en société!

CAROLINE. Oh! ma tante, nous avons décidé, et je n'en suis pas fâchée, que j'achèterais la lanterne magique à moi seule; ce que je puis faire en amassant d'ici au jour de l'an une petite somme pour joindre à mes étrennes.

THÉOPHILE. Il n'y a que moi que cet arrangement n'arrange point.

M.me DE JONCHÈRE. Pourquoi donc, mon pauvre Théophile?

THÉOPHILE. Parce que ma cousine est très-avare de ce qui lui appartient à elle *seule; elle* s'imagine toujours qu'on va

tout gâter, tout briser. Par exemple, elle a ramassé des morceaux de vieilles vitres dans la grande cour, elle les a fait couper proprement par le vitrier, et elle a commencé à les peindre; eh bien! à peine si elle veut seulement que je l'approche quand elle peint; elle ne veut pas que j'y touche du bout du doigt, c'est-à-dire à présent, car au commencement elle a bien voulu me donner la commission de les frotter avec de l'oignon pour que la peinture puisse prendre. Puisque j'ai servi à mettre l'oignon, j'ai bien le droit, je pense, de regarder la peinture.

M.me de Jonchère. Mais il me semble, Caroline, que tu es ordinairement plus indulgente.

Caroline. Mon dieu, ma tante, je vous assure qu'il m'en coûte de le refuser, mais c'est que ce sont des tableaux d'histoire fort intéressans, et ce serait *vraiment dommage* de les gâter.

M.me DE JONCHÈRE. Tu me feras sûrement le plaisir de me les confier. Je me charge de les faire voir à Théophile, sans qu'il ait envie d'y toucher.

CAROLINE. Oh! ma tante, je serai parfaitement tranquille si vous vous en mêlez.

ALPHONSE. Maman, si vous les écoutez, ils ne finiront pas, et pendant ce tems-là je reste dans la plus cruelle incertitude.

M.me DE JONCHÈRE. Mais enfin, mon ami, que veux-tu faire de ces six francs?

ALPHONSE. Depuis près d'un an, je crois, j'ai renoncé à mon espingole : vous le savez, maman, cela vous déplaisait, je n'y ai pas touché depuis un tems infini.

M.me DE JONCHÈRE. J'ai cru l'entendre tirer avant-hier.

ALPHONSE. Oh! oui, comme cela, une fois par hasard; mais à présent je

n'y toucherai plus, j'y suis bien déterminé. Imaginez donc la figure que je fais sur le rempart! c'est bien la peine d'habiter une forteresse! pas un pauvre petit instrument de guerre, pas la moindre ressource pour faire un signal; au lieu que si... que si j'avais... Vous connaissez bien le frère de Babet, maman?

M.me DE JONCHÈRE. Mais qu'a de commun le frère de Babet avec tes étrennes?

ALPHONSE. Oh! c'est que le frère de Babet a été piqueur du comte de***, qui avait anciennement en Dauphiné un immense canton de chasse. Il chassait au chevreuil, au sanglier; il avait des meutes à ne pas finir, et..... pour se faire entendre dans les bois..... le frère de Babet avait un cor..... Il l'a encore son vieux cor de chasse.

M.me DE JONCHÈRE. Tu as eu bien de la peine à en venir là.

Alphonse. Oh! maman, je vous en prie, que j'achète son vieux cor de chasse!

M.me de Jonchère. Il est fort imprudent de considérer comme à soi une somme que l'on doit toucher à une époque fort éloignée. Si mes récoltes sont bonnes cette année, j'ai le projet d'acheter quelques meubles pour renouveler ceux que nous avons ici, et qui ne ressemblent pas mal à ceux du baron de Montefiascone, qui tombaient en poussière à mesure qu'on les touchait. Cependant je me garderai bien d'acheter seulement une chaise de paille à crédit, ou d'emprunter le moindre argent à mes amis; car si quelque grèle venait ensuite à ravager mes vignobles, je te demande un peu dans quelle affreuse situation je me trouverais; au lieu que, ne devant rien à personne, si

j'éprouve un pareil désastre, je subirai quelques privations, sans doute, mais sans inquiétude et sans remords.

ALPHONSE. Oh! oui, mais, moi, je suis bien sûr que mes étrennes ne me manqueront pas; elles dépendent de vous, maman, et vous ne nous trompez jamais.

M.me DE JONCHÈRE. Je serais coupable, mon enfant, si je ne cédais qu'à tes importunités. Je ne devrais pas, sans doute, agir en sens contraire à mon opinion, et t'accoutumer à croire qu'il suffit d'insister avec force pour arracher mon aveu : mais je veux que tu reconnaisses encore une fois, à tes dépens, la justesse de mes observations et de mes conseils. Cependant cette fois sera la dernière. Tu es persuadé, mon fils, qu'au jour de l'an tu ne regretteras point encore d'avoir employé ton argent d'a-*vance; promets*-moi que si, à cette épo-

que, tu es ennuyé de ton cor de chasse ; tu t'abandonneras désormais, sans murmure, à mes maximes, et que cette nouvelle expérience ne sera pas perdue pour l'avenir.

Alphonse. Oh ! je vous le promets, maman.

M.me de Jonchère. Alphonse, voilà six francs; réfléchis bien encore.... Et Alphonse était déjà loin, bondissant de joie, et répétant : « J'ai mes six francs. »

Il alla trouver Babet qui était déjà dans le secret du cor de chasse ; c'était elle qui avait assuré que son frère donnerait le sien pour six francs, et comme elle devait aller le lendemain porter du fruit à la ville, elle promit de revenir avec le merveilleux instrument et d'arriver de très-bonne heure. Elle tint parole. Le cor de chasse, placé en travers sur le dos de son âne, fixait sur la route les regards de tous les passans. Enfin il

est dans la cour. Tous les gens qui travaillaient à serrer les foins, les domestiques, les garçons jardiniers, se rassemblent, attirés par un objet si nouveau; ils le suivent jusqu'à la cuisine où Alphonse le porte en triomphe. Là, il embouche sa trompette héroïque, il souffle de toutes ses forces. Le cor, fêlé, percé, rongé par le vert-de-gris, rendit un son si rauque et si aigu qu'en un instant la troupe se trouva dispersée: on se culbutait, on se poussait pour se sauver plus vîte. Alphonse, enchanté d'avoir produit un si grand effet, se mit à rire aux éclats. Mais Lapierre était resté là, retenu par son rhumatisme; il n'avait pas fui comme les autres, et n'en était que plus irrité contre le cor de chasse; malgré sa surdité, il lui avait percé le tympan. — Etes-vous fou, monsieur, s'écria-t-il, de venir nous jouer ainsi

du cor dans la cuisine? voilà une belle invention vraiment et une jolie musique! j'espère que vous ne recommencerez pas souvent; vous avez failli me faire tomber à la renverse : il ne vous manquait que cette acquisition pour achever de nous faire perdre la tête. — Mon cher Lapierre, répondit Alphonse, je jouerai dehors dorénavant. — Je vous en prie, dit Mariette qui rentrait alors, que ce ne soit pas aux environs de mon poulailler, car il y aurait bien de quoi faire déserter toutes mes couveuses. — N'allez pas corner non plus autour de mes vaches, dit Babet, cela les mettrait en fuite comme les chevreuils auxquels mon frère faisait la chasse. — Et mes chevaux donc, reprit Lapierre, mes pauvres chevaux, ils en crèveraient, j'en suis sûr. N'approchez pas de l'écurie, s'il vous plaît, monsieur; tenez,

emportez votre grand vilain instrument, cela me met en colère seulement de le voir encore.

Alphonse, un peu mécontent de ce début, secrètement fâché contre Lapierre et déterminé à ne plus donner du cor devant des êtres si vulgaires, le porta dans l'appartement de sa mère. Mais du plus loin qu'elle l'aperçut, elle lui recommanda de ne pas en faire usage si près d'elle, et d'attendre qu'il fût bien loin et en plein air. Repoussé de toutes parts, Alphonse voulait sur-le-champ courir au parapet, il espérait que les passans apprécieraient mieux ses fanfares. « Je suis sûr, disait-il, qu'il va passer quelque bel équipage. » Mais l'heure de l'étude avait sonné, et M.me de Jonchère n'aimait pas qu'on y manquât. Alphonse insista vainement, et il se mit à l'ouvrage en répétant : « Bon ! je suis *sûr que* la route est couverte de monde à

[redacted]

présent, et puis quand je pourrai m'en aller, il n'y aura plus personne. » Il bouleversa ses cahiers, il fendit sa plume jusqu'au bout. « Oh! disait-il, je suis dans mon jour de malheur! » L'heure de la récréation arriva pourtant, et les désagrémens du matin furent aussitôt oubliés. Alphonse partit comme un éclair, emportant son cor de chasse. Théophile et Caroline coururent après lui. Ils avaient assez approuvé cette emplette qui leur semblait avoir quelque chose de grand et de distingué. « Oh! vous verrez, disait Alphonse en approchant du rempart, vous verrez qu'il n'y aura pas un chat!.... Mais quelle agréable surprise! quatre voyageurs à cheval, quatre voyageurs de bonne mine et très-bien mis s'avançaient sur le grand chemin. Alphonse, au comble de ses vœux, sonne si long-tems et si fort que les *échos* en gémirent à plus d'une lieue à

ronde. Il s'arrêta quand il fut entière-
ent essoufflé, et se pencha pour enten-
re ce que les voyageurs diraient d'une
i belle aubade. Ils étaient alors préci-
ément au pied du rocher. Trois d'entre
eux éclataient de rire en regardant notre
héros. Le quatrième, d'une humeur
moins enjouée et moins endurante, prit
la parole : — Que les enfans sont bêtes !
s'écria-t-il ; de quoi celui-ci va-t-il
s'aviser ? quel sabbat et quelle sottise !
ne dirait-on pas, en voyant cette vieille
mâsure, avec ce cor si perçant et si
faux, ne dirait-on pas ces vieux châ-
teaux des contes des fées, où un petit
nain contrefait sonnait du cor à l'arrivée
des étrangers ?.... Comment pourrions-
nous exprimer l'étonnement et l'indi-
gnation des enfans ? Une vieille mâsure !
un petit nain tout contrefait !.... voilà
qui est bien malhonnête, dit Caroline ;
ils devaient bien penser que nous pou-

vions les entendre. — Comparer mon frère à un vilain petit nain, dit Théophile ; il n'est pas contrefait du tout, quoiqu'ils en disent. — Je le crois bien, reprit Caroline, qui de sa vie n'avait trouvé son cousin si bien que dans cet instant ; il est petit parce qu'il est jeune. Que disait notre héros lui-même dans cette triste conjoncture ? hélas ! pas un mot. Il avait laissé tomber son cor de chasse et le regardait d'un air dépité. Il le ramassa enfin. — Allons-nous-en, dit-il à ses camarades ; si jamais je reviens sur ce rempart !..... et il s'achemina vers la galerie. Il alla cacher son cor derrière les décorations de son théâtre, et rentra dans la chambre de M.me de Jonchère, non sans avoir essayé de dissimuler sa consternation sous un air calme et dégagé. Mais M.me de Jonchère avait un coup-d'œil trop exercé pour ne pas démêler sur-le-champ la vérité. Per-

sonne ne devinait comme elle, à la seule inspection de la physionomie, si l'on avait eu quelque querelle ou éprouvé quelque revers. Malgré toutes les précautions d'Alphonse, elle reconnut à l'instant qu'il venait d'essuyer un mortel affront. Elle l'appela, le fit asseoir sur son tabouret. — Mon fils, lui dit-elle, crois-tu que dans quatre mois tu t'amuseras beaucoup encore de ton cor de chasse? Je voudrais ne l'avoir jamais eu, dit Alphonse avec amertume; et les larmes roulaient dans ses yeux. Il songeait à tout ce qu'il aurait pu avoir avec ses six francs qui ne l'auraient point exposé à de pareils déboires. — Mon enfant, dit M.me de Jonchère, tu n'as pas seulement songé à t'amuser; tu as voulu te faire remarquer, te faire admirer, et tu as paru incommode et ridicule : c'est un résultat assez commun des efforts de la vanité. Heureux celui

[redacted]

qui se fait des jouissances dans son intérieur, et qui n'y met point d'orgueil! la lanterne magique de ta cousine n'a pas besoin, pour lui plaire, d'être au goût de la multitude et des passans: la composition de ses tableaux, qui occupe agréablement et même utilement son esprit, le plaisir de les peindre, celui de les voir reproduits sur la toile, sont aussi vrais qu'ils sont innocens; ils ne peuvent nuire à personne, et quand ses verres seraient jugés sévèrement par les connaisseurs, ils n'en auraient pas moins le mérite de l'occuper et de l'amuser. — Je ne toucherai plus à mon cor de chasse! s'écria le malheureux Alphonse; je renonce aux signaux, à tout ce qui fait du bruit..... mais j'ai perdu mes six francs. Caroline et Théophile se rapprochèrent. M.me de Jonchère ne voulait pas accabler notre héros *dans* sa détresse; elle se taisait comme

lui et le laissait à ses réflexions. — J'ai un peu contribué à te faire acheter ce maudit cor de chasse, dit Caroline ; du moins, comme la plus âgée, j'aurais dû en concevoir les conséquences et chercher à te détourner de cette emplette. Alphonse, j'acheterai la lanterne magique, et tu en seras le maître autant que moi. Alphonse leva les yeux sur sa cousine, lui prit et lui serra la main. Théophile paraissait réfléchir profondément. — Cette fâcheuse aventure, reprit M.me de Jonchère, me rappelle celle du docteur Franklin.

CAROLINE. Le docteur Franklin! je crois que vous en avez parlé en nous racontant vos voyages.

M.me DE JONCHÈRE. C'est un des plus grands génies qu'ait produit le Nouveau-Monde. Il a développé dans son pays le goût de la littérature; il a contribué puissamment à établir l'indépendance

des Etats-Unis, et à lui donner de bonnes lois. Il a fait des découvertes mémorables en physique : c'est lui qui a inventé les paratonnerres, et fait les plus belles expériences sur l'électricité.

CAROLINE. Qu'est-ce que c'est que l'électricité, ma tante ?

M.me DE JONCHÈRE. C'est un fluide, un feu caché qui circule à notre insu dans nos veines, qui s'introduit dans différens corps, et qui ne peut se communiquer à d'autres. Il existe dans l'air dans les tems d'orage ; et comme il est attiré par le fer, on voit souvent, dans ces occasions, des étincelles jaillir de l'extrémité des girouettes, et c'est ce qui donna au docteur Franklin l'idée des paratonnerres. La matière de la foudre, attirée par cette pointe, tombe et suit un fil de fer qui descend et va aboutir dans un puisard. Quelquefois, en frottant vivement le corps d'un chien

ou d'un chat dans l'obscurité, on en voi sortir des étincelles qui sont dues au fe électrique qu'ils recèlent. On peut fair aussi cette expérience sur soi-même, ma elle ne réussit pas toujours. On a invent des roues de verre et d'autres instrume pour produire ces étincelles avec plus d facilité ; en sorte qu'en approchant so doigt de la roue, tandis qu'elle est e mouvement, on en voit sortir du feu, l'on reçoit une commotion très-vive comme un coup que l'on vous donnera sur les doigts.

ALPHONSE. Mais cela n'est pas fo agréable.

M.me DE JONCHÈRE. Ne m'en deman dez pas davantage sur cette matière ; n'entreprendrai jamais de vous instrui que sur ce que je croirai avoir compr moi-même : je me tais, comme raison, sur ce que je n'ai point étud ou sur ce que je ne conçois point. Ma

retirée ne me met point à portée d'avoir recours, pour étendre vos connaissances, pour perfectionner vos leçons, à des gens plus savans que je n'ai le bonheur de l'être. Réduite à mes seuls moyens, je n'avancerai pas beaucoup votre instruction, sans doute, mais je tâcherai du moins de ne vous donner jamais d'idée fausse, et de vous inspirer l'envie d'en savoir davantage un jour.

Ce qui doit faire naître en vous plus de considération encore pour le docteur Franklin, c'est qu'il était né d'un simple artisan, et que son père, ayant une famille très-nombreuse, ne put le faire étudier dans un collége qu'un ou deux ans. Il le rappela ensuite pour l'occuper dans une fabrique de chandelles qu'il dirigeait. Le *petit Benjamin*, c'était son nom, s'ennuyait à périr, tandis qu'il tordait des mèches ou qu'il faisait bouillir du suif. Il regrettait ses études, il em-

ployait à la lecture tous ses loisi
empruntait des livres de tous côtés,
on ne voulait pas lui en prêter bien
vent. Enfin, son père voyant comb
était malheureux dans un état si con
à ses goûts. . . . . Où donc est T
phile? dit M.me de Jonchère en s'i
rompant.

Théophile avait disparu. On le cher
on l'appela, il ne répondit point. On
gina qu'il reviendrait bientôt, et M.
Jonchère continua son récit.

Pour satisfaire autant qu'il était e
le penchant de Benjamin pour la lit
ture, son père le plaça chez son
aîné qui était maître imprimeur.
jamin prit un véritable goût pou
nouvel état; il y devint habile et fut
utile à son frère, qui cependant le tr
fort mal, et même se permettait d
battre quand il croyait avoir à se plai
de lui.

ALPHONSE. Oh! quelle horreur! battre son frère et en être battu, voilà ce que je n'aurais pas trop souffert.

M.me DE JONCHÈRE. A l'âge de seize ans, Benjamin eut occasion de lire un ouvrage composé par un auteur assez célèbre, dans lequel il s'élevait contre la cruauté et la voracité des hommes qui égorgent des animaux pour les manger; il cherchait à prouver que le régime végétal est le plus salutaire, le plus convenable à l'espèce humaine. Cet ouvrage monta si bien la tête de Benjamin, qu'il résolut de vivre désormais en véritable disciple de Pythagore. Il pria son frère de lui donner en argent la somme à laquelle il estimait que pouvaient monter les frais de sa nourriture; et comme il se mit à vivre de pain, de racines et de fruits, il lui restait la plus grande partie de cette somme au bout du mois.

CAROLINE. Il ne tomba pas malade

pour avoir changé si vîte de manière de vivre?

M.me DE JONCHÈRE. Il était d'une excellente constitution, qui ne s'altérait pas si facilement.

ALPHONSE. A-t-il persévéré toute sa vie dans le régime de Pythagore?

M.me DE JONCHÈRE. Non; la réflexion lui fit sentir qu'il ne faut jamais se singulariser, et qu'on ne manquerait point de l'accuser d'affectation, s'il refusait, dans l'occasion, de manger comme les autres. Mais il se trouva fort bien d'avoir pris l'habitude de cette nourriture frugale et peu dispendieuse : il y eut recours plusieurs fois dans sa vie, lorsqu'il eut besoin de faire des épargnes. Devenu sobre, il ne lui en coûtait pas du tout de manger du pain sec, à peu de chose près, pendant deux ou trois mois, et il remontait ainsi ses finances.

ALPHONSE. Oui, mais cela est un peu

du.

Mme DE JONCHÈRE. Il avait, dès son enfance, acquis le goût de l'économie, et il le devait à une petite aventure qui ressemble beaucoup à celle du cor de chasse.

ALPHONSE. Ah! mon cor de chasse, ne m'en parlez donc plus!

Mme DE JONCHÈRE. Benjamin, à l'âge de sept ans, avait, pour l'anniversaire de sa naissance, reçu de ses parens quelques pièces de monnaie. Il sortit pour aller acheter un joujou. Quelques enfans qui entouraient une petite boutique dans laquelle ils avaient acheté de mauvais sifflets, faisaient retentir les airs de sons discordans qui parurent à Benjamin de la plus agréable mélodie. Il accourt, demande un sifflet, fait voir son argent; et la marchande, peu délicate, jugeant, à la précipitation de Benjamin, de son inexpérience et de son irréflexion, exigea du sifflet plus

encore qu'il n'avait d'argent. Elle finit enfin, comme par grâce, par se contenter de tout son avoir. Benjamin, enchanté, revient au logis en sifflant. Il réveille sa petite sœur, importune sa mère, fait aboyer les chiens, met tout en désordre dans sa famille. Son père lui demanda combien lui avait coûté son sifflet, et se moqua de lui quand il apprit qu'il avait tout donné pour cette bagatelle. Benjamin calcula lui-même alors quelle sottise il avait faite, et dégoûté de son sifflet, il se mit à pleurer de toutes ses forces.

ALPHONSE. A sept ans, je le crois bien! si je n'en avais pas plus de quatorze....

M.me DE JONCHÈRE. Cette leçon lui fut fort utile dans la suite : il ne perdit jamais le souvenir de son sifflet, et quand il était tenté de sacrifier plus qu'il ne convenait à ses fantaisies, quand

il se sentait prêt à céder à un penchant déraisonnable : « Benjamin, se disait-il à lui-même, ne paie pas trop cher un sifflet. »

ALPHONSE. Ah ! mon cor de chasse !

M.me DE JONCHÈRE. Même en grandissant, il conserva l'habitude de rapporter à cette aventure la plupart de ses idées; le sifflet lui servait toujours d'objet de comparaison. Quand il voyait un homme ambitieux sacrifier son repos, son bonheur domestique, à des chimères auxquelles il ne pouvait atteindre, il comparait la folie de cet homme à celle qu'il avait faite en donnant tout son avoir pour un sifflet.

Quand il voyait une femme faire des dépenses outrées pour sa toilette, s'étudier à faire des mines, parler avec affectation, et chercher à captiver l'attention de bien des gens qui au fond du cœur *se moquaient* d'elle : « Mon dieu ! disait-il

en lui-même, que de dépenses et de peine pour un sifflet! »

ALPHONSE. Ah! mon cor de chasse!

CAROLINE. Ma tante, que devint Benjamin dans la suite?

M.me DE JONCHÈRE. Rebuté des mauvais traitemens de son frère, il saisit la première occasion qui se présenta pour s'éloigner. Il se rendit à Philadelphie, où il passa quelques années à travailler comme compagnon imprimeur. Il fit un voyage à Londres pour perfectionner son talent. La seule distraction de ses travaux était la littérature. Il s'instruisit beaucoup ; il composa bientôt lui-même, et ses ouvrages lui acquirent de la réputation. A son retour à Philadelphie, il s'associa avec un homme riche pour monter une imprimerie qui obtint un succès rapide. Il se rendit l'éditeur d'un journal qu'il remplit presqu'entièrement lui-même. Il imagina d'établir

une bibliothèque, et donna aux administrateurs de la ville l'idée de lui acheter cette collection et de l'augmenter ; en sorte que cet établissement subsiste encore et reconnaît en lui son fondateur. Il donna également l'idée de former un collége à Philadelphie. Sa fortune et sa considération s'accrurent ainsi avec le tems. Il prit un goût vif pour la physique, et, comme je vous l'ai dit, ses découvertes rendirent son nom célèbre dans l'Europe entière. A l'époque de la révolution qui s'opéra dans son pays, Franklin fut choisi par ses concitoyens pour venir implorer des secours en France. Ses connaissances, sa philosophie sans ostentation, excitèrent en sa faveur une sorte d'enthousiasme...... Mais où est donc Théophile ? reprit encore Mme de Jonchère en s'interrompant de nouveau.

En cet instant la porte s'ouvrit avec

fracas. Théophile parut couvert de sueur et de poussière : — Les voilà! dit-il, les voilà! et il jeta les six francs sur les genoux de sa mère. — D'où vient donc cet argent et d'où viens-tu toi-même? lui demanda-t-elle.

THÉOPHILE. Vous savez bien, maman, ce brocanteur qui est depuis quelques jours dans le village, où il achète tous les vieux outils, les vieilles hardes, enfin tout ce qu'on veut lui vendre?

ALPHONSE. Eh bien! mon frère, eh bien!

THÉOPHILE. J'ai pensé qu'il pourrait s'arranger du cor; je le lui ai porté bien vite : mais il ne voulait en donner que trois francs et six sous.

ALPHONSE. Eh bien! qu'as-tu fait?

THÉOPHILE. J'avais mon petit chariot de carton et mes pantins que j'ai achevés la semaine dernière. Ils étaient *tout neufs*, bien jolis, comme tu sais.

Je pouvais en disposer, c'était mon ouvrage ; maman ne me l'aurait pas défendu, j'en étais sûr ; je les lui ai tous donnés, je lui ai donné tout ce que j'avais.... et voilà six francs ; Alphonse, tu n'as rien perdu.

Alphonse, hors d'état de parler, se jeta au cou de son frère en le serrant à l'étouffer. Caroline sentit couler ses larmes ; elle admirait ce qu'avait fait Théophile, elle l'enviait, elle regrettait qu'il ne l'eût pas mise de moitié dans ses projets et dans ses sacrifices. Elle sortit à son tour de l'appartement. Elle revint portant un carton où elle enfermait les verres de sa lanterne magique à mesure qu'elle les terminait. — Tiens, dit-elle à Théophile, tiens, ils sont à toi, à toi tout seul. Ils seraient plus beaux encore que tu les aurais bien mérités. J'en ferai d'autres, d'ici au jour de l'an, pour *Alphonse* et pour moi.

Théophile embrassa tendrement sa cousine. Alphonse les embrassa tous deux, et M.me de Jonchère les embrassa dix fois tous les trois. Cependant Théophile était un peu impatient de voir ces tableaux d'histoire qui lui avaient été interdits si long-tems. Il s'assit par terre à côté du carton, il se mit en devoir d'en tirer les verres l'un après l'autre. — Voyons, dit M.me de Jonchère, si nous pourrons deviner les sujets qu'ils représentent, si Caroline a fait d'heureux choix, et si elle a réussi à bien rendre ses idées. — Tenez, maman, dit Théophile, commençons par celui-ci : voilà une bien belle maison, toujours !

Caroline. Une belle maison ! ah ! Théophile, si c'était un autre jour que tu te fusses exprimé de cette manière...

M.me de Jonchère. Aux statues qui environnent cet édifice, je reconnais le *temple de Delphes*, et le goût domin:

de Caroline pour les voyages du jeune Anacharsis, d'après lesquels elle a décoré ce que Théophile nomme, avec si peu d'élégance, une grande maison. Voici le taureau de bronze à l'entrée, les sept statues offertes par Lysandre après ses victoires sur les Athéniens, celles qui avaient été érigées bien auparavant, par les Athéniens eux-mêmes, en mémoire de la bataille de Marathon; voici la devise de Chilon, tracée sur la muraille.

THÉOPHILE. Ah! c'est vrai.

M.me DE JONCHÈRE. Le paysage est assez d'accord avec la description que nous en donne le même ouvrage : je vois le Mont-Parnasse qui domine la ville, et la fontaine Castalie qui tombe en cascade du haut des rochers.

THÉOPHILE. Ceci est encore un temple.

CAROLINE. Oh! oui, je les aime à la

folie; ces portiques, ces colonnades, il n'y a rien de plus agréable, à mon avis.

ALPHONSE. Ah! je pense que celui-ci est le Parthenon qui s'élève au milieu de la citadelle d'Athènes; il est d'ordre dorique, en marbre blanc, avec un double rang de colonnes sur la façade. Je vois, près de la ville, le mont Hymette que j'aime tant, décoré de lauriers-roses, et le fleuve Illissus qui serpente à ses pieds. Caroline, je suis content de ces deux tableaux, je t'assure.

CAROLINE. Voilà qui est bien heureux.

THÉOPHILE. A présent, ce sont des personnages. Mon dieu! qu'est-ce que cela veut dire? un homme qui tient une lyre à la main, un autre avec une couronne sur la tête, qui le conduit vers un vaisseau.

CAROLINE. Alcée, poète et musicien, célèbre dans l'île de Lesbos, avait, dans ses vers, traité Pittacus de tyran.

Durant le cours d'une guerre entre Mytilène et quelqu'autre ville de l'île de Lesbos, Alcée fut fait prisonnier. Pittacus lui rendit la liberté, afin qu'il fût convaincu par lui-même de la générosité de celui qu'il avait accusé si injustement.

THÉOPHILE. Oh! qu'il fait noir dans celui-ci! Je vois des tentes à droite et à gauche, et puis un pauvre homme qui lève les mains vers le ciel.

CAROLINE. C'est Codrus qui, sur la foi d'un oracle, passe, déguisé en mendiant, dans le camp des Héraclides, pour s'y faire tuer, et pour que les Athéniens remportent ensuite la victoire.

THÉOPHILE. C'est pourtant une chose bien extraordinaire que les oracles! ils se sont accomplis bien des fois : cela me passe véritablement.

M.me DE JONCHÈRE. Cela n'est pas du *tout* extraordinaire ; presque toujours

les oracles se servaient de termes vagues ou énigmatiques, qui pouvaient s'expliquer de plusieurs manières, et que l'on expliquait à sa fantaisie, quelqu'événement qui fût arrivé. Quand cette explication n'était pas possible, on supposait que quelqu'une des conditions indispensables à l'accomplissement de l'oracle avait manqué. Le goût des anciens pour le merveilleux, leur crédulité, leur superstition, les portaient à ne faire aucune attention aux occasions où l'oracle n'avait pas rencontré juste, et il suffisait d'une fois où il réussissait par hasard, pour les confirmer plus que jamais dans leur confiance; ils auraient mieux aimé croire qu'ils n'avaient pas su saisir le véritable sens de l'oracle que de soupçonner les devins d'imposture. A présent encore, le même aveuglement se retrouve dans les personnes qui ont la fai-

blesse d'ajouter foi aux songes ou aux prédictions.

ALPHONSE. Oh ! oui, vous ne détruiriez pas la confiance que Lapierre a dans son almanach qui indique la pluie et le beau tems.

M.me DE JONCHÈRE. Cela est tout simple, car s'il ne pleut pas au vieux château quand il l'indique, il aura plu certainement dans quelque partie du monde. Voilà comment les prêtres du paganisme se tiraient d'affaire. Il n'eût pas été surprenant, vous en conviendrez, que des gens aussi superstitieux, convaincus que leur roi avait accompli l'oracle, eussent combattu avec cette impétuosité, ce courage, qui sont des garans bien plus sûrs de la victoire; tandis que les Spartiates, déjà tremblans, ne leur auraient opposé qu'une faible résistance. Les Héraclides, qui ne croyaient

peut-être point à l'oracle, mais qui étaient sans doute d'assez grands politiques pour calculer ses effets sur la multitude, ne voulurent point en courir les risques et firent la paix. Vous avez vu plus tard les Décius tirer parti de cet exemple, et donner, par leur généreux dévoûment, un nouveau degré de confiance et d'énergie aux Romains.

ALPHONSE. Je m'étonne qu'il y ait encore des gens qui croient aux prédictions.

THÉOPHILE. Je m'étonne toujours qu'il y ait des prédictions qui s'accomplissent, car il y en a quelques-unes, par hasard, comme vous disiez, maman.

M.me DE JONCHÈRE. Souvent la confiance que l'on a la faiblesse de prendre en elles, contribue beaucoup à disposer les choses de manière à ce qu'elles s'accomplissent. Sans oracles, Danaüs n'eût *pas excité la* vengeance de son gendre;

Œdipe, élevé dans sa famille, n'eût pas tué son père ni épousé Jocaste; de nos jours enfin, sans une prédiction bizarre, l'homme distingué dont on m'a raconté l'histoire, aurait encore coulé d'heureux jours dans son château.

ALPHONSE. Ah! maman, dites-nous cette histoire, je vous en prie.

M.me DE JONCHÈRE. Volontiers : elle vous fera connaître combien il faut se défendre de ces préjugés que l'on conçoit ordinairement dans l'enfance par la familiarité qui s'établit trop souvent, à cet âge, avec des gens sans éducation et sans lumières, et que la raison ne parvient pas toujours à guérir en grandissant. Un homme, honorablement connu dans les armées, imagina, par pur amusement, disait-il, de faire tirer son horoscope dans un pays étranger où la victoire l'avait conduit. La devine-*resse lui* recommanda de bien se gar-

der, à son retour, de rentrer dans son château, pour la première fois, à minuit.

Alphonse. A minuit!

M.me de Jonchère. Le héros plaisanta souvent de cette prédiction mystérieuse, qui ressemblait à celles des romans *à la manière noire*. Son valet de chambre, loin d'en être égayé, n'y songea plus dès lors sans frémir. Quelques mois s'écoulèrent; le général obtint un congé et s'achemina vers son château.

Théophile. Ah! je tremble!

M.me de Jonchère. Quelques efforts que son valet de chambre eût pu faire, ils n'arrivèrent que dans la soirée aux environs du château. Le tems était mauvais, on ne pouvait avoir de chevaux à la poste; que de bonnes raisons pour rester à l'auberge! Mais comme le valet de chambre ne cessait de mettre en *avant les menaces* de la sorcière, la

honte de paraître y ajouter foi; la proximité du lieu, l'impatience de se retrouver dans sa famille, déterminèrent le général à franchir à pied la distance qui le séparait encore de son manoir. Il devait s'y trouver rendu en peu d'heures; mais la pluie tomba par torrens, le ciel devint si obscur qu'ils s'égarèrent et ne retrouvèrent leur route qu'à la lueur des éclairs; le tonnerre grondait avec un bruit épouvantable. Le valet de chambre, pour qui la tempête était du plus affreux présage, implorait d'un ton lamentable l'assistance de tous les Saints. Mouillé, transi, épuisé de fatigue, troublé peut-être par l'orage, notre héros touchait enfin aux portes de son château, lorsque le beffroi placé au sommet de la grande tour se fit entendre. Il sonna minuit, et presqu'en même tems que le dernier coup, la foudre *part*, *la tour* s'écroule avec un fracas

effroyable : notre héros n'a pas le tems de se raisonner ; il tombe renversé, saisi, suffoqué..... il était mort.

THÉOPHILE. Ah! bon dieu! mais maman, convenez que voilà qui est inconcevable.

M.me DE JONCHÈRE. Cela est extraordinaire en effet, mais je le conçois à merveille, et sans avoir besoin, pour me l'expliquer, du secours de la magie. Ce n'était pas la première fois assurément que le général entendait le bruit du tonnerre, le son lugubre du beffroi, qu'il éprouvait du mauvais tems, qu'il se trouvait dans les ténèbres, et dans mille occasions sans doute, il avait couru de bien plus grands dangers ; mais, quoi qu'il en eût dit, jamais probablement il n'avait été tout à fait exempt des craintes superstitieuses qui dominaient son valet. La *réunion de toutes ces* circonstances et la commotion

violente produite par la chute du tonnerre et de la tour, suffirent pour lui ôter la vie. Je ne vois là rien de surnaturel, mais j'y découvre, avec un sentiment pénible, de nouveaux témoignages du pouvoir de l'imagination.

ALPHONSE. Je voudrais bien savoir ce que la sorcière aurait dit si le général, comme cela devait être, fût rentré à minuit, sain et sauf, dans son château.

M.me DE JONCHÈRE. N'espérez pas que cet exemple eût désabusé les esprits faibles; ils n'auraient pas manqué de croire que l'horloge avait été dérangée : il n'aurait fallu, pour raffermir leur confiance, que la différence d'une seconde; et ce fait n'eût pas été très-facile à éclaircir. C'est en cela que consistait l'adresse de la sorcière. Mais cette idée, si naturelle, qu'il était possible que l'horloge fût mal réglée, ne sera point venue *au valet* de chambre après la mort de

son maître; je parie même qu'on l'aurait mis en colère en le lui disant. Il est cependant si rare qu'une pendule aille bien exactement, qu'il y a cent millions à parier contre un que le malheureux général est mort un peu avant ou après minuit. Admirez les effets de la faiblesse humaine, si, le matin, le beffroi se fût arrêté, ou s'il eût retardé de quelques minutes, le héros fût rentré paisiblement dans sa demeure.

CAROLINE. Oh! Mariette a mille superstitions non moins singulières : elle croit que quand un miroir se casse, quand elle met ses bas à l'envers, qu'il lui arrivera quelque grand malheur; et, si l'on est treize à table, ou si le cri d'une chouette se fait entendre dans les ruines du vieux château, c'est une preuve qu'il mourra quelqu'un des convives ou de la maison dans l'année.

M.me DE JONCHÈRE. Demandez-lui

pourquoi elle ajoute foi à ces absurdités; elle n'en sait rien, si ce n'est qu'elle a vu d'autres personnes y croire, et elle n'a pas jugé à propos de les approfondir davantage. D'ailleurs, tel est le triste sort de l'humanité, que dix ou douze personnes qui se seront trouvées une fois ensemble, il arrivera rarement qu'il n'y en ait pas une de morte avant la fin de l'année.

CAROLINE. Oh! que cette idée est douloureuse!

M.me DE JONCHÈRE. Mais Mariette n'en fera la remarque que lorsqu'elle aura vu treize personnes à table, qu'elle aura cassé un miroir, entendu les chouettes, etc. En Asie, en Afrique, on ne trouve point cette espèce d'oiseau dont les cris peuvent attrister l'imagination; et cependant, là comme ailleurs, l'homme se crée de lugubres chimères. *Les noirs sont* convaincus qu'une plan-

tation de bambous entraîne la mort d'une des personnes de la famille de celui qui l'a commandée ou de ceux qui l'ont faite. Vous concevez qu'il est presque impossible qu'il ne périsse pas en effet, dans le cours d'une année, un individu sur un si grand nombre. Aussi rien n'est-il si difficile que de parvenir à renouveler les plantations de ce charmant arbuste, et ce préjugé s'est opposé nécessairement à sa multiplication.

Caroline. J'ai entendu raconter aussi à Mariette des choses inconcevables sur les enfans jumeaux, au point que, si je la croyais et que je vinsse à me marier jamais, j'aurais une véritable crainte d'avoir deux enfans à la fois.

M.me de Jonchère. Je défie Mariette de rien savoir à cet égard qui soit plus merveilleux, en apparence, que ce qui m'a été raconté à moi-même par une de mes parentes. Une de ses tantes et un de

ses oncles étaient nés jumeaux. On ne se ressembla jamais plus parfaitement que ces deux petites créatures : elles firent leurs dents à la même époque, elles eurent en même tems la petite-vérole, la rougeole et la fièvre. L'un des jumeaux ne pouvait avoir du chagrin sans que l'on vît aussitôt pleurer l'autre; si l'un venait à tomber, à se heurter, l'autre jetait les hauts cris de compagnie. Enfin, rien ne se rapproche tant d'un conte de fées que l'on a fait sur ce sujet, où l'on suppose que quand un des frères danse au bout du monde, l'autre se met à danser aussitôt malgré lui, et que si l'un reçoit des coups, l'autre sent aussi le bâton rouler sur ses épaules.

Théophile. Ah! quel drôle de conte !

M.me de Jonchère. En grandissant, le frère devint officier. Je vous laisse penser si cette profession périlleuse excita les alarmes de sa sœur. Habituée,

depuis son enfance, à entendre racon
des merveilles de leur sympathie,
pauvre fille s'était imaginé que le mê
instant pouvait terminer leurs jou
comme il leur avait donné l'être.
vie, sa santé, son repos, lui sembl
dépendre entièrement de son frère;
quand, en son absence, elle se sentai
languissante, ou agitée, elle attrib
tout à quelque situation de son frè
elle le supposait malade ou engagé da
quelque querelle. De son côté, elle é-
tait soigneusement tout ce qui pouv
altérer son tempérament ou sa tra
quillité : mais vous imaginez bien q
ses précautions étaient superflues. U
personne livrée à de pareilles chimère
à de pareilles inquiétudes, était nécess
rement fort malheureuse. Elle ne vo
lut jamais se marier. Accoutumée à
s'occuper que d'elle et de son frère,
tendresse pour lui, disait-elle, suffi

pour remplir son cœur : le fait est que ses terreurs perpétuelles suffisaient bien pour remplir son esprit, et qu'un mari, des enfans, auraient été fort à plaindre avec une femme si cruellement captivée par l'appréhension de la maladie ou de la mort. Enfin, une guerre sanglante se déclara. M. de *** fut envoyé avec son régiment au siége d'une ville dont je ne me rappelle pas le nom. Vous pouvez vous figurer la situation de sa sœur! elle perdit le sommeil, l'appétit; son imagination se frappait chaque jour davantage. Enfin, au milieu d'un cercle, tout à coup elle jette un cri, tombe sans connaissance, et revenue à la vie, s'écrie que son frère est mort, qu'il a reçu une balle dans la poitrine, qu'elle l'a sentie. On la met au lit avec une fièvre ardente. Durant son délire, elle ne cesse de répéter que son frère est mort. Les nouvelles de l'armée arrivent....

CAROLINE. Oh ! il était mort en effet !

M.me DE JONCHÈRE. Il avait été renversé, en montant à l'assaut, le même jour où sa sœur était tombée malade. Dans un intervalle de raison, elle demanda avec instance ce qu'était devenu son frère. On lui répondit qu'il se portait à merveille, mais elle démêla dans la physionomie de ceux qui lui parlaient la vérité funeste. Son mal empira, elle mourut peu après, et elle mourut, dirent toutes les commères de son voisinage, du coup de fusil que son frère avait reçu à l'assaut.

THÉOPHILE. Ah ! maman, convenez encore que cela est bien extraordinaire.

M.me DE JONCHÈRE. Je trouve ce fait au contraire beaucoup moins étonnant que le premier. L'héroïne est une femme d'une santé délicate, chez qui les préventions et les faiblesses de l'esprit sont plus excusables. Du reste, il n'est pas

singulier que deux enfans, nés d'un même sang, nourris d'un même lait, fassent leurs dents et éprouvent des incommodités à la même époque; que leur tendresse mutuelle, exaltée par les remarques de tout ce qui les entoure, établisse un grand rapport dans leurs sentimens. Sans qu'aucun de vous soit jumeau, je vous vois partager souvent avec vivacité les plaisirs ou les peines l'un de l'autre.

CAROLINE. Ah! sans doute.

M.me DE JONCHÈRE. En grandissant, à ces impressions naturelles la prévention en ajouta d'imaginaires. Ceux qui s'extasièrent dès leur enfance sur leur sympathie, eurent à se reprocher la persuasion où tomba la sœur qu'ils ne devaient avoir qu'une existence à eux deux. Pénétrée d'horreur à l'idée d'un combat, le premier étouffement qu'elle *éprouva*, et qui se serait dissipé chez une

autre en buvant un verre d'eau, lui parut l'annonce du trépas. Le hasard fait que son frère a été tué ce jour-là, qu'on ne peut lui en cacher la nouvelle, et elle meurt victime de sa crédulité. Si l'on avait fortifié sa raison, si l'on avait éloigné d'elle ce préjugé populaire, son attachement pour son frère aurait fait durant long-tems le charme de ses jours; la prétendue sympathie les empoisonna et les abrégea.

CAROLINE. Oh! qu'on est malheureux d'être si crédule.

M.me DE JONCHÈRE. Bien des gens qu'on ne soupçonnerait pas capables d'une semblable confiance, en sont cependant susceptibles, et c'est par cette raison que je reviens si souvent sur ce sujet. Je veux vous mettre en garde, s'il se peut, pour toute votre vie, contre les récits prodigieux, les apparences les *plus incompréhensibles* et l'amour trop

commun, trop naturel du merveilleux. Le bruit se répandit à l'Ile-de-France qu'un bœuf avait parlé....

CAROLINE. Ah! je me flatte que personne ne s'avisa d'y croire!

M.me DE JONCHÈRE. Il fallait bien que quelques personnes y crussent, puisque le bruit s'en était répandu. Les habitans avaient de la peine à contenir leurs noirs; tous voulaient aller à la ville où résidait le miraculeux animal.

ALPHONSE. Mais cette fable ne put durer long-tems. Ceux qui l'entendirent mugir comme à son ordinaire.....

M.me DE JONCHÈRE. Pas du tout. Ceux qui l'entendirent mugir se persuadèrent qu'il ne les avait pas jugés dignes d'entrer en conversation avec lui; ils aimèrent mieux supporter ses dédains que de révoquer en doute un si beau prodige. Quelques autres, d'ailleurs, pour n'avoir pas l'air trop attrapés, assurè-

rent leurs camarades, à leur retour, que le bœuf leur avait parlé; seulement, dans l'embarras de répéter mot à mot les belles choses qu'il devait leur avoir dites, ils avouaient qu'il avait la voix un peu rauque, la prononciation mauvaise, que, comme Théophile, il parlait entre ses dents.

CAROLINE. Ah! oui, je crois qu'il n'avait pas un organe très-flatteur.

THÉOPHILE. J'espère bien que je parle encore mieux que lui.

ALPHONSE. Et surtout davantage.

M.me DE JONCHÈRE. Mais ce n'étaient encore que des noirs, et ces platitudes ne me révoltaient, ne m'étonnaient pas. J'avais dans ma société un homme. . . . . ce n'était pas un grand génie, cependant il avait fait ses études, il était avocat, il tenait sa place dans le monde comme beaucoup d'autres. Un jour, en me promenant sur la grande route, je le ren-

contre qui revenait de la ville. — Avez-vous été, lui dis-je, examiner le bœuf qui parle? Cette question, j'en conviens, était bien oiseuse, et je la lui faisais faute de trouver rien de mieux à lui dire. Mais que devins-je lorsqu'il me répondit fort sérieusement : « Non, je n'y suis point allé, on ne m'y prendra plus; depuis qu'une fois, à Saint-Malo, je suis allé voir une vache que l'on disait aussi qui parlait et qui, je vous assure, ne parlait pas du tout, je n'ajoute plus foi si facilement aux prodiges. »

CAROLINE. Comment, ma tante, il vous dit cela bien sérieusement ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant, et si, sans être précisément un imbécille, on peut être susceptible, une fois dans sa vie, d'un pareil excès de crédulité, une réunion de circonstances sinistres, telles que celles qui accompagnè-*rent le* retour du général à son château,

peut influer sur les nerfs, sur le
veau, de manière à altérer la raiso
causer la mort d'un être plus distin
mais superstitieux. Il est donc néces
de se mettre à l'abri de ces impres
funestes en fortifiant son esprit, e
fléchissant sur ces matières assez
que leur merveilleux ne parvienne
à nous séduire, à nous frapper
nous. L'empire des apparences est
sur la chétive humanité, qu'on
difficilement répondre de n'être
atteint un jour, dans un premier
vement de surprise, d'une frayeur
rile. Aussi vous ai-je expressément
fendu, en jouant entre vous, de che
à vous faire peur. Chez M.me de S
Yves, il y a quelques années, u
ses amies, qui avait assurément b
coup de raison, d'instruction, e
croyait pas du tout aux fantômes
saisie au point de se trouver mal en

trant, le soir, au détour d'un corridor, une grande figure vêtue de noir, avec une face blème et des tourbillons de flammes bleues qui voltigeaient sur sa tête.

THÉOPHILE. Ah! mais, je le crois bien, maman, qu'est-ce que ce pouvait être?

M.me DE JONCHÈRE. C'était une niche que M.me de S.t-Yves avait voulu lui faire, parce que cette dame avait bien assuré qu'elle ne croyait pas aux esprits. Un domestique, monté sur des échasses, enveloppé d'une robe de deuil, avec un masque de papier blanc, et portant sur la tête un plat de fer rempli de soufre et d'allumettes, avait été chargé du rôle de spectre. Quand cette dame fut revenue à elle-même, elle ne se pardonnait point sa faiblesse, elle ne la concevait même pas.

Caroline. Je crois que M.me de Saint-Yves ne se pardonna pas facilement non plus l'épouvante qu'elle lui avait causée. Je ne pense pas, ma tante, qu'il soit permis de faire de pareilles épreuves ?

M.me de Jonchère. Non, mon enfant, c'est manquer à la fois de prévoyance et de délicatesse ; mais elles conduisent à faire de nouvelles réflexions sur la faiblesse de notre raison et sur le besoin de la mûrir. Une autre observation que je dois vous faire, c'est qu'il n'est pas permis non plus de tourner en ridicule la faiblesse que bien des gens, d'ailleurs fort respectables, ont de croire à ces mêmes absurdités. Il faut chercher à les prévenir ou à les corriger chez ceux qui sont dans notre dépendance, user de ménagement quand vous les rencontrez chez vos amis, employer

des raisons solides pour les combattre, jamais la raillerie, et, le plus souvent, à cet égard comme à beaucoup d'autres, vous contenter d'être les plus raisonnables, sans avoir la prétention de le prouver à personne.

Fin du trente-unième volume.

TABLE

DU TOME TRENTE-UNIÈME.

Evreux, de l'Imprimerie d'ANCELLE fils.

LES ENFANS
DU VIEUX CHÂTEAU.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE,

TABLEAUX HISTORIQUES,
pouvant servir de complément
aux ENFANS DU VIEUX CHATEAU,
3 vol. in-18. Prix: 5 fr. et 6 fr.

GASTON DE SÉMUR,
2 vol. in-12. Prix: 5 fr. et 6 fr.

[redacted]

LES ENFANS DU VIEUX CHÂTEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE.

Par M.me Emilie MILLON-JOURNEL.

III.e ANNÉE.

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,
Chez M.me V.e RENARD, Libraire, rue Caumartin, N.o 12.

1826.

fois. Les Vénitiens se déclarèrent pour Gonsalve. Il y eut une bataille près de Cérignoles, ou le duc de Nemours avait su se préparer l'avantage : il voulait seulement laisser reposer l'armée. L'impatience des autres chefs le contraignit à livrer le combat plus tôt qu'il ne le jugeait convenable. Ses troupes, fatiguées, ne purent résister et battirent en retraite. Le duc de Nemours fut tué, et en lui s'éteignit la maison des Armagnacs. Ses propriétés revinrent, pour la plupart à la couronne, par le défaut d'enfant mâle, et Louis donna le titre de duc de Nemours au jeune Gaston de Foix, son neveu. Les Français, sous la conduite de d'Alègre, se réfugièrent à Gaëte, où Gonsalve vint les assiéger, après avoir été reçu dans Naples sans résistance. Louis XII envoya la Trémouille en Italie avec des renforts ; mais *il tomba malade*, et remit le commande-

ment au marquis de Mantoue, allié des Français. Celui-ci remporta quelques avantages sur Gonsalve. N'en ayant pas profité, comme il l'aurait dû, il fut accusé d'intelligence avec l'ennemi. Le marquis, piqué, ou peut-être déjà coupable, se retira, et beaucoup de troupes italiennes suivirent son exemple. Le marquis de Saluces, qui commanda dans la suite, contraignit Gonsalve à lever le siége de Gaëte; mais l'hiver étant survenu, cette saison, que l'on pourrait supposer devoir toujours être fort modérée en Italie, fut très-rigoureuse cette année, et incommoda beaucoup les Français; ils manquèrent de tout par l'avarice et l'inhumanité des fournisseurs. Le découragement, les souffrances, la disette, les décidèrent à rendre Gaëte, et le royaume de Naples fut perdu une seconde fois.

Louis XII tomba malade du chagrin

mèrent Marguerite tutrice de leur jeune prince, sous la protection du roi de France.

La révolte de Gênes, qui éclata à cette époque, fit craindre au roi que le Milanès ne suivît cet exemple. Il alla lui-même réduire cette ville, et revint par Milan, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie.

CHAPITRE LXIX.

MAXIMILIEN se déclara contre Louis, et fit rompre aux Suisses le traité qui les unissait aux Français. La paix se rétablit par les soins de sa fille Marguerite. Alliée tout à la fois à la France, à l'Espagne, à l'Empire, et digne de la confiance de ces trois états, elle réussit à leur faire signer à Cambrai une confédération contre les Vénitiens qui formaient les projets les plus ambitieux. Louis conduisit lui-même son armée en Italie. Les Vénitiens l'attaquèrent avec des troupes plus nombreuses et furent défaits. Ils négocièrent secrètement, d'abord avec Maximilien, qui eut la probité de rejeter leurs offres; ensuite *avec Ferdinand* qui, selon son usage, *leur donna des* espérances, avec le pro

jet de ne les confirmer qu'autant que son propre intérêt pourrait l'y déterminer dans la suite. Maximilien, sans le vouloir, les servit bien davantage. Il avait joint ses forces à celles des Français, commandés alors par La Palice, surnommé *le Grand Capitaine*. Il se mit dans la tête que, pour prendre Padoue, il fallait que les hommes d'armes, c'est-à-dire la cavalerie, composée alors uniquement de gentilshommes, combatissent à pied à la tête de l'infanterie. Ce corps était considéré comme fort inférieur à l'autre, et la proposition de s'assimiler à lui parut une injure aux chevaliers français. L'empereur, piqué de leur refus, quitta furtivement le camp la nuit suivante, laissant ses troupes sans commandant. Elles se décidèrent à suivre ses traces. Les Français, ainsi abandonnés, ne trouvant dans les Espagnols que des alliés peu zélés, virent

[redacted]

encore une fois les Suisses se déclarer contre eux. Le pape Jules II se joignit aussi aux Vénitiens. Louis envoya de nouvelles troupes commandées par Gaston, duc de Nemours, frère de la reine d'Aragon. Il n'était âgé que de vingt-deux ans, et possédait, à cet âge, mille qualités solides et brillantes. Sur ces entrefaites, Ferdinand voyant combien la situation des Français s'était aggravée, leva le masque et se déclara aussi contre eux. Cette ligue prit le nom de *la Sainte Union*, parce que le pape en faisait partie. Anne de Bretagne cherchait à inspirer des scrupules à son mari, parce qu'il faisait la guerre au pape. Louis assembla le clergé de France, qui déclara que cette guerre n'était scandaleuse que pour le pontife, et, pour encourager le roi, lui promit même *des décimes*. Louis forma le projet *de reprendre* le royaume de Naples

abandonné à Germaine, de le transporter au frère de cette princesse et de lui donner sa seconde fille en mariage. Gaston s'avança contre la sainte Union. La rapidité de sa marche effraya les Italiens, qui fuirent devant lui, et il parvint, sans coup férir, jusque sur les terre des Venitiens. Il mit le siége devant Brescia et la prit d'assaut. Bayard y fut blessé, et y donna de grandes preuves de générosité envers une veuve et ses deux filles, chez lesquelles il alla loger. Gaston continua à poursuivre l'armée de l'Union, et la joignit près de Ravennes. * Les Français l'attaquèrent dans ses retranchemens : les retranchemens forcés, les ennemis se sauvèrent, et les Français, trop animés à leur poursuite, laissèrent le duc de Nemours seul sur-le-champ de bataille avec une vingtaine de cheva-

* *Bataille* de Ravennes, 1512 ans après J.-C.

liers. Deux mille hommes de l'infanterie espagnole se voyant, de leur côté, abandonnés du reste de l'armée, se formèrent en bataillon serré, et marchant à petits pas sur le bord d'un ruisseau, se disposaient à faire une retraite honorable. Gaston ne put se résoudre à leur en laisser la gloire, et ne consultant que son impétuosité, il courut au-devant d'eux. Ses vingt compagnons le suivirent, ne pouvant plus l'arrêter. Ils ne se dissimulaient point l'extravagance d'une pareille attaque. En effet, dès les premiers coups, Gaston fut jeté mort dessus son cheval, et les vingt autres éprouvèrent à peu près le même sort. Cependant les Français, après avoir poursuivi fort loin les ennemis, de retour sur le champ de bataille, demandaient à grands cris leur général, et ne pouvaient concevoir où il se tenait caché après une victoire si brillante. On

apprit enfin ce qui s'était passé, et l'on retrouva son corps percé de quatorze coups de lance. Gaston était adoré; sa perte détruisit toute la joie d'un si grand succès. Le roi en fut profondément affligé. Les Français marchèrent directement sur Rome. Les habitans supplièrent le pape de leur épargner les horreurs d'un siége. Il convoqua un concile pour traiter de la paix, et, tandis qu'il suspendait ainsi les hostilités, Maximilien fit sa paix particulière avec lui et les autres confédérés. Alors La Palice, qui commandait depuis la mort de Gaston, redoutant de voir l'empereur augmenter bientôt le nombre des ennemis, ramena les troupes, évacua même le Milanès, et tant d'efforts furent perdus une troisième fois.

CHAPITRE LXX.

Les confédérés se brouillèrent en voulant élire un duc de Milan. L'empereur voulait que ce fût un fils de Ludovic ; Ferdinand désignait son petit-fils, frère de Charles de Luxembourg. Le pape et les Vénitiens se disputaient pour le partage des villes abandonnées par les Français. Bientôt la guerre se déclara entre les membres de la Sainte-Union. Le pape et l'empereur se réunirent contre les Vénitiens et Ferdinand. Celui-ci, pour empêcher que Louis ne profitât de leurs débats, lui demanda pour Charles la main de Renée, sa fille cadette, destinée précédemment à Gaston. Le pape Jules mourut, et Léon de Médicis fut élu. Le jeune Sforce était établi à Milan. Les Allemands et les Suisses

avaient conduit; le peuple, sans bien savoir pourquoi, l'avait reçu avec transport : bientôt ce même peuple soupira après son départ. Henri VIII, roi d'Angleterre, déclara la guerre à la France, sans prétexte et sans autre raison réelle que le désir de profiter de ses désatres. Il débarqua en Picardie, défit les Français dans une bataille qui fut nommée *la Journée des Éperons*, à cause de la vitesse avec laquelle ils avaient pris la fuite. Mais un petit-fils de Dunois, qui se trouva prisonnier, profita d'une brouillerie survenue entre Henri VIII et l'empereur, pour le porter à la paix. Anne de Bretagne était morte : l'empereur, malgré la disproportion d'âge, pressait Louis d'épouser sa petite-fille Eléonore, sœur de Charles de Luxembourg. Henri VIII, pour le dépiter, fit accepter à Louis la main de sa sœur *Marie*, non moins jeune et moins belle,

mais qui profita de l'empire qu'elle acquit sur son mari pour changer les usages de la cour et le genre de vie du roi, le faisant dîner tard, c'est-à-dire à midi, et coucher à minuit, ce qui semblait alors une heure indue. La santé de Louis en fut altérée ; elle l'empêcha tout à la fois de jouir des douceurs de la paix qu'il avait jusqu'alors peu goûtées, et de faire de nouveaux préparatifs pour reconquérir le royaume de Naples, auquel il ne pouvait se résoudre à renoncer. Il mourut âgé de cinquante-cinq ans, laissant le trône à François d'Angoulême, dont il avait fait son gendre, contre le gré d'Anne de Bretagne, qui détestait Louise de Savoie, sa belle-sœur, mère de François, et qui aurait sacrifié volontiers à cette inimitié l'avantage de sa fille *et celui* des Français. Le peuple se

livra au désespoir. On s'écriait de toutes parts : « Nous avons perdu notre père! » En effet, le seul reproche que l'on peut faire à Louis XII, c'est d'avoir attaché trop de prix à la conquete du Milanès et du royaume de Naples ; en sorte que, sans agrandir ses états, il les appauvrit. Ce n'est pas qu'il ne fit tous ses efforts pour alléger le poids des impôts ; il les avait diminués d'un tiers en montant sur le trône, et puisqu'il les augmenta de bien peu dans le cours de ces guerres désastreuses, on peut imaginer combien il aurait pu les diminuer encore s'il avait maintenu la paix. A cette époque, les revenus annuels de l'état ne s'élevaient qu'à treize millions qui en vaudraient aujourd'hui cinquante. Pour subvenir aux dépenses extraordinaires, on était obligé d'avoir souvent recours à de nouveaux impots ; ce qui occasionnait

nécessairement chaque fois de nouveaux mécontentemens. Il eût été plus sage de mettre le gouvernement en état de faire des économies pour les circonstances difficiles.

A PRÉSENT, mes enfans, dit M.me de Jonchère, parlons un peu des reptiles; c'est une famille qui est faite aussi pour nous intéresser.

THÉOPHILE. Dites donc pour nous faire trembler, maman; c'est une famille abominable.

M.me DE JONCHÈRE. Quelques individus sont effectivement assez laids; quelques autres sont effrayans par leurs dimensions ou dangereux par leur caractère; mais ceux-là même sont dignes encore d'admiration par la magnificence, la recherche de leur parure ou la singularité de leurs formes; ils sont, pour la plupart, entièrement dépourvu de jambes, tels que les serpens. Quelques auteurs ont même prétendu que *c'était un signe indispensable pour constituer les reptiles*; mais alors il faudrait

comprendre parmi eux les vers et les larves, ce qui causerait une confusion. D'autres, avec plus de raison, ce me semble, ont compris parmi les reptiles les grenouilles, les crapauds et les lézards, qui, quoique pourvus de quatre pieds, rampent bien plutôt qu'ils ne marchent, et qui ressemblent encore aux serpens par la nature de leur enveloppe lâche, épaisse et écailleuse, et la propriété de changer cette enveloppe tous les ans.

ALPHONSE. Oh! les lézards sont les meilleurs gens du monde; l'année dernière, ne vous en rappelez-vous pas? j'avais un attelage superbe de quatre lézards verts et dorés qui traînaient un petit chariot de cartes sans se gêner. Je les ai nourris long-tems avec des mouches et du lait. Je leur avais fabriqué une belle écurie en rocailles, dans laquelle ils jouissaient à volonté de

livra au désespoir. On s'écriait de toutes parts : « Nous avons perdu notre père ! » En effet, le seul reproche que l'on peut faire à Louis XII, c'est d'avoir attaché trop de prix à la conquête du Milanès et du royaume de Naples ; en sorte que, sans agrandir ses états, il les appauvrit. Ce n'est pas qu'il ne fît tous ses efforts pour alléger le poids des impôts ; il les avait diminués d'un tiers en montant sur le trône, et puisqu'il les augmenta de bien peu dans le cours de ces guerres désastreuses, on peut imaginer combien il aurait pu les diminuer encore s'il avait maintenu la paix. A cette époque, les revenus annuels de l'état ne s'élevaient qu'à treize millions qui en vaudraient aujourd'hui cinquante. Pour subvenir aux dépenses extraordinaires, on était obligé d'avoir souvent recours à de nouveaux impôts ; ce qui occasionnait

nécessairement chaque fois de nouveaux mécontentemens. Il eût été plus sage de mettre le gouvernement en état de faire des économies pour les circonstances difficiles.

l'ombre ou des rayons du soleil, en passant leurs petites têtes par l'ouverture.

Mme DE JONCHÈRE. Tous les lézards ne sont pas d'une humeur si accommodante ni d'une taille si mignonne.

THÉOPHILE. Oh! non, sans doute : j'en ai vu un l'autre jour dans le bois; il était plus gros que le pouce, et me faisait des yeux terribles.

Mme DE JONCHÈRE. Tout cela n'est rien encore. Mais avant de vous parler de certains lézards qui, heureusement pour Théophile, ne se trouvent pas en Europe, même dans les bois, je veux vous décrire le *petit lézard de muraille*, appelé, dans quelques pays, *larmise*, dont Alphonse remplissait ses écuries, et dont je parie bien qu'il n'a jamais examiné la conformation. Il n'est pas vert précisément, mais d'une couleur grisâtre, changeante, et qui se colore de *vert et d'or* aux rayons du soleil. Sa

peau n'est pas couverte d'écailles détachées et mobiles, comme celles des carpes, mais ces écailles sont dessinées et divisées sur la peau par des plis assez profonds. Rien n'est plus curieux que la diversité de leurs formes : elles sont larges sur la tête et sous le ventre pour les défendre, et elles se rapetissent sur les côtés pour ne point gêner les mouvemens du corps. Ses yeux, que Théophile trouve terribles, sont extrêmement vifs et jolis, bordés de cils qui contribuent encore à leur donner plus d'agrément ; ses pattes sont digitées de manière à le rendre plus agile ; elles sont armées de petits ongles crochus qui servent à le soutenir quand il grimpe sur les arbres ou sur les murs. Il n'est pas dépourvu d'utilité, car il se nourrit de mouches et autres petits insectes. *Alphonse* a fait l'expérience qu'il *mangeait aussi* volontiers du lait, du

sucre; mais il peut vivre durant plusieurs mois sans prendre de nourriture. Je vous ai raconté déjà que lorsqu'on lui arrachait la queue, elle repoussait, et que quelquefois, au lieu d'une, il en revenait deux ou trois. Sa langue est une partie digne d'observation : à l'aide du microscope, vous verriez que cette langue est fourchue et bordée de petites épines qui se dressent à volonté pour saisir sa proie, et se recouchent pour ne pas blesser l'intérieur de sa bouche; ces petites épines, semblables aux dents d'une scie extraordinairement fine, lui servent à entraîner les insectes dans son gosier. Si sa langue était lisse sur les bords, les insectes glisseraient plus aisément, et s'échapperaient malgré la dextérité avec laquelle il la retire. Les lézards aiment beaucoup le soleil, et sont très-multipliés, comme je vous l'ai dit, *dans les pays* chauds. Ils sont peu fa-

[redacted]

touches, et si, au lieu de les contraindre à traîner son petit chariot, Alphonse s'était contenté de caresser les siens, ils seraient devenus assez familiers pour monter sur son épaule, pour se cacher dans son sein, manger à sa main ou à sa bouche.

THÉOPHILE. Oh! je veux en avoir un qui soit privé de cette manière.

M.me DE JONCHÈRE. Les *lézards verts*, qui vivent dans les bois, seraient peut-être susceptibles de la même éducation, mais ils donneraient plus de peine : leur naturel est plus sauvage, et leur figure a moins de gentillesse ; ils ont des dents moins fines et plus fortes que les larmises, et ils en font quelquefois usage pour se défendre contre les enfans et les animaux, lorsque la colère l'emporte chez eux sur la terreur. Ceux-ci détruisent les œufs des petits oiseaux. Ces *deux espèces* de lézards peuvent vivre

dans l'eau. Ils sont amphibies comme le crocodile, dont ils semblent, au reste, n'être que la miniature. Le petit lézard de la zone torride ne paraît pas appartenir positivement à la même espèce que les larmises. Il a sur le corps des raies de diverses couleurs. Il habite volontiers l'intérieur des maisons, et il a un cri pareil au bruit que l'on fait en frappant sur du bois avec le doigt : ce cri est très-fréquent, et je ne crois pas que nos lézards en aient un semblable.

THÉOPHILE. Maman, et les gros lézards, comment sont-ils donc?

M.me DE JONCHÈRE. Le *crocodile* est lui-même un lézard et le plus monstrueux de tous : il a souvent plus de vingt pieds de longueur. Vous l'avez vu quelquefois en peinture. Ses dents sont très-longues, mais sa langue est extrêmement courte, parce qu'il n'en a *pas besoin*, comme le petit lézard, pour

attirer sa proie. Il la saisit avec ses mâchoires, avec ses griffes, et dévore les jeunes animaux, les hommes même qu'il peut atteindre. Il leur livre des combats furieux: il court, s'élance avec vîtesse, et l'épaisseur de sa peau, qui le rend difficile à blesser, lui assure fréquemment la victoire. La seule manière de s'échapper est de courir autour de lui de façon à le fatiguer, car il a les articulations très-roides, principalement celles du cou: il se tourne avec peine et tout d'une pièce.

Théophile. Oh! j'aurais si grand peur que je ne pourrais courir. Que je suis content qu'il n'y ait pas de crocodiles en France!

M.me de Jonchère. C'est en Afrique qu'ils sont le plus communs. Les bords du Nil en sont abondamment peuplés. Ils se multiplient d'autant plus, que, *comme tous les* reptiles, ils sont ovipares.

THÉOPHILE. Comment, ils font des œufs ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, ils en font quelquefois cinquante ou soixante, aussi gros que ceux des oies, mais arrondis comme des billes. Ils les recouvrent légèrement de sable, où l'ardeur du soleil les échauffe et les fait éclore, sans qu'ils aient besoin d'être couvés comme ceux des oiseaux. Les noirs mangent volontiers ces œufs quand ils sont frais ; ils mangent également la chair du crocodile quand ils réussissent à s'en emparer. Il est presqu'impossible de le tuer avec des armes à feu, ou avec des armes tranchantes ou des sagaies, car ses écailles sont impénétrables, excepté sous le ventre où l'on parvient à entamer la peau avec beaucoup d'effort. On ne prend guères le crocodile qu'à l'hameçon ou au filet, et on l'assomme, *en évitant* de se mettre à portée de ses

griffes et de sa queue, dont il donne des coups affreux en se débattant. Les plus braves emploient une autre méthode qui fait briller à la fois leur intrépidité et leur adresse : ils vont à lui lorsqu'il est au milieu des eaux ; ils lui présentent le bras gauche entortillé d'une peau de bœuf très-épaisse. Quand l'animal ouvre sa large gueule, au lieu de fuir, ils enfoncent le bras jusque dans son gosier, et le forcent ainsi à tenir sa gueule ouverte, en sorte qu'il ne peut respirer et qu'il est étouffé, soit par le cuir, soit par la quantité d'eau qu'il avale. Pendant ce tems, le héros a fort à faire encore à se défendre de ses griffes ; mais sa main droite est armée d'un poignard avec lequel il crève les yeux au monstre. On le frappe dans les oreilles, dont les ouvertures sont très-visibles, même dans les plus petits lézards. Sur les bords du lac *Mœris, existait* autrefois une ville sur-

nommée *la ville des Crocodiles*, parce que ces animaux y étaient adorés. Vous savez que les Egyptiens avaient la faiblesse de déifier presque tout ce qui se trouve dans la nature, bon ou mauvais: le crocodile, qui jouissait des honneurs divins, était soigneusement enchaîné par les pattes de devant, mais, pour le consoler de ce petit manque de respect, on le couvrait de bijoux et d'étoffes précieuses, et, ce qu'il appréciait davantage, on lui donnait à manger abondamment. Après sa mort, on l'embaumait, et on lui rendait les mêmes honneurs funèbres qu'aux souverains du pays: mais ce culte n'était pas général, puisque dans d'autres parties de l'Egypte on adorait l'Ichneumon, précisément parce qu'il était l'ennemi des crocodiles.

THEOPHILE. Maman, avez-vous vu des crocodiles?

M.me DE JONCHÈRE. Non: il ne s'en

trouve point dans les petites îles de l'Afrique ni au cap de Bonne-Espérance, et, dans les Indes, ce ne sont pas précisément des crocodiles, mais une autre espèce de gros lézards nommés *caïmans*, que l'on voit en très-grand nombre. Ils diffèrent peu du crocodile, si ce n'est qu'ils ont le corps et le museau moins alongés, la peau du ventre moins épaisse, et sont par conséquent plus faciles à blesser. On dit qu'ils n'ont point du tout de langue, et qu'ils ont une double rangée de dents. Ils sont aussi grands, aussi forts et tout aussi dangereux que le crocodile. Ils sont même plus rusés, car ils saisissent les bœufs quand ils s'approchent du rivage, les entraînent dans l'eau et les font noyer, afin de les dépecer ensuite à loisir. Je n'ai point vu non plus de caïmans, mais *j'ai vu* de près un *aligator*, *autre sorte de gros* lézard, et j'avoue

que son aspect me parut propre à inspirer l'épouvante. S'il avait des ailes, ce serait absolument le dragon de la mythologie et des contes de fées : sa longue queue, qui se replie sur elle-même au lieu de rester alongée comme celle du crocodile, et le siflement sinistre par lequel il exprime sa fureur et sa voracité, se rapportent parfaitement à la description de cet animal fabuleux.

THÉOPHILE. Oh! c'est effroyable!

M.me DE JONCHÈRE. L'aligator est le crocodile de l'Amérique septentrionale. Ce pays abonde généralement en gros lézards, dont les naturels font, sans distinction, leur nourriture, et cependant il s'en trouve quelques espèces dont la chair est vénéneuse; elle leur occasionne de grandes incommodités, sans que cet inconvénient soit capable de mettre un frein à leur avidité. Le *cordyle* est un *des plus sains* et des plus estimés. Il

n'est pas si grand que l'aligator, mais il mord violemment, et le seul moyen de lui faire lâcher prise, est, comme à la tortue, de lui enfoncer un stylet ou une paille dans les narines ; c'est le moyen le plus propre aussi pour le mettre à mort.

L'*iguan*, ou lézard goîtreux, est remarquable par une grande peau qui pend au-dessous de sa gorge. Il a cinq à six pieds de longueur, et ses œufs ressemblent à ceux d'un pigeon ; ils sont d'un excellent goût, mais ils ne durcissent jamais, quoiqu'on les laisse long-tems bouillir. La chair de l'animal est tendre, mais un peu maigre. L'aspect de l'iguan a quelque chose de si menaçant et de si farouche, qu'il inspire autant d'effroi que s'il était d'une taille plus imposante. Les nuances variées, le poli de ses écailles leur donnent l'éclat et la beauté du marbre. On

compte plusieurs espèces de ces lézards ; dont quelques-unes sont plus petites et diffèrent par leurs couleurs.

Le *tapayaxin* habite particulièrement la Nouvelle-Espagne. Son corps est non-seulement défendu par des écailles, mais ces écailles mêmes lui servent d'armes offensives. Elles sont hérissées de pointes dont les piqûres sont très-douloureuses : il en fait peu d'usage, car il est si doux naturellement qu'il se laisse toucher sans colère et sans effroi. Il n'est pas bien grand, et ne se nourrit que d'insectes ou de petits animaux.

Le *tupinambis* est un lézard d'une grande beauté, qui a lui-même une grande peur du crocodile ; il pousse, lorsqu'il aperçoit cet animal, un cri perçant qui sert d'avertissement aux voyageurs ou aux personnes qui se bai-

gnent aux environs : c'est ce qui l'a fait surnommer *sauve-garde*.

Le *caméléon* est un lézard de la longueur d'un pied ; son dos est arrondi et sa tête ornée d'une espèce de crète. Il ne se nourrit que de moucherons, et, pour les attraper, il étend sa langue au dehors et la tient ainsi long-tems immobile : les insectes viennent s'y rassembler avec d'autant moins de défiance que le reste de son corps est difficile à distinguer, et quand sa langue est couverte de mouches, il la retire avec vivacité et les avale toutes à la fois.

CAROLINE. Comment son corps peut-il être difficile à distinguer ?

M.me DE JONCHÈRE. Parce que sa peau, naturellement blanchâtre, mince et transparente, a la propriété de réfléchir les couleurs des objets qui l'avoisinent.

Ainsi, dans une touffe de gazon, il se confond presqu'avec elle, et l'on n'aperçoit guères qu'une masse verte. Cet animal est commun en Egypte ; et cette singulière faculté a été connue et même exagérée par les anciens ; ils comparaient les flatteurs, qui sont de l'avis de tout le monde, à un caméléon qui emprunte les couleurs de tout ce qui l'approche.

Alphonse. Je me rappelle à présent d'avoir entendu faire cette comparaison ; je ne concevais pas ce que cela voulait dire.

Caroline. Cette propriété est bien singulière.

Theophile. Moi, je me divertirais bien si j'avais un Caméléon ; je le ferais changer de couleur continuellement.

M.me de Jonchère. Le caméléon se suspend volontiers aux arbres par sa *queue*, qu'il entortille autour d'une

petite branche, à la manière de quelques singes. L'ichneumon, qui déclare la guerre même aux crocodiles, détruit un grand nombre de caméléons.

La *salamandre* est un lézard d'environ six pouces de longueur, avec une tête large et plate comme celle d'un crapaud ; elle est noire et tachetée de jaune. Sa peau est lisse, luisante, et lorsqu'on presse l'animal, il sort de cette peau, à travers les pores, une espèce d humeur blanche comme du lait, qui répand une très-mauvaise odeur. Cet animal est fort laid : sa figure est triste, sa démarche lente. Les anciens avaient à son égard un singulier préjugé : ils se persuadaient qu'il pouvait vivre au milieu des flammes, et que la liqueur qu'il renferme avait la propriété de les éteindre en un moment quand il voulait. Cela pourrait *être, si ce* liquide était assez abondant ;

il réussit seulement à éteindre quelques charbons, comme le pourraient faire quelques gouttes de lait, et pas davantage. Quant à la faculté de vivre dans les flammes, faculté qui révolte le bon sens, elle a été réfutée par plusieurs expériences : la salamandre y périt tout aussi vite qu'un autre animal. Il existe une autre espèce de salamandre qui, loin d'habiter le feu, vit habituellement dans les eaux et même sous la glace. Son cri ressemble à celui de la grenouille.

ALPHONSE. Ah ! la grenouille ! racontez-nous son histoire, je vous en prie.

M.me DE JONCHÈRE. Volontiers. Vous connaissez sa figure un peu trop ressemblante à celle des crapauds : cependant, sa taille plus élancée et sa couleur ordinairement verte, la distinguent de ce dernier ; elle saute aussi au lieu de ramper comme lui. Mais ce que vous ne savez *pas, c'est* que cette figure n'est pas la

seule sous laquelle la même grenouille, peut-être, se soit présentée à vos yeux. Au moment où elle sort de l'œuf, elle ne ressemble point à ce qu'elle doit être un jour : c'est d'abord un animal nommé *têtard*, à cause de son énorme tête. Il a une longue queue qui disparaît vers le 84.e jour de sa naissance. Le corps grossit, s'arrondit, les jambes s'allongent, et le têtard passe à l'état de grenouille parfaite. Elle sort des eaux où elle avait vécu jusqu'alors, et commence à faire la chasse aux insectes, entr'autres aux petits limaçons et aux araignées. Toutes les grenouilles généralement sont amphibies ; cependant on distingue les terrestres des aquatiques. Les premières sont d'un vert plus rembruni. Elles se retirent ordinairement dans des trous humides, et quand elles n'y trouvent point assez de fraîcheur, elles vont prendre *délicieusement* le bain. Vous savez que

l'on range quelquefois les grenouilles. Il en existe beaucoup d'étrangères, et parmi elles il en est, à ce que l'on assure, qui ont près d'un pied de longueur.

CAROLINE. Oh, qu'elles doivent être hideuses.

M. DE [illegible]. Je le crois, et je pense que notre crapaud est encore préférable à une grenouille si monstrueuse. Vous savez cependant combien il est difforme et dégoûtant : sa démarche est pesante, son corps massif, sa couleur brune et jaunâtre. Il est naturellement colère, et quand on l'irrite, il se gonfle et se défend de toutes ses forces. Lorsqu'il est poussé à bout, il se retourne, et lance une espèce de liqueur d'une qualité âcre et brûlante qui cause de vives inflammations dans les yeux. Sa salive n'est pas moins malfaisante ; ce qui fait qu'il est également dange-

dent de jouer avec les crapauds en les regardant de trop près, et de porter à sa bouche des plantes potagères qui n'auraient point été lavées. On assure que l'on trouve en Italie des crapauds aussi gros que la tête d'un homme. Les nôtres ne sont guères plus gros que le poing. Ils se tiennent dans des lieux humides, dans le creux des arbres, sous les pierres qui forment quelques cavités. Ils se nourrissent d'insectes et de quelques herbages. Il serait très-dangereux de manger des crapauds à la place de quelques grenouilles : le résultat de cette funeste erreur serait une espèce de jaunisse, une enflure générale, l'oppression, les défaillances. Ce danger peut motiver l'éloignement que quelques personnes témoignent pour les ragoûts de grenouilles, éloignement qui serait puéril *s'il n'était fondé* que sur la laideur de leur *figure.*

Le *scorpion* est un reptile qui tient beaucoup de la forme de l'écrevisse. A l'extrémité de sa queue est un aiguillon dont la piqûre est accompagnée d'une goutte de venin qui s'insinue dans la plaie, l'enflamme, et passe enfin dans la masse du sang comme un poison mortel, lorsqu'on n'y applique pas promptement quelques remèdes. Le plus sûr est la cautérisation : on appelle cautériser, brûler une plaie avec de l'alkali volatil ou avec un fer chaud.

ALPHONSE. Oh! quelle horrible souffrance! quel triste remède.

THÉOPHILE. Quelles maudites bêtes que ces scorpions! Maman, sont-ils bien gros?

M.me DE JONCHÈRE. Dans les pays chauds, dans les Indes orientales, par exemple, on trouve à la fois de très-petits *scorpions* noirs et peu dangereux, et *d'autres aussi* gros et plus longs qu'une

écrevisse, avec des poils roux et hérissés qui contribuent encore à rendre leur aspect plus hideux. Dans le midi de la France, en Espagne, en Italie, on n'en voit point de cette terrible espèce. C'est un récit fort accrédité qu'en renfermant un scorpion dans une enceinte de feu, le désespoir auquel le réduit l'impossibilité de s'échapper, finit par le porter à employer contre lui-même les armes dont la nature l'a pourvu pour se défendre des attentats de ses ennemis, qu'il replie sa queue et se perce de son propre aiguillon. Le poison dont cette blessure est accompagnée, le délivre, dit-on, bientôt du supplice auquel on l'a condamné. Ce serait, je crois, le seul exemple de suicide parmi les animaux.

CAROLINE. Ma tante, cette histoire *est-elle vraie?*

M.me DE JONCHÈRE. J'ai voulu plu-

sieurs fois faire moi-même cette expérience.

Théophile. Mais comment pouviez-vous entourer de feu un scorpion?

M.me de Jonchère. Je faisais tracer sur un dé de pierre, avec de la braise un cercle au milieu duquel je faisais poser le scorpion; il cherchait à s'évader et trouvait partout ce cordon de feu. Plus il multipliait ses tentatives, plus ses mouvemens devenaient vifs et précipités. Le dépit d'une part, et de l'autre probablement les impressions de la chaleur qui devenaient moins supportables, le jetaient peu à peu dans une sorte de frénésie. Mais dans les convulsions qui terminaient enfin son existence, je n'ai jamais pu discerner s'il s'était déchiré lui-même avec son aiguillon. La seule espèce de scorpions que *j'eusse* à ma portée était trop petite pour

que leurs mouvemens fussent bien faciles à discerner.

ALPHONSE. Ah ! c'est dommage ! moi, quand je serai grand, je ferai des expériences à ne plus finir.

M.me DE JONCHÈRE. L'espèce la plus nombreuse, la plus variée et la plus dangereuse des reptiles, est celle des serpens.

CAROLINE. Ma tante, quelle différence y a-t-il entre les serpens et les couleuvres ?

M.me DE JONCHÈRE. Il n'y en a point de bien positive. En général, la forme aplatie de la tête appartient plus particulièrement à ceux que l'on appelle couleuvres. La différence la plus remarquable entre tous ces reptiles est d'être ovipares ou vivipares, comme le sont les vipères. Ce n'est pas que leurs petits *ne prennent* naissance dans un œuf ; *mais cet œuf* éclôt dans le sein même

de la mère, et l'animal vient au monde tout vivant. Puisque je viens de vous parler de cette propriété singulière de la vipère, c'est par elle que je commencerai mes descriptions.

La *vipère* est un reptile des plus dangereux, et le seul en France dont la morsure soit mortelle, encore avec des remèdes prompts et violens, on réussit quelquefois à en prévenir les effets : ces remèdes sont les mêmes que pour les scorpions. Les plus grandes vipères n'ont que deux pieds de longueur. Le nombre de leurs dents, la couleur de leurs écailles, qui ont toute la teinte et l'éclat de l'acier poli, les distinguent des couleuvres communes qui sont ordinairement brunes, tachetées de jaune. Ce fond uni est parsemé de traits noirs qui ressemblent à des caractères antiques ; on remarque, entr'autres, un triangle parfaitement tracé entre les deux yeux. La vipère

ne peut pas non plus, comme les autres serpens, redresser la partie inférieure de son corps, et s'entortiller autour de l'objet dont elle se sent frappée. Les vipères enfin ne font point de trous dans la terre, comme les couleuvres, pour s'y cacher; elles se tapissent dans l'herbe touffue, dans les buissons, dans les ruines. Mais cet animal, si dangereux pour les hommes, de son vivant, fournit, après sa mort, à la composition de plusieurs remèdes très-efficaces. On emploie la vipère dans la thériaque pour fortifier l'estomac; elle sert aussi à purifier le sang; elle guérit même, dit-on, de la lèpre. Les vipères vivent de lézards, de taupes, de grenouilles, d'oiseaux; les autres serpens suppléent à ce genre de nourriture par des fruits et des herbages; mais tous ont une digestion *si lente*, qu'ils sont peu voraces, *et s'ils mordent*, c'est plutôt par mé-

chanceté que par besoin. Ils peuvent, comme les lézards, passer plusieurs mois dans une parfaite abstinence.

Théophile. Maman, vous parlez toujours de morsure, mais il y a des serpens qui ne mordent pas ; ils font une piqûre avec leur langue comme avec un dard.

M.me de Jonchère. Pas du tout, c'est une erreur populaire. La langue des serpens est noire, longue et fourchue comme celle des lézards ; ils la sortent et la retirent continuellement avec vivacité, et l'on a pris ce mouvement pour une menace, pour un désir de la darder, comme le cousin, la mouche, et quelques autres insectes qui portent à la bouche leur aiguillon. C'est toujours par l'effet d'une violente morsure qui presse les gencives du serpent et fait crever une petite vessie remplie de venin qui adhère à ces gencives, que cet

animal nous devient funeste. La preuve que tout le venin est renfermé dans cette vessie, c'est que dans l'Inde, comme je vous l'ai déjà dit, on voit des faiseurs de tours qui nourrissent une grande quantité de couleuvres, et qui se mettent à l'abri de tout danger en leur faisan mordre tous les matins un morceau de drap sur lequel elles épuisent tout le venin de leurs gencives. Je vous ai déjà raconté comment, grâce à cette précaution, ils transportaient sans inquiétude, ces animaux de maison en maison, avec eux, les montraient pour de l'argent, les faisaient sortir de leur sommeil, de leurs paniers, et danser au son d'un petit flageolet.

ALPHONSE. Ah! oui, je m'en souviens.

M.me DE JONCHÈRE. La couleuvre, sur laquelle ils font ordinairement cette expérience, *et qui* est la plus commune

dans les Indes, est la *couleuvre capelle.* Elle se reconnaît à une espèce de dessin tracé sur sa tête et autour de ses yeux, comme une paire de lunettes. Une autre, plus dangereuse encore, et nommée *couleuvre manille*, n'est pas si longue que le bras; elle est mince et verdâtre, de manière à se confondre avec les plantes parmi lesquelles elles se cache, ou avec le feuillage des arbres auxquels elle se suspend. Sa morsure, qui cause la mort en moins d'une minute, ne donne point le tems de porter au blessé des secours efficaces.

THÉOPHILE. Maman, vous avez dit une fois que l'on trouvait des couleuvres capelles dans son lit ou sur sa chaise; en voilà d'autres que l'on trouve dans les champs, sans pouvoir seulement les distinguer; ajoutez à cela le voisinage des tigres et des hyènes qui, dit-on, *viennent* quelquefois la nuit rugir jus-

que dans les rues, vous conviendrez que les Indes sont un pays effroyable ; je ne conçois pas comment on peut y vivre seulement huit jours : ne pouvoir ni se coucher, ni s'asseoir, ni se promener sans terreur.

M.[me] DE JONCHÈRE. Les Indes ne sont point un pays effroyable : chaque climat a ses inconvéniens, qui sont, pour la plupart, rachetés par quelque avantage. La fertilité du sol, le nombre, l'industrie des habitans, les commodités, l'abondance dont on y jouit, même avec une fortune assez médiocre, et les moyens multipliés qui s'y trouvent d'accroître cette fortune avec le tems, dédommagent du voisinage des tigres et des serpens, avec lequel on se familiarise si bien d'ailleurs par l'effet de l'habitude, qu'on y dort et qu'on s'y promène comme en Europe.

CAROLINE. *Ah!* oui, vous nous l'avez

dit : l'habitude du danger fait qu'on n'y pense plus à la fin.

THÉOPHILE. Oh ! j'y penserais toujours, je vous assure.

M.me DE JONCHÈRE. Tu aurais raison de prendre quelques précautions à cet égard, mais tu ne serais pas, j'espère, plus poltron et plus ridicule que les millions d'hommes qui habitent ces vastes et belles contrées. Si tu réfléchissais à tous les périls qui t'environnent aussi en France, tu mourrais de peur à chaque instant.

THÉOPHILE. Ah! c'est vrai.

M.me DE JONCHÈRE. Il faut donc se contenter d'être prudent, mais se bien garder d'être pusillanime, autrement la crainte de mourir empêcherait tout à fait de jouir de la vie.

ALPHONSE. Oh! je ne me donne jamais *la peine de songer* au danger.

Mme de Jonchère. Oui, vous tombez dans l'excès contraire.

Alphonse. C'est par grandeur d'ame ou par philosophie, comme vous voudrez.

Mme de Jonchère.. Ni l'un ni l'autre, c'est par pure étourderie, et vous perdez ainsi tout le mérite de votre intrépidité. Il y a de ces êtres téméraires qui risquent leur vie à chaque instant, et qui n'endureraient pas un accès de colique sans jeter les hauts cris : le vrai courage, à mes yeux, consiste beaucoup plus dans la résignation que dans l'audace. Mais revenons à nos reptiles.

L'*aspic* est un serpent célèbre, parce qu'il a servi, dit-on, à Cléopâtre pour se donner la mort. On prétendait que sa morsure n'était point douloureuse, qu'elle procurait un sommeil doux et paisible, durant lequel on exhalait sans effort le dernier *soupir*. Mais, malgré cette anec-*dote*, on ne reconnaît point à l'aspic or-

dinaire les propriétés que lui accordaient les anciens ; tout au contraire, le seul serpent de ce nom que l'on connaisse, déchire violemment la chair quand il mord, et cette morsure, loin d'être mortelle, est assez facile à guérir. Il paraît constant que ce ne fut point à cette espèce de serpent, mais à quelqu'autre qui appartient plus particulièrement à l Egypte, et auquel on aura donné mal à propos le nom d'aspic, que cette princesse eut recours pour s'ôter la vie. Celui que nous avons en France est plus petit, plus mince que la vipère ; il est roux, avec des taches noires.

L'*ammodyte* est un serpent d'Amérique, dont les écailles sont couleur de feu et brillent d'un nouvel éclat sur le fond argenté de sa peau ; car les écailles des serpens sont ordinairement mobiles et tuilées comme celles des carpes. Des *muscles* correspondent à chacune de ces

écailles, et les font mouvoir à volonté. Lorsque les serpens sont en furie, ils hérissent leurs écailles, les froissent l'une contre l'autre avec un bruit sinistre et accompagné d'un sifflement plus ou moins effrayant, suivant les dimensions de l'animal.

L'*anacandaïa* est un serpent de l'île de Ceylan, assez monstrueux et assez fort, à ce que l'on assure, pour envelopper un buffle dans ses replis et le serrer au point de lui donner la mort. Lorsqu'il a réussi à l'étouffer, il déchire la peau et suce le sang par la blessure.

THÉOPHILE. Comment! il y a réellement des serpens de cette grandeur ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, votre père étant à la chasse aux environs de Pondichéry, rencontra un serpent plus gros que le bras, qui se glissait avec un bruit effroyable dans les broussailles. M. de Jonchère portait un fusil à deux coups ;

il le tira contre le monstre et prit aussitôt la fuite, car les balles rebondirent sur les écailles, et, comme il n'avait pas d'autres armes, il aurait été la victime du serpent sans son agilité.

Le *serpent à sonnettes* est un des plus dangereux de l'Amérique septentrionale. Il est mince, de la longueur de cinq à six pieds. Ses écailles sont petites, pointues, et leurs nuances, lilas et violettes, forment des raies sur son corps. Ce nom lui a été donné de huit ou dix vertèbres qui composent sa queue, et qui, dénuées entièrement de chair, jointes seulement ensemble par une membrane sèche, sont autant d'osselets durs, sonores, qui, lorsque l'animal s'agite, frappent avec bruit l'un contre l'autre. Quand le serpent est en colère, la vibration de sa queue est si accélérée que ce bruit s'entend de fort loin; du reste, il ne ressemble pas au tintement d'une

clochette, comme vous pouvez le croire, mais à un sifflement aigu. Ce bruit qui le décèle, est fort utile aux voyageurs, et leur fait éviter la rencontre d'un ennemi dont les coups sont mortels. J'ai vu aux Etats-Unis un serpent à sonnettes renfermé dans une cage avec de pauvres petits oiseaux : il vivait assez familièrement avec eux pour que ces infortunés, conformément à leur naturel doux et sociable, prissent en lui une véritable confiance, lui prodiguassent même des caresses, cherchassent à l'amuser par leurs jeux, leur ramage, et partageassent gaîment les grains et les fruits dont on remplissait la cage. Mais le perfide ne démentait point son caractère, et, environ tous les huit jours, il dévorait un de ses aimables convives au moment où il s'y attendait le moins. Ce criminel repas suffisait à peu près pour le nourrir durant tout cet intervalle.

abandonnait d'ailleurs presque toutes ses provisions aux survivans ; car, je vous l'ai déjà dit, la digestion de ces animaux est excessivement lente, et l'on prétend qu'au bout de quelques jours on aurait trouvé cet oiseau encore tout entier et peu altéré dans les entrailles du serpent. Les naturels de l'Amérique mangent la chair des serpens comme celle des lézards ; ils se contentent de leur couper la tête pour extirper le venin qu'elle contient. Le serpent à sonnettes est d'autant plus dangereux qu'il a, comme la vipère, un grand nombre de dents pointues et mobiles qui s'insinuent et s'accrochent dans la chair comme les griffes d'un chat, en sorte que sa morsure est toujours profonde et sanglante. Sa taille deliée lui donne plus de facilité qu'à tout autre pour se mouvoir, se rouler en spirale, suivant *la méthode* des serpens, soit pour s'ar-

mir, soit pour se donner un certain point d'appui, quand ils veulent s'élancer ensuite au loin. On prétend que la terreur qu'il inspire aux écureuils est si grande que, lorsqu'il se poste au pied d'un arbre, les yeux fixés sur l'écureuil, celui-ci pousse des cris aigus, cherche à fuir sans en avoir la force, et enfin descend de branche en branche jusque dans la gueule du serpent où il va s'engouffrer lui-même.

CAROLINE. Oh! cela est-il possible ?

M.me DE JONCHÈRE. Je n'en crois rien ; d'abord, parce que le serpent à sonnettes n'est pas assez gros pour avaler un écureuil. Mais on fait le même récit au sujet des petits oiseaux, et il est très-possible que, dans l'agitation que leur cause la présence de leur ennemi, il soit arrivé quelquefois que l'un d'eux soit allé tomber précisément dans cet abîme *qu'il voulait éviter.*

Le *double marcheur* est un serpent dont on a peine à distinguer la tête, comme dans les vers de terre, tant elle a de conformité avec la queue. Toutes deux sont si fort arrondies que l'on croirait qu'il a deux têtes au lieu d'une, et il a la faculté de marcher aussi bien en arrière qu'en avant, ce qui lui a fait donner le nom de *double marcheur*. Ses yeux sont imperceptibles, si ce n'est au microscope. Il n'a point de dents, et la morsure qu'il fait avec ses gencives ne produit pas plus d'inflammation que la piqûre d'une abeille. Ce serpent est d'une beauté rare; son ventre est d'un jaune de safran, et son dos d'un rouge vif.

Le *polpoch* est un serpent ainsi nommé, parce qu'il semble prononcer ce mot en sifflant. Ce sifflement est effroyable et proportionné à la grosseur de son corps, qui est au moins celle de mon

bras. Ce qui contribue à rendre ce reptile plus hideux et plus redoutable, c'est qu'il joint à la puissance de mordre, comme tous les serpens, celle de piquer comme les scorpions, ayant, comme ces derniers, un aiguillon à la queue. On prétend qu'on ne ressent pas une grande douleur de ses blessures, et que le venin produit tous les symptômes de l'ivresse, même le sommeil, auquel succède une mort assez paisible. La chair se détache ensuite des os, et les os eux-mêmes tombent en pourriture. Enfin on attribue actuellement au polpoch tout ce que les anciens attribuaient à l'aspic.

Le *céraste* est un gros serpent d'Afrique, que l'on appelle quelquefois *serpent cornu*, parce qu'il sort de sa mâchoire supérieure deux longues dents un peu recourbées, que l'on a prises, en *premier lieu, pour des* cornes. Il est noirâtre; il

est plus vorace que la plupart des autres serpens, et comme il mange davantage, il s'endort, pour digérer, d'un sommeil profond, durant lequel il est facile de l'approcher et de le tuer.

On ne voit dans nos climats aucun de ces monstres effroyables. La vipère seule, sans avoir un aspect effrayant, renferme un venin mortel. La morsure des autres serpens répandus dans nos campagnes, cause des douleurs plus ou moins vives, mais sans danger. On en voit souvent qui s'attachent aux tétines des vaches, car tous les reptiles sont très-avides de laitage. Les crapauds, quand ils peuvent parvenir aux mamelles des vaches, se gorgent abondamment de lait, mais ils leur causent, par l'impression de leur salive, de l'enflure et de l'inflammation.

Il existe cependant une espèce de serpens qui, bien loin d'être malfaisante,

vit au milieu des hommes comme un animal domestique. Cette espèce de serpens est très-commune en Afrique, et leur présence dans les jardins, dans les cabanes des nègres, frappe d'horreur les étrangers qui les confondent, au premier abord, avec la troupe des affreux reptiles dont ces mêmes contrées abondent. Ils n'ont guère qu'un pied de longueur, ils ont de grosses joues. On les nomme *esculapes*, parce que vous savez que l'on représentait quelquefois ce dieu sous la figure d'un serpent familier. En Italie, on en trouve un assez grand nombre. En Afrique, les noirs se font un plaisir et presqu'un devoir de les accueillir, de les nourrir ; les femmes les portent dans leur sein. Ils partagent souvent la couche de leurs maîtres, et la superstition attache une idée de prospérité au choix que fait un de ces serpens d'une maison pour y fixer sa résidence.

Mais je me tais, ajouta M.me de Jonchère, car je vois votre père qui se dispose à la promenade, et qui vient, je crois, vous chercher. En effet, M. de Jonchère arrivait, et les enfans l'entourèrent avec empressement, en lui demandant la suite du voyage de M. de la Pérouse. On se mit en chemin, et il reprit ainsi son récit.

LE mauvais tems assaillit les deux frégates presqu'aussitôt après leur départ de la baie d'Avatscha, et les accompagna, pendant plus de deux mois, jusqu'aux îles des Navigateurs, où elles allèrent mouiller, pour leur malheur, devant l'île de Maouna. Un grand nombre de pirogues vinrent les entourer, portant des fruits, des poules, des cochons, et les insulaires montraient une grande avidité pour les grains de verre et d'autres articles de parure qu'on leur proposait en échange. On découvrait de tous côtés des villages considérables, bâtis avec soin. On descendit à terre pour examiner le pays, et l'on trouva réunis, plus de deux cents insulaires, parmi lesquels étaient beaucoup de femmes *et d'enfans* qui portaient des *pigeons et des* perroquets privés qu'ils

voulaient vendre tous à la fois; ce qui occasionnait un bruit et une confusion que la voix et même les mauvais traitemens de la part de leurs chefs ne parvenaient pas à tempérer. Les manières des hommes étaient peu engageantes; leur physionomie était farouche, et leur taille robuste, gigantesque, fort au-dessus de celle de tous les Européens, excita parmi ces derniers un étonnement qu'ils eurent l'imprudence de leur faire connaître. En les mesurant à plusieurs reprises, on les mit eux-mêmes dans le cas de faire des comparaisons toutes au désavantage des Français; ce qui leur inspira un ton d'arrogance difficile à réprimer. M. de la Pérouse, pour rétablir la considération, fit tirer quelques coups de fusil sur des oiseaux; mais cette expérience excita la surprise et non l'épouvante. Un des Indiens, sans aucun motif, donna des coups de maillet à

un matelot. Heureusement, cet acte d'hostilité, désapprouvé en apparence par ses compatriotes, n'entraîna point de suites fâcheuses. M. de la Pérouse néanmoins retourna sur son vaisseau, assez mécontent, et le trouva couvert d'insulaires qui s'étaient obstinés à y monter en dépit de M. Boutin, qui commandait *la Boussole* en l'absence du général, et qui aurait été obligé, pour les en empêcher, d'employer le secours des armes : il n'avait pas cru devoir y recourir contre les seuls effets de la curiosité. Il connaissait d'ailleurs les principes de modération de M. de la Pérouse qui ne lui aurait pas pardonné d'avoir tiré sur les sauvages sans un ordre exprès de sa part. Mais ses plaintes et celles des naturalistes le déterminèrent à appareiller sur-le-champ. Ces *derniers ayant* voulu s'avancer un peu *dans les terres*, y avaient été rançonnés

par les naturels, forcés par eux de donner d'abord un grain de verre pour chaque plante ou chaque caillou qu'ils ramassaient, et avaient été poursuivis ensuite, dans l'intention probablement de leur enlever ce qui leur restait de ces verroteries. Malheureusement, M. de Langle vint rendre compte au général de la tournée qu'il avait faite dans une autre partie de l'île; il en était enchanté. Il convint néanmoins qu'il était sage de se séparer d'un peuple si indocile, si turbulent; mais il demanda qu'il lui fût permis d'aller faire de l'eau à l'embouchure d'une petite rivière qu'il avait découverte. Il déclara qu'il avait beaucoup de scorbutiques à son bord, et que le secours de l'eau fraîche lui paraissait indispensable pour diminuer les progrès du mal. M. de la Pérouse, qui pensait *que la qualité* de l'eau influe peu sur la *santé* des équipages, que l'humidité,

les viandes salées et la fatigue contribuent bien plus réellement au scorbut, lui représenta qu'il buvait lui-même, par goût, de l'eau qu'il avait faite à la baie des Français. Effectivement, après avoir subi différens degrés de décomposition, que l'on attribue à diverses espèces d'insectes imperceptibles qui y meurent et y croupissent à des époques différentes, l'eau redevient inodore et limpide; beaucoup de marins la préfèrent alors à l'eau nouvelle. Mais M. de Langle n'était pas du nombre; il dit à M. de la Pérouse qu'il le rendrait responsable de la perte de ses scorbutiques. Le général l'engagea du moins à prendre son eau dans l'endroit où ils étaient alors, et non dans une anse enfoncée où les frégates ne pourraient lui porter secours. Il semblait qu'un *mauvais génie poussât cet infortuné à sa perte : il insista* avec tant d'opiniâtreté à

qu'il aurait fallu que M. de la Pérouse fît usage de son autorité pour l'obliger à se désister de ce projet. Il ne put se décider à l'employer contre un ami, un capitaine estimé, la seconde personne de toute l'expédition : combien il eut à se reprocher sa condescendance !

CAROLINE. Oh ! mon oncle, vous m'effrayez.

M. DE JONCHÈRE. Le comte exigea que du moins on allât, bien armé et en très-grand nombre, exécuter cette descente qu'il jugeait devoir être périlleuse. Il donna sa chaloupe et un de ses canots. On partit le lendemain, au nombre de soixante hommes, avec des fusils, des sabres et six pierriers. Parmi ces soixante hommes, étaient des matelots, des soldats et des naturalistes, dont M. de Lamanon, celui qui avait *composé* l'épitaphe des naufragés au *port des* Français, faisait partie. M. de

Langle qui, la veille, était entré en pleine marée dans la baie, et qui n'imaginait pas que sur les bords d'une île le flux fût aussi considérable, se sentit bien déconcerté lorsqu'en arrivant dans la baie, il y trouva si peu d'eau que les chaloupes échouèrent avant d'avoir gagné le rivage. Son premier mouvement fut de retourner en arrière, et d'aller prendre son eau comme M. de la Pérouse le lui avait conseillé, en face du lieu où se trouvaient les deux frégates. Un amour-propre aussi funeste que puéril l'empêcha de revenir ainsi sur ses pas. On débarqua en se mettant dans l'eau jusqu'à la ceinture, et le nombre des insulaires qui croissait à chaque instant et qui se trouva monter bientôt au moins à deux mille, mit le comble aux inquiétudes de M. de Langle. Les sauvages, impatientés de ce que les Européens ne *s'occupaient* que de leur travail, ne ces-

saient de leur proposer des échanges et murmuraient de n'être point écoutés. M. de Langle, croyant les apaiser, eut l'imprudence de leur distribuer quelques grains de verre : tous réclamèrent la même faveur. L'impossibilité de satisfaire à la multitude détermina le capitaine à se rembarquer à la hâte, et à donner l'ordre de remettre les chaloupes à flot. Les Indiens voulurent s'y opposer ; ils se saisirent du câble de celle que montait M. de Langle, et firent pleuvoir sur lui une grêle de pierres. Il n'eut que le tems de tirer ses deux coups de fusil, et tomba précisément entre la chaloupe et le rivage, où ces barbares l'accablèrent de coups de massue. Le reste de son équipage fut également lapidé. Son second, remplissant son devoir à la rigueur, au milieu de cet horrible tumulte, n'abandonna la chaloupe que *lorsqu'il s'y* vit absolument seul ; et,

malgré ses blessures, il gagna à la nage les canots qui étaient restés plus éloignés. M. Boutin, qui commandait la chaloupe de la *Boussole*, ne se montra pas moins exact ; il ne fit feu qu'après en avoir reçu l'exemple de M. de Langle, son supérieur, et, bientôt renversé avec tous les siens, il eut le bonheur de tomber du côté du large, où son patron, quoique blessé lui-même, le saisit et le traîna entre deux eaux, jusqu'aux canots où l'on recueillit tous les blessés. Les Indiens ne cessaient de lancer des pierres, et on épuisa contre eux toutes les munitions que l'on avait dans les canots. Mais ce n'étaient que des coups de fusil ; les pierriers étaient sur les chaloupes, et elles étaient alors couvertes de mille Indiens qui les dépeçaient avec un acharnement inexprimable, s'imaginant sans doute qu'elles contenaient ces richesses qui avaient tenté

leur cupidité. Enfin, les canots arrivèrent à la *Boussole*, où l'affreux spectacle des blessés tout sanglans et le récit des pertes irréparables qu'on avait faites, excitèrent un mouvement d'indignation et d'horreur que je vois aussi s'élever dans votre âme.

Les frégates étaient encore entourées d'une multitude de pirogues : soldats, matelots, tous sautèrent aux batteries, demandant à grands cris qu'on les laissât foudroyer les misérables dont elles étaient chargées. Mais le désespoir dans lequel était plongé M. de la Pérouse ne l'empêcha pas de réfléchir que ces gens, qui n'avaient pas quitté son voisinage, étaient innocens du massacre qui s'était commis, et son équité l'obligea de s'opposer à une injuste vengeance. Il fit voile vers la baie où le crime s'était consommé. Son projet était de bombarder les villages adjacens, appartenant sans

doute aux coupables ; mais cette anse était si étroite et si enfoncée dans les terres, qu'il ne put jamais en approcher d'assez près. Il voulait tenter un débarquement ; mais M. Boutin, qui, quoique fort malade, conservait toute sa présence d'esprit, le fit conjurer de renoncer à ce projet, et l'assura qu'il s'exposerait à son tour à un désastre certain ; que les bois, qui s'étendaient jusqu'au rivage, mettraient les Indiens à l'abri, tandis que les Français resteraient à découvert, en butte aux flèches et aux coups de pierres d'une multitude innombrable. Ces raisons produisirent leur effet. Néanmoins M. de la Pérouse resta deux jours à croiser aux environs de la baie du Massacre, toujours dans l'espoir de trouver une position favorable à ses desseins. Quelques pirogues eurent l'effronterie de s'approcher des frégates, et les gestes mena-

çans avec lesquels elles furent accueillies ne les effrayèrent point : au contraire, les Indiens, encouragés par leur horrible victoire, insultèrent de loin aux équipages et appelèrent d'autres pirogues que l'on vit se détacher en foule du rivage. M. de la Pérouse ne doutant pas de leurs projets hostiles, voulut prévenir un engagement général, et, pour leur faire connaître enfin la supériorité de ses armes, fit tirer un coup de canon à travers les pirogues. Le choc du boulet, l'eau qu'il fit jaillir, les saisit d'épouvante. Ils poussèrent de grands cris, ramèrent avec vivacité vers le gros de leur armée, et retournèrent tous à terre. Perdant toute espérance enfin de châtier ces barbares, M. de la Pérouse s'éloigna de la baie du Massacre, déterminé à ne plus relâcher nulle part, et à se rendre directement à Botany-*Bay* pour y construire d'autres chalou-

pes. Leur perte, celle de dix hommes, jointes à celle des vingt-un premiers naufragés au port des Français, ne lui permettaient plus de s'exposer à aucun échec : il passa, sans s'y arrêter, au milieu des autres îles de cet archipel. Ce second désastre avait navré son cœur : cependant il s'applaudissait d'avoir écouté le cri de sa conscience en épargnant ceux des insulaires qu'il ne croyait point criminels.

CAROLINE. Ah! c'est bien fait, sans doute : s'il avait cédé à sa colère, ce souvenir aurait ajouté dans la suite à l'amertume de sa douleur.

ALPHONSE. Bon! s'ils n'avaient pas concouru précisément au massacre, je suis convaincu qu'ils auraient été capables d'y prendre part s'ils avaient été à terre, et qu'ils ne l'ont pas condamné.

M. DE JONCHÈRE. Cela peut être; mais l'homme véritablement intègre ne

se croit point en droit de punir les intentions cachées, et vous voyez que M. de Langle lui-même attendit, pour sévir contre ces barbares, qu'ils l'eussent entièrement poussé à bout. Après avoir passé au milieu des îles Salomon, nos navigateurs abordèrent à l'île de Norfolk, à deux cents lieues seulement de Botany-Bay, et où les Anglais ont depuis fondé aussi un établissement assez important. On y voyait un volcan dont les laves dévastaient au loin la campagne, et, du côté de la mer, formaient une espèce de muraille ou de chaussée fort singulière. Au-delà du volcan, le sol était couvert de verdure, de sapins, de petits palmiers et de plantes potagères, dues en grande partie aux plantations que le capitaine Cook y avait faites dans son voyage. M. de la Pérouse se rendit enfin à Botany-Bay, où il trouva une grande flotte anglaise, aux ordres du

commodore Philip, qui venait précisément pour y jeter les fondemens d'une colonie. C'est de là que M. de la Pérouse écrivit pour la dernière fois au ministre et à sa famille, qu'il envoya ses derniers journaux, annonçant qu'après la construction de ses chaloupes, il repartirait pour parcourir encore quelques archipels de la mer du Sud, et se rendre environ six mois après à l'Ile-de-France. Vingt-quatre années se sont écoulées depuis cette époque.... et sa destinée nous est restée inconnue.

Les enfans du vieux château et leur père demeurèrent quelque tems dans un profond silence. Caroline soupira à plusieurs reprises : elle joignait les mains, levait et baissait les yeux d'un air pénétré. Théophile était tout aussi consterné que si la mort de M. de la Pérouse ne lui eût pas été annoncée d'avance. « Cela ne me faisait pas tant de

peine au commencement, dit-il enfin ; je le connaissais beaucoup moins. Ah ! que M. de Lesseps a dû avoir de chagrin ! » Ces mots rappelèrent à Alphonse que son père leur avait promis la relation du voyage du jeune interprête. Plus disposé que les deux autres à prendre son parti sur les revers qui menacent ou qui affligent la pauvre humanité, il fut bientôt en état de le sommer de tenir sa promesse. M. de Lesseps inspirait aussi de l'intérêt au reste des auditeurs : il avait aimé M. de la Pérouse, il avait vécu avec lui ; ce n'était déjà plus un étranger, et, quoiqu'on eût déjà parcouru la Sibérie avec M. Pallas et M. Gmelin, on se disposa avec plaisir à la parcourir encore avec M. de Lesseps. Ce sentiment devint plus vif lorsque M. de Jonchère les eût prévenus *tous les* trois que la route que M. de *Lesseps* avait suivie était fort différente

de celles qu'avaient décrites les autres voyageurs, et ils reprirent à la fois leur promenade et leurs récits.

Je vous ai déjà fait la peinture de la peine avec laquelle M. de Lesseps s'était séparé de M. de la Pérouse et des vœux, hélas! bien impuissans, qu'il adressait au ciel en voyant les frégates s'éloigner du port. Privé des amis avec lesquels il avait vécu si long-tems, laissé par eux dans ces lieux sauvages, il s'y crut seul un instant, mais il trouva dans les bontés de M. Kasloff, auquel le comte de la Pérouse l'avait vivement recommandé, les consolations les plus propres à toucher son cœur et à ranimer son courage. M. Kasloff avait promis de l'emmener jusqu'à Okotsh, et de lui procurer tous les moyens de se rendre à Pétersbourg. M. Kasloff, après avoir visité la *côte orientale* du Kamtchatka, devait *achever sa* tournée par l'occident, et

cette prolongation de route était plutôt agréable que contrariante pour notre jeune voyageur. Il considérait avec raison la mission dont il était chargé, comme l'époque la plus brillante de sa vie ; et quelques détails de plus sur l'intérieur d'un pays si peu connu, ne pouvaient que prêter un nouveau mérite au compte qu'il aurait à rendre de son voyage. Ils s'embarquèrent sur la rivière de Bokaïa-Reka, à l'embouchure de laquelle se trouve la ville de Bolcheretsk. Cette ville n'est séparée d'Okotsk que par un golfe que l'on franchit aisément dans la belle saison ; mais dans l'hiver, la navigation est entièrement interrompue, et le dernier paquebot venu d'Okotsk avait été déjà jeté sur la côte par les ouragans qui depuis le mois de septembre ravagent toute la péninsule. La manière de naviguer sur la *rivière était* peu commode et peu sûre.

On n'avait que de très-mauvais radeaux. Tous ceux qui se trouvèrent un peu chargés, plongèrent ou se renversèrent, entre autres, celui qui portait les ustensiles de cuisine et les provisions de nos voyageurs : eux-mêmes ne furent pas à l'abri des intempéries de l'air ni des atteintes des flots de la rivière, et ils arrivèrent trempés et transis à un endroit célèbre par ses sources d'eaux chaudes. M. Kasloff y avait fait pratiquer des bains peu magnifiques assurément, mais très-commodes ; c'était un véritable bienfait envers les Kamtchadales, dont presque toutes les maladies ont leur origine dans le froid, l'humidité ou la malpropreté, et ils avaient déjà éprouvé combien l'excessive chaleur de ces eaux et leurs propriétés minérales leur étaient salutaires. *La confiance de M. Kasloff lui-même était telle, qu'il alla* sur-le-champ prendre

un bain qui le rétablit parfaitement ; tandis que M. de Lesseps, ne pouvant se persuader qu'un bain valût mieux que le feu et le lit, auxquels il eut recours pour se sécher, ne put rappeler la chaleur dans ses veines, passa la nuit tout morfondu, se leva avec de cruels frissons, et fut obligé d'aller enfin se jeter à son tour dans l'eau presque bouillante ; après quoi il se trouva très-promptement guéri.

M. Kasloff était continuellement occupé des moyens de faire prospérer son gouvernement. Il avait embelli, fortifié la plupart des villes, et projetait de faire rebâtir entièrement celle de Saint-Pierre et Saint-Paul, dans une autre partie de la baie, où elle se trouverait dans une situation plus saine et plus agréable.

Alphonse. Comment, rebâtir toute une ville.

M. DE JONCHÈRE. A te dire le vrai, ce que l'on appelle des villes au Kamtchatka, passerait ailleurs pour des villages. La population de Saint-Pierre, de Bolcheretsk, de Verkneï, ne vont pas à six cents âmes dans chacune de ces villes ; les maisons ne sont pas d'ailleurs fort difficiles à démolir et à transporter ; les plus importantes, qu'on appelle des *isbas*, et qui servent à loger les Russes et les plus distingués d'entre les Kamtchadales, sont construites absolument comme celles des sauvages de l'île de Tchoka et de la côte de la Tartarie.

ALPHONSE. Quoi ! avec des troncs d'arbres couchés ?

M. DE JONCHÈRE. Précisément ; mais dans l'intérieur, ces troncs d'arbres sont recouverts d'un lambris, et ce lambris lui-même pourrait être tapissé, décoré de manière à ne point différer d'une *maison européenne*. Dans toute l'éten-

due de la péninsule.on ne voit point de carreaux de vitres aux fenêtres.

THÉOPHILE. Ah! mon papa! et comment fait-on pour y voir clair sans mourir de froid?

M. DE JONCHÈRE. On se sert communément des vessies d'air de gros poissons qui sont bien nétoyées et frottées d'huile, et que l'on colle sur les châssis. Ces carreaux ne sont pas diaphanes, mais ils donnent une grande clarté, et le jour acquiert même un nouvel éclat en passant à travers cette peau huilée. Aussi voyons-nous en France beaucoup d'ouvriers préférer aux vitres des papiers frottés d'huile. Au Kamtchatka, les personnes les plus élégantes font usage de grands feuillets de mica, qui ont cet agrément qu'en s'approchant on peut voir les objets à travers. Le verre est une chose si fragile, et il faudrait l'apporter de si loin, qu'il reviendrait à un

prix excessif dans ces contrées. Les gens du peuple, autrefois trop pauvres ou trop parresseux pour se construire des isbas, logeaient dans des yourtes qu'ils creusaient sous terre, et qu'ils recouvraient d'un toit de branches de sapin. Ces demeures sombres, éparses autour de la ville, entretenaient chez eux des goûts sauvages, et, pour polir un peu leurs mœurs, on a cherché à les réunir, à les retirer de leurs repaires. A présent, les Kamtchadales, surtout dans la partie méridionale, ont abandonné leurs yourtes pour habiter des balagans. C'est une espèce de cage élevée sur des poteaux. On y parvient par une échelle, et le hangar, formé au-dessous de cet appartement, sert à faire sécher le poisson, à le suspendre et à le tenir à l'air hors de la portée des passans, et surtout de la multitude de chiens que l'on *entretient dans les* villes et les villages.

THÉOPHILE. Et pourquoi donc faire tous ces chiens ?

M. DE JONCHÈRE. Ils tiennent lieu de chevaux de poste. Ils seraient aussi utiles aux Kamtchadales que les rennes le sont aux Lapons, s'ils étaient bons à manger. Ces animaux, d'une espèce infiniment robuste, couverts d'un poil long et touffu, analogue à la rigueur du climat, sont accoutumés à tirer des traîneaux sur la neige et sur la glace. Ils transportent ainsi le bois, les fardeaux, les voyageurs; leur ardeur est telle que, si quelques traîneaux partent à la fois, il est difficile de les modérer, de les empêcher de se précipiter, par le désir qu'ils ont de se surpasser l'un l'autre. On les nourrit de poisson sec durant l'hiver, parce que c'est dans le Kamtchatka la denrée la plus commune; l'été, on les lâche dans la cam-

pagne où ils vont chercher quelque proie. M. de Lesseps, durant son séjour à Bolcheretsk, prévenu que M. Kasloff et sa suite repartiraient en traîneaux tirés par des chiens, eut soin de s'exercer à s'y tenir et à conduire passablement lui-même, ce qui n'est pas fort aisé. Ces traîneaux, extrêmement légers, et posés sur de grosses arêtes de baleine, vacillent prodigieusement et culbutent pour peu que l'on ne conserve pas bien son équilibre. Ceux des jeunes Kamtchadales, renommés pour leurs grâces et leur adresse, s'exercent à jeter et ramasser un bâton en courant, sans renverser leur traîneau, et le comble du bon goût est de fournir une course un peu considérable en se tenant sur un seul pied.

THÉOPHILE. Vraiment, ce n'est pas *si facile qu'on le* croirait bien, de rester

avec une jambe en l'air! Il m'en souvient, quand je tombai de l'escarpolette.

CAROLINE. Mais ces bons chiens, comme je les aime!

ALPHONSE. Oh! cela est fort touchant! des chiens qui courent à perdre haleine, et qui sentent le poisson à faire horreur.

M. DE JONCHÈRE. M. de Lesseps, quand la petite caravane se mit en marche, eut fort à s'applaudir de la précaution qu'il avait prise. Il fut impossible de quitter la ville avant la nuit, le bagage n'étant pas prêt. On avait trente-cinq traîneaux, attelés chacun de sept ou huit chiens. Les cris de tous ces animaux qui jappaient à la fois, ceux des conducteurs ou des gens qui culbutaient sur la neige, joints à l'obscurité de la nuit, rendaient la scène si confuse et le désordre si grand, que

les maladroits en étaient encore plus intimidés. Les habitans de Bolcheretsk, Russes ou Kamtchadales, accompagnèrent M. Kasloff aussi loin qu'ils le purent, en le comblant de bénédictions. Les naturels ont un penchant très-condamnable pour l'oisiveté, l'ivrognerie et la malpropreté ; mais leur cœur est bon et sensible, et ils méritaient, par cette raison, l'attachement que le gouverneur avait pour eux. Le chemin se prolongeait sur la neige, vers les confins d'une forêt de bouleaux : ce coup d'œil, triste et monotone, n'était interrompu que par quelque village que l'on rencontrait de loin en loin, et dont les bâtimens étaient, comme de raison, bien inférieurs, pour la grandeur et l'élégance, à ceux des villes qu'on avait quittées. Les balagans, pour éviter le froid, *n'avaient* point d'ouverture au-*dessus du foyer*, en sorte que la fumée

aveuglait et suffoquait les Européens qui voulaient se mettre à couvert. Une lampe, qui consistait en un caillou creux rempli d'huile de baleine, éclairait seule ces lugubres demeures et exhalait une odeur infecte. Quant à M. Kasloff, et à M. de Lesseps qui ne le quittait pas, ils échappaient en partie à ces inconvéniens : le toyon ou chef du village leur cédait constamment son isba, qui était naturellement le gîte le plus commode et le moins dégoûtant de tout le hameau.

Ce fut de cette manière que nos voyageurs parvinrent de Bolcheretsk à Verkneï. C'était à Bolcheretsk que Béniousky avait été exilé, et cet étonnant aventurier n'était point encore oublié au Kamtchatka, mais sa mémoire y était restée en horreur. Les habitans étaient convaincus que c'était de sa *propre* main que M. de Nilof avait

reçu le coup mortel. Un trait d'ingratitude aussi noire lui avait été attribué peut-être par les habitans, lorsqu'il les avait rançonnés et dépouillés pour avitailler son navire. Mais Verkneï était encore, lors du voyage de M. de Lesseps, le séjour d'un autre exilé aussi célèbre par la pureté de ses mœurs et par sa patience, que l'autre l'avait été par son audace et ses artifices. M. Ivaschkin, gentilhomme au service de l'impératrice Elisabeth, s'étant enivré un jour à l'âge d'environ vingt ans, s'avisa de tenir sur sa souveraine les propos les plus indiscrets. Il fut condamné à avoir les narines fendues, à recevoir le knout, c'est-à-dire la bastonnade, et à passer le reste de sa vie au Kamtchatka. Verkneï lui avait été assigné pour demeure, et il s'y était vu *transporté* à la fleur de son âge, *réduit à un* excès de honte et de misère.

Il fut long-tems à s'accontumer à l'idée du traitement ignominieux qu'il avait enduré : mais sa forte constitution l'ayant empêché de succomber à son désespoir, la nécessité de pourvoir à ses besoins l'avait déterminé à aller à la chasse, à la pêche, comme les Kamtchadales. Corrigé par une leçon si rigoureuse du vice auquel les naturels sont si fort enclins, qu'on les voit donner quelquefois jusqu'à sept peaux de martes pour un coup d'eau-de-vie, il se trouva bientôt dans une aisance qu'il ne tiendrait qu'à eux de se procurer. La supériorité de son génie et de son éducation lui acquit parmi ces bonnes gens une grande prépondérance, et la sagesse de sa conduite lui valut enfin l'estime et l'affection de tous les chefs qui commandèrent successivement au Kamtchatka. L'impératrice Catherine, qui *s'était fait la* loi, en montant sur le

trône, d'affranchir tous les exilés qui n'avaient point à se reprocher une faute capitale, envoya l'ordre de laisser à Ivaschkin la liberté d'aller où bon lui semblerait. Mais l'infortuné, qui avait vieilli à cette extrémité de l'empire, ne se sentit aucun désir de profiter de ce bienfait. Séparé depuis tant d'année de ses parens, de ses premiers amis, oublié probablement de ceux qui vivaient encore, et ne pouvant supporter l'idée de reparaître parmi ses compatriotes avec les marques ineffaçables de son déshonneur, il préféra rester chez la nation simple et hospitalière où il était considéré. Il avait accompagné M. Kasloff dans sa tournée depuis Verckneï, lorsqu'il y avait passé en venant d'Okotsk pour se rendre à la baie d'Avatscha. Depuis cinquante ans il habitait au Kamtchatka, et le sentiment de l'affront qu'il avait reçu était

encore si vif, qu'il eut de la peine à se résoudre à voir M. de la Pérouse qui le demandait avec instance. Il devança M. Kasloff lors de son retour à Verkneï, se hâta de faire tuer un de ses bœufs, et fit préparer pour nos voyageurs le meilleur repas qu'ils eussent fait depuis long-tems. Il se sépara d'eux, et surtout de M. Kasloff, en versant des larmes.

CAROLINE. Ah! mon oncle, je l'aime cent fois mieux que Béniouski.

ALPHONSE. Je crois aussi que je l'aime mieux; mais le serment de Béniouski sur le poignard, et puis quand il se met seul au canon, et qu'il dit: « Lâches, je vous » défendrai tous, » cela me séduit terriblement en sa faveur.

CAROLINE. Je te reconnais bien là: de grands mots, de grands gestes, de la bravoure peut-être, voilà ce qui t'en *impose*. Le vrai courage à moi me

paraît être dans la résignation d'Ivaschkin.

M. de Jonchère. Je le pense aussi, mon enfant, et si Béniousky montra de grands talens, les vertus d'Ivaschkin furent bien plus utiles. Ses conseils retinrent sûrement plus d'un Kamtchadale prêt à céder à son intempérance, et en vivant familièrement avec eux, il contribua sans doute à les civiliser. C'était aussi dans la vue de leur donner de bons exemples qu'on avait envoyé, à quelque distance de Verkneï, une colonie de paysans russes qui devaient inspirer aux naturels le goût de l'agriculture. Ils avaient défriché la terre, ils nourrissaient des bestiaux, et se trouvaient dédommagés de leurs travaux par la fertilité du sol. Mais les Kamtchadales voyaient ces heureux essais avec une *profonde* indifférence. Leurs *ressources* accoutumées suffisaient à

leurs besoins et, dans cette partie septentrionale de la péninsule, où la plupart d'entre eux ont conservé obstinément leurs faux dieux et leurs schamanes, ils ont moins d'aptitude encore que dans le midi à adopter les usages des Européens.

Tandis que M. Kasloff parcourait les environs, M. de Lesseps le quitta pour aller visiter Nijenei qui passe pour la capitale de toute la péninsule. Elle est située à l'embouchure de la rivière qui donne son nom à tout le Kamtchatka. Elle était plus considérable, plus peuplée, mais guère mieux bâtie que les autres villes du pays. Il arriva dans le moment où le major qui commandait à Nijenei donnait une fête pour le mariage de la nièce du protopope ou patriarche de la province. Le souper fut suivi d'un feu d'artifice qui n'était pas beaucoup plus considérable que ceux

que Théophile nous donne dans les jours solennels au vieux château, mais qui, par sa nouveauté, causa un ravissement inexprimable à la plus grande partie de l'assemblée. M. de Lesseps eut un grand plaisir à Nijenei, ce fut d'y voir huit ou dix Japonais qui, en voulant aller aux îles Kuriles, avaient naufragé l'année précédente aux îles Aleutiennes, et y avaient été recueillis par un vaisseau russe qui les avait amenés ensuite au Kamtchatka. Ils avaient sauvé quelques débris de leur cargaison dont la vente, jointe à la bienveillance naturelle des habitans, les faisait vivre dans l'aisance. Ils montraient un extrême respect pour leur capitaine, qui se trouvait admis journellement chez le major, et qui parlait déjà le russe assez bien pour que M. de Lesseps pût causer longuement avec lui. Il *lui raconta ses* aventures, et M. de Les-

seps s'aperçut bien que son récit n'était pas tout à fait exact. Il prétendait avoir erré pendant six mois sur les flots, emporté par les vents, loin du Japon, dans des régions inconnues. En vain M. de Lesseps lui objecta-t-il la difficulté qu'il devait avoir eue à subsister pendant six mois avec tout son monde, il persista dans son assertion, soit que le tems lui eût paru effectivement aussi long, soit que le goût de l'exagération et l'envie de se rendre plus intéressant par des aventures surnaturelles, se retrouvent chez tous les peuples de l'univers.

ALPHONSE. Mais il me semble que les îles Aleutiennes ne sont pas à une distance bien considérable du Japon?

M. DE JONCHÈRE. Non, c'est un archipel qui occupe l'espace entre le nord de la Sibérie et le nord de l'Amérique. L'île de Bhéring, dont nous avons parlé *jadis*, en fait partie.

Au reste, notre capitaine japonais, qui conservait peu d'espérance de retourner dans sa patrie, commençait à s'accoutumer aux manières européennes ; il avait même renoncé tout à fait à la coiffure japonaise, qui ressemble à celle des Chinois. Ce qui lui coûtait le plus, était de porter une cravate ; si lâche qu'elle fût attachée, il trouvait toujours qu'elle l'étranglait : il ne s'y déterminait que pour sortir, afin d'avoir moins froid au cou, et il allait toujours courant, jusqu'à ce qu'il fût entré dans une maison où il ôtait vîte sa cravate, afin de respirer à son aise.

ALPHONSE. Ah ! ce pauvre homme ! il était toujours dans la même crise qu'un pendu.

M. DE JONCHÈRE. Il avait reçu de l'éducation ; il était grand observateur, et tenait un registre fort détaillé de tout

ce qu'il voyait chez les Russes, afin de le publier au Japon, s'il trouvait l'occasion d'y retourner quelque jour. Il fit voir à M. de Lesseps des monnaies d'or de son pays ; elles étaient ovales, assez petites, portant l'empreinte de différens caractères, et avec un trou carré dans le milieu.

M. de Lesseps ayant rejoint son protecteur, se remit en route avec lui, et ils furent assaillis par un ouragan furieux qui les obligea d'aller chercher un abri sur la lisière d'un grand bois. Le premier soin des Kamtchadales qui les accompagnaient fut de creuser un trou dans la neige qui avait plus de six pieds d'épaisseur, et d'allumer du feu dans cette excavation pour y placer leur chaudière. Mais après le repas, la tempête subsistant toujours, il fallut se résoudre à passer la nuit dans cet endroit. Les Européens se désolaient, leurs

compagnons, accoutumés à des événemens semblables quand ils allaient chasser au loin, disposèrent tranquillement leur chambre à coucher.

THÉOPHILE. Comment, leur chambre à coucher!

M. DE JONCHÈRE. Chacun d'eux fit un fossé dans la neige, tapissa le fond du fossé de petites branches de pins, de manière à former un matelas assez douillet, puis, s'enveloppant de leur manteau kamtchadale, qui ressemble passablement à un sac avec un capuchon et des manches, ils se couchèrent tous dans leurs fossés avec le même plaisir que dans un bon lit. Les Européens qui ne purent se résoudre à suivre leur exemple, passèrent la nuit à transir dans leurs traîneaux.

On repartit le lendemain quand la tempête *fut appaisée*. Mais on prévoyait *d'autres contrariétés*. On touchait à la

contrée habitée par les Koriaques, et l'on savait que quelques hordes s'étaient révoltées.

Il était à craindre qu'elles ne cherchassent à s'emparer du gouverneur; elles pouvaient du moins l'inquiéter dans sa marche. L'esprit de malveillance semblait avoir aussi gagné le petit nombre de villages kamtchadales qui se trouvaient encore sur la route. A Gavenki, une querelle violente s'éleva entre deux jeunes gsns du pays et le sergent qui commandait l'escorte du gouverneur. Le toyon se montrait beaucoup plus disposé à soutenir ses compatriotes qu'à rendre à M. Kasloff l'obéissance qui lui était due. Obligés à se soumettre, les habitans se vengèrent en se hâtant de déménager tout leur poisson, qu'ils allèrent cacher sous la neige ou dans des *yourtes* abandonnées; en sorte que, lors-

qu'on leur demanda des vivres pour la caravane, ils soutinrent effrontément qu'ils n'en avaient plus. Il était si peu vraisemblable qu'au mois de mars leur provision d'hiver fût déjà consommée, qu'on soupçonna facilement leur artifice. Les chiens, accoutumés à ne manger que du poisson, se trouvaient réduits aux abois ; on prit le parti de les lâcher de tous côtés, et ils eurent bientôt déterré des magasins qui divulguèrent la mauvaise volonté des habitans. Ce que M. de Lesseps trouva de remarquable à Gavenki, c'est que le village est éloigné de plusieurs verstes d'un étang qui seul peut lui procurer de l'eau douce. En été on va remplir des tonneaux à cet étang ; en hiver, les habitans font leur provision d'une manière bien plus commode, ils ramassent des *quartiers de glace* qu'ils placent en tas

autour de leurs balagans, et qu'ils mettent fondre à mesure qu'ils en ont besoin.

Le village où ils allèrent loger ensuite semblait n'être habité que par des femmes. Elles prétendaient que leurs maris étaient allés à la pêche des baleines, parce qu'ils se trouvaient dans la disette, et, en effet, elles firent voir les hangars de leurs balagans presque dégarnis de poissons. L'expérience que l'on avait faite dans le précédent village, empêcha d'abord d'ajouter foi à leurs discours ; on employa les menaces et le secours des chiens pour découvrir les magasins, mais toutes les recherches furent inutiles. Les hommes trouvèrent dans le gibier et dans le peu de poisson qui restait, des ressources suffisantes ; mais les chiens, qui étaient en plus grand nombre, éprouvèrent bientôt les horreurs de la famine. Ils brisèrent leurs

liens, et poussèrent des cris affreux. La faim les rendait terribles, on évitait avec soin leur approche ; ils se jetèrent enfin les uns sur les autres et s'entre-dévorèrent tout vivans. Un spectacle si horrible, la crainte d'éprouver à leur tour la même frénésie et, dans tous les cas, de se trouver, faute de chiens, dans l'impossibilité de sortir de ce désert, jeta nos voyageurs dans une mortelle inquiétude. M. Kasloff, instruit qu'une baleine morte avait échoué sur le sable à quelque distance du village, envoya quelques personnes de sa suite pour s'en emparer. D'un autre côté, le sergent lui proposa d'aller en avant jusqu'à Kaminoi, petite ville où il y avait garnison, et où il porterait ses ordres pour qu'on lui envoyât des vivres, des chiens, et même une escorte, si la campagne était infestée par les Koriaques. Il partit, et le tems parut bien long jus-

qu'à ce que l'on reçût de ses nouvelles. Elles arrivèrent enfin, et ne firent qu'ajouter à la détresse de nos voyageurs. Le sergent leur apprenait qu'on éprouvait aussi une extrême détresse à Kaminoi; que les quarante hommes de garnison qui s'y trouvaient avaient bien de la peine à y vivre; que tous les chiens étaient morts, et qu'il avait pris le parti d'envoyer demander des secours jusqu'à Ingiga. La position de M. Kasloff lui semblait si critique, qu'elle l'empêcha de goûter aucun plaisir en recevant une lettre qui était jointe à celle du sergent: cette lettre lui annonçait sa nomination au gouvernement d'Yakoutsk, beaucoup plus important que celui d'Okotsk. M. de Lesseps, déjà convaincu qu'il était destiné à périr dans ce désert, songeait en même tems qu'avec lui s'y trouveraient ensevelis les cartes et les journaux que *lui avait laissés* M. de la Pérouse. Com-

bien il aurait plus souffert s'il avait prévu que les doubles de ces papiers devaient être engloutis dans les flots, et que les seuls monumens des travaux et de la gloire de M. de la Pérouse se trouvaient dépendre alors de sa propre existence! Il se demandait à chaque instant s'il ne pourrait pas partir seul; cette résolution, qui semblait d'abord imprudente, devint bientôt plus praticable. L'exprès envoyé pour recueillir la baleine, revint avec une ample provision qui ranima les forces du petit nombre de chiens qui vivaient encore. Presqu'en même tems le fils du prince koriaque qui s'était révolté, vint à la tête d'une petite troupe, apporter au gouverneur les soumissions de son père, et l'assurer que, loin de vouloir le troubler dans la poursuite de son voyage, il le faciliterait dans tout ce qui serait en son pouvoir. M. de Lesseps entrevit alors la

possibilité de partir seul. Les Koriaques, en retournant chez eux, voulaient bien se charger de son bagage jusqu'à Kaminoi; il n'avait donc besoin que d'un traîneau pour lui-même, et M. Kasloff pouvait lui céder le nombre de chiens suffisant pour le conduire. Il lui semblait que son devoir exigeait qu'il ne négligeât point l'occasion de s'arracher de ces déserts; et cependant il éprouvait une sorte de remords en y laissant M. Kasloff, en renonçant à partager son sort.

CAROLINE. Mais, oui, mon oncle, il l'abandonnait d'une manière bien cruelle.

M. DE JONCHÈRE. M. de Lesseps devait songer avant tout à remplir sa mission.

THÉOPHILE. Et pourquoi M. Kasloff ne partait-il pas aussi bien que lui?

M. DE JONCHÈRE. Il avait besoin d'un *plus grand* nombre de chiens pour traî-

ner sa suite et son bagage ; il fallait donc qu'il attendît les renforts d'Ingiga. Ce fut avec des regrets infinis qu'il vit partir M. de Lesseps ; il avait promis à M. de la Pérouse de lui servir de père, et avait répondu de sa personne jusqu'à Okotsk. Il lui donna les lettres de recommandation les plus pressantes pour les commandans de toutes les places où il devait séjourner, et ils se séparèrent avec des inquiétudes et des regrets mutuels.

M. de Lesseps tomba malade peu après avoir quitté M. Kasloff, pour avoir avalé sur la route, lorsqu'il éprouvait une soif ardente, un petit morceau de glace qui lui donna de la fièvre et des vertiges. Il ne voulut point s'arrêter. L'exercice rappela la transpiration et dissipa le danger. Il eut la consolation de rencontrer le convoi qu'on envoyait à M. Kasloff. Cent cinquante

chiens bien robustes, d'amples provisions en tout genre, allaient assurer son retour. L'officier qui commandait le détachement offrit à M. de Lesseps de lui céder une partie des vivres et des relais; mais comme il pouvait s'en passer, il se garda bien d'accepter cette offre et gagna fort heureusement Kaminoi.

Il y trouva des guides et des chiens; la pacification entre les Russes et les Koriaques y avait même ramené l'abondance. Le commandant russe voulut absolument qu'il joignît à son escorte qui était déjà composée de trois soldats que M. Kasloff lui avait donnés, un homme de confiance, nommé *Golikoff*, qui devint pour lui, depuis cette époque, ce qu'était Klaas, en Afrique, pour M. Le Vaillant. Il arriva au camp d'une horde de Tchouktchis, et rencontra d'abord deux femmes qui l'abordèrent *avec empressement*, et lui parlèrent, en

langue russe, avec un accent si pur et des expressions si conformes à la politesse européenne, qu'il ne put les prendre pour des sauvages. Elles portaient toutes deux l'habit des peuples sybériens, mais les traits et le teint de l'une d'elles décelaient une autre origine. Elles lui racontèrent leur histoire. Celle qui paraissait russe l'était en effet, et l'amour maternel la faisait errer de horde en horde dans ce désert, où elle venait redemander son enfant.

CAROLINE. Oh! cette pauvre femme! comment donc?

M. DE JONCHÈRE. Sa fille, quelques années auparavant, voyageait avec son père. Les Tchouktchis, alors révoltés, étaient tombés sur la caravane. Le père et quatre de ses compagnons avaient été massacrés; le reste, fait esclave, avait été partagé entre les vainqueurs. Lorsque la paix s'était conclue,

on avait réclamé ces prisonniers : la plupart avaient été rendus, mais on avait prétendu ne pouvoir retrouver l'enfant. La mère, désespérée, ne comptant plus que sur son propre zèle, s'était mise en marche pour la chercher; elle prenait des informations de tous côtés, et s'assurait sur son passage la protection de tous les chefs, qui, touchés de son malheur, de son dévoûment, facilitaient sa marche, et la recommandaient à leurs voisins : elle espérait enfin parvenir à découvrir le véritable sort de sa fille, adoptée vraisemblablement par quelque famille opulente qui ne voulait plus s'en séparer.

CAROLINE. Oh! ma tante, quelle histoire douloureuse! de manière ou d'autre, il y aura toujours eu quelqu'un de malheureux, soit qu'elle l'ait retrouvée ou non.

ALPHONSE. Et l'autre femme?

M. DE JONCHÈRE. Elle était née parmi les Tchouktchis, et avait été, dans une autre guerre, enlevée par les Russes qui l'avaient baptisée et élevée avec soin. Elle avait épousé un soldat, et en avait eu plusieurs enfans. Devenue veuve, les Russes l'avaient renvoyée avec ses enfans parmi ses compatriotes, afin qu'elle leur racontât les bons traitemens qu'elle avait reçus des Européens, et qu'elle leur apprît à les aimer à leur tour. M. de Lesseps en éprouva le premier les heureux effets : il fut accueilli avec amitié par le chef de la horde, qui lui donna un grand festin où il fut placé entre les deux dames russes, et il reçut de la part de ce prince tous les bons offices qu'il pouvait désirer pour la suite de son voyage jusqu'à Pareiné, à peu de distance d'Ingiga.

En *arrivant* à Pareiné, il trouva aux *portes du village* une femme russe qui

pleurait amèrement. Il s'arrêta pour s'informer du sujet de sa peine. Cette infortunée était partie quinze jours auparavant d'Ingiga avec son mari, son fils, et quelques autres personnes qui avaient affaire dans un village assez éloigné. Un ouragan, semblable à celui que M. de Lesseps avait éprouvé, les avait assaillis lorsqu'ils se trouvaient écartés de tout abri. Etourdis par la tempête, aveuglés par d'épais flocons de neige, les voyageurs s'étaient égarés et séparés les uns des autres. Le père et le fils étaient ensemble dans le même traîneau. Après la fin de l'orage, on les chercha vainement de tous côtés, on ne put les retrouver que deux jours après : ils étaient enfouis dans la neige, morts de faim et de froid ; leurs bras, entrelacés, s'étaient glacés dans cette attitude, et ils étaient morts en s'em-*brassant.*

CAROLINE. Oh! mon dieu!

M. DE JONCHÈRE. La femme, plus heureuse, ou peut-être bien plus à plaindre, avait gagné le village sans accident, et ne pouvait plus se résoudre à quitter le lieu qui renfermait les restes de ce qu'elle avait eu de plus cher au monde. M. de Lesseps ne pouvant lui donner de consolation, l'exhorta seulement à soutenir son malheur avec courage. Pareiné appartenait à un chef de Koriaques qui avait partagé la révolte de ceux de Kaminoi, et ne s'était soumis que par nécessité. M. de Lesseps n'eut pas de peine à démêler ses mauvaises intentions. Il refusait de lui fournir des relais et des guides; il voulait lui persuader de passer la nuit au village, probablement pour le dépouiller et peut-être même le massacrer: mais M. de Lesseps insista fortement pour repartir sans délai, et la vue des lettres de *M. Kasloff* détermina le chef à céder.

Il parvint enfin à Ingiga, la première ville qu'il eût trouvée depuis Nijenei, et où il fut reçu à bras ouverts par le major qui l'attendait impatiemment, ainsi que M. Kasloff.

Il eut le plaisir de voir arriver le lendemain à Ingiga un jeune homme, frère du chef d'une tribu de Koriaques nomades, qu'il avait connu à Kaminoi. Il se nommait Oumiavin : il avait été converti à la religion chrétienne ; et, s'étant fixé parmi les Russes, il occupait la place de juge à Ingiga, honneur qui n'était accordé qu'à des personnes alliées au moins à des familles royales. Les relations qu'il fit à M. de Lesseps des guerres que sa nation avait soutenues anciennement contre les Russes, donnaient l'idée d'un courage féroce, principalement parmi les Koriaques sédentaires. Les tribus nomades, à qui leur manière de vivre offrait d'autres moyens

de conserver leur indépendance, s'étaient enfoncées dans des déserts considérés comme inaccessibles, et quelques-unes avaient ainsi disparu, sans que depuis on en eût entendu parler. Mais le besoin, la disette, l'habitude de changer de place avaient ramené le plus grand nombre dans le midi, et M. Gagnen, gouverneur d'Ingiga, employait tous ses soins à leur faire sentir les avantages du voisinage, du commerce des Russes à la domination desquels ils s'étaient enfin soumis, moyennant des rétributions légères. Les Koriaques sédentaires avaient été plus difficiles à réduire, et nous avons vu qu'ils l'étaient si mal encore, qu'à la moindre altercation, à la moindre apparence de succès, ils secouaient le joug, infestaient les chemins, et dévastaient les villages où ils pouvaient rencontrer des Russes. Quel-

même préféré la destruction à la dépendance ; elles s'étaient fortifiées, défendues dans leurs tannières, et, poussées à l'extrémité, elles avaient fait le terrible serment de perdre le soleil : c'est leur expression. Alors les hommes, comme les Sagontins autrefois, avaient égorgé leurs femmes, leurs enfans, jeté avec eux toutes leurs richesses sur un bûcher, et, se précipitant au milieu des ennemis, avaient combattu jusqu'à la mort.

ALPHONSE. Oh! quelle horreur!

M. DE JONCHÈRE. M. Gagnen, dans toutes ses relations avec eux, cherchait à leur inspirer des sentimens plus doux. Une idée fort heureuse qu'il avait eue contribuait très-efficacement alors au repos de ces contrées. Il avait imaginé d'établir entre chaque Russe et un Koriaque une espèce de pacte, qui rappelle les anciennes fraternités *d'armes des* chevaliers. Le foi du ser-

ment, les droits de l'hospitalité sont très-révérés chez ces peuples, et un Russe lié de cette manière à un Koriaque pouvait voyager très-loin, et obtenir sûreté et protection en se réclamant de son ami. De son côté, le Koriaque pouvait venir s'établir sans façon et aussi long-tems qu'il lui plaisait, chez son frère le Russe, où il était logé, nourri, soigné, comme s'il eût fait réellement partie de la famille. Cette invention, qui pouvait bien causer aux Russes quelque dépense en tabac, en eau-de-vie et l'ennui d'une mauvaise compagnie, avait l'inappréciable avantage d'assurer leur commerce, leur existence, de pacifier et de civiliser même ces cantons agrestes. Il serait à désirer que cette alliance qui intéresse tous les sentimens d'honneur qui peuvent se trouver dans l'âme d'un sauvage, qui *éloigne l'image* de la supériorité pour y

substituée à celle d'une affection réciproque, fût usitée dans tous les pays où l'on établit une colonie ou un comptoir. Les idées d'adoption ont un très-grand empire chez quelques nations; parmi les sauvages de l'Amérique, si féroces à l'égard de leurs prisonniers, qu'il les font périr ordinairement dans les tourmens les plus horribles, s'il se trouve quelqu'un des vainqueurs qui, ayant perdu un fils, un frère, ait l'idée de le remplacer par un des vaincus, il l'arrache au supplice, lui donne le nom du mort, et, sous ce nom, il obtient les mêmes droits, il reçoit les mèmes caresses : la propriété a tant de charmes, que le cœur même des mères semble aussi s'y tromper.

CAROLINE. Ah! je croirais plus facilement que l'on se trompe à l'égard de l'adoption fraternelle : un véritable ami n'est-il pas partout comme un frère?

Ne le pense-tu pas Alphonse, et toi aussi Théophile ?

ALPHONSE. C'est une chose convenue depuis long-tems.

THÉOPHILE. Je sais bon gré aux sauvages de penser comme nous à cet égard.

M. DE JONCHÈRE. M. de Lesseps brûlait d'envie de quitter Ingiga. On lui conseilla de renoncer à ses chiens pour employer les rennes qui étaient assez communs aux environs, et dont les Koriaques faisaient usage comme les Lapons. Il s'agissait de s'en procurer, et d'assurer le voyage de M. de Lesseps au moins jusqu'à la ville d'Iamsk, où il trouverait d'autres ressources. Le service des postes pour les personnes attachées au gouvermement, était une espèce de servitude imposée, moyennant un faible salaire, à toutes les tribus

des environs. M. de Lesseps était considéré comme voyageant sous la protection de l'impératrice, et nous avons déja vu que les passeports que M. Kasloff lui avait donnés en conséquence, lui avaient été déjà fort utiles pour en imposer à la mauvaise volonté d'un chef de Koriaques. M. Gagnen imagina de convoquer tous les princes des environs, c'est-à-dire ceux des tribus nomades qui élèvent le plus de rennes, et les conservent avec plus de soin durant l'hiver. Ils se rendirent volontiers à une invitation qui leur promettait des largesses en tabac et en eau-de-vie, dont on les régala fort généreusement en effet. Mais lorsqu'ils furent instruits du motif pour lequel on les avait réunis, plusieurs d'entre eux éclatèrent en murmures, se plaignant que, parce *qu'ils nourrissaient* bien leurs rennes, *ces corvées* leur étaient toujours réser-

vées, et que l'on épargnait les Koriaques sédentaires qui menaient dans leurs villages une vie oisive et efféminée. Ces plaintes avaient une apparence de justice ; M. de Lesseps était très-fâché d'y avoir donné lieu et fort inquiet du succès de ses demandes, lorsque tout à coup un vieux chef se levant : « Vos réclamations sont fondées, dit-il à ses confrères, mais cet étranger ne doit pas souffrir de nos dissensions ; réservons nos plaintes pour un autre jour. Si vous refusez d'être utiles à ce voyageur, moi seul je me charge de sa personne et de son bagage, et je le conduirai à mes frais aussi loin qu'il lui plaira d'aller. » Un tel dévoûment fit rougir tous les autres de leur mauvaise volonté ; ils convinrent entre eux que les plus voisins d'Ingiga conduiraient M. de Lesseps jusqu'au camp du vieux Siméon, qui se chargerait ensuite de le transporter à Iamsk.

Tant de générosité vous surprendra peut-être comme elle surprit M. de Lesseps et le major ; mais le vieux Siméon était précisément le frère d'Oumiavin : on gagne toujours à se montrer bon et sensible, et tel était le fruit des liaisons que M. de Lesseps avait contractées avec le jeune homme. Tout s'exécuta comme on en était convenu. Les traîneaux, attelés avec des rennes, conduisirent rapidement notre voyageur jusqu'à la horde de Siméon Oumiavin, où il fut reçu effectivement comme un frère. C'était à qui débarasserait les traîneaux et mettrait les effets à couvert ; les princesses avaient préparé un festin splendide, et M. de Lesseps en augmenta la magnificence et l'allégresse en distribuant largement de l'eau-de-vie, dont il avait fait à dessein une ample provision à Ingiga. Le prince Siméon était chrétien, ainsi que son nom vous

l'indique, et jouissait parmi ses compatriotes d'une haute considération acquise par ses anciens exploits et par sa bonté constante. Il avait autrefois terrassé et mis à mort un ours monstrueux qui l'avait attaqué lorsqu'il était seul et presque sans armes. Le lendemain, M. de Lesseps, en congédiant ses conducteurs, leur remit une somme fort au-dessus de celle sur laquelle ils avaient compté. Il eut même quelque peine à la leur faire accepter, et vous pouvez imaginer combien ils se réjouirent d'avoir cédé aux représentations du vieux Oumiavin. Celui-ci ne voulut pas s'en rapporter à ses gens du soin de conduire son nouvel ami; les passages étaient si périlleux, qu'il crut sa surveillance véritablement nécessaire, et en effet, sans elle, M. de Lesseps aurait péri cent fois. Un jour entre *autres*, il fallut gravir un pic très-*escarpé : les* rennes, déjà fatigués, s'a-

battaient à chaque instant. Les conducteurs, qui marchaient avec peine eux-mêmes de chaque côté du traîneau, le soutenaient soigneusement, et M. de Lesseps, d'après les conseils de Siméon, faisait avancer le traineau, en s'accrochant successivement aux saillies des rochers. Arrivé enfin avec tant d'efforts au sommet de la montagne, M. de Lesseps se crut tout à fait perdu : la pente de l'autre côté était cent fois plus rapide ; il lui paraissait impossible de songer à descendre autrement qu'en revenant sur ses pas, et, quelle que fût sa perspective, il était tenté de se livrer au désespoir. Il s'aperçut avec étonnement que ses Koriaques ne paraissaient pas du tout émus, qu'ils avaient l'air au contraire de reprendre joyeusement haleine, comme des gens qui sont au terme de leurs inquiétudes et de leurs travaux. *Pour les* retirer de cette singulière in-

souciance, il montrait du doigt au vieux Siméon le fond du précipice. « Nous y serons dans un moment, » répondit le prince, et M. de Lesseps n'était que trop tenté de le croire ; il n'était indécis que sur l'état dans lequel il se trouverait quand il y serait rendu ; il ne pouvait pas se persuader qu'on pût y arriver vivant. Cependant les Koriaques détellent les rennes et les attachent derrière le traîneau où ils enjoignent à M. de Lesseps de rester assis, avec la précaution de se tenir bien en équilibre ; ils le poussent ensuite sur la pente qui n'était hérissée d'aucune pointe de roc, mais entièrement couverte de neige. Le traîneau glissa comme sur une glace, et quoique les rennes attachés derrière modérassent un peu sa course, en moins de dix minutes il eut franchi l'escarpement de la montagne, que M. de Lesseps estima devoir être de plus de cent

toises, et presque perpendiculaire. Les autres traîneaux arrivèrent de la même manière, et les guides attachant sous leurs pieds leurs larges et longs patins en forme de raquette, descendirent aussi rapidement à leur tour et sans mésaventure. Mais les efforts qu'il avait fallu faire pour monter d'abord sur le pic avaient tellement épuisé les rennes, que plusieurs d'entre eux se couchèrent quand ils furent arrivés au bas. Une fois couchés, on tenterait inutilement de les faire lever, ils périraient sous les coups. On laissa donc quelques hommes pour les garder et les ramener au camp; le reste gagna laborieusement le plus prochain village, qui s'appelait Toumané. Ce fut là que Siméon, avec des regrets infinis, déclara à M. de Lesseps l'impossibilité où il se trouvait d'accomplir sa promesse et de l'escorter jusqu'à Iamsk.

L'état de ses rennes était trop visible pour qu'on pût l'accuser de manquer de zèle. Il éprouvait tant de peine de ne pouvoir remplir l'attente de notre voyageur, qu'il refusa toute espèce de paiement à son départ, et ce ne fut qu'en les lui offrant comme des témoignages d'alliance et d'amitié qu'on put lui faire accepter quelques présens. Les Koriaques de Toumané n'avaient point de rennes, mais des chiens et en petit nombre. M. de Lesseps eut de la peine à compléter les attelages de ses traîneaux. Il arriva enfin à Iamsk, située sur le bord de la mer, et entourée de tribus de Tunguses, dont les mœurs grossières, mais pacifiques, rappelèrent à M. de Lesseps ses bons Kamtchadales. Il eut à franchir une montagne moins escarpée et moins haute que celle qu'il avait passée avec

le secours de Siméon ; cependant ses conducteurs, beaucoup moins habiles et plus poltrons, soutenaient que c'était le pic le plus élevé de l'univers, et lorsqu'ils furent arrivés en bas, ils suspendirent aux buissons d'alentour des feuilles de tabac et des morceaux de poisson, en signe d'actions de grâces aux dieux, qui, disaient-ils, les avaient si visiblement protégés. Le pied de la montagne était parsemé d'autres débris du même genre, parmi lesquels M. de Lesseps aperçut un javelot si bien travaillé, qu'il voulut s'en emparer. Les Tunguses s'y opposèrent, l'assurant que les dieux, auxquels il avait été offert, ne manqueraient pas de se venger d'un pareil sacrilége. Il ne voulut pas combattre leur crainte superstitieuse, mais il profita d'un moment où ils avaient le dos tourné pour enlever le *javelot* sans qu'ils s'en aperçussent. Le

chemin depuis lors côtoyait les bords de la mer, et les villages que l'on rencontrait annonçaient une sorte d'opulence. Le poisson, recueilli abondamment, n'était pas encore consommé. Dans quelques endroits, il fallut courir sur la glace, et M. de Lesseps y trouva de grands dangers. La saison s'avançait, les glaçons commençaient à se fendre, et la corniche qui restait attachée au rivage perdait de sa solidité. Enfin, après tant d'inquiétudes et de traverses, il arriva dans les murs d'Okotsk.

Caroline. Ah! qu'il dut se trouver heureux en apercevant cette ville!

Théophile. Mais il n'était pas pour cela au terme de son voyage.

M. de Jonchère. Non, assurément, mais il pensait avoir achevé ce qu'il y avait *de plus* dangereux et de plus *difficile. La* partie de la Sibérie entre

Okotsk et Tobolsk est plus connue, plus fréquentée, et habitée par un grand nombre de Russes : aussi lui sembla-t-il que toutes ses peines étaient finies. Il alla se présenter au major Kokh qui commandait en l'absence du gouverneur, et qui, prévenu déjà par des lettres écrites de Saint-Pierre et Saint-Paul, attendait M. de Lesseps avec M. de Kasloff. Il écouta, avec autant d'intérêt que de peine, le récit que lui fit notre voyageur des motifs désastreux qui l'avaient réduit à se séparer de son protecteur et des difficultés dont sa route, depuis lors, avait été semée. Il l'engagea à beaucoup adoucir cette peinture en s'adressant à Mme Kasloff qui chérissait son mari, et près de laquelle il le conduisit le lendemain.

Alphonse. Pourquoi donc le lende-*main?*

M. de Jonchère. Parce qu'elle était

à la campagne ; elle avait été jouir des premières haleines du printems. Madame Kasloff, quoique née à Okotsk, avait reçu la meilleure éducation, et les conseils de son mari l'avaient encore perfectionnée. Elle parlait fort bien français, et témoigna beaucoup d'intérêt à M. de Lesseps. Elle recommanda au major de faciliter son départ, puisque c'était le seul moyen de l'obliger véritablement. Le major s'y prêta, quoiqu'à contrecœur, persuadé que le dégel qui commençait y mettrait les plus grands obstacles. En effet, M. de Lesseps partit avec ses traîneaux et ses chiens, et trouva la neige fondue dans la campagne. On était alors au mois de mai ; il fut contraint de revenir à la ville, qu'il ne regagna même qu'avec peine, mais on le consola, en lui disant que la végétation en Sibérie est si prompte, et le passage de l'hiver à l'été si rapide, qu'il lui

faudrait attendre tout au plus un mois pour que les chemins devinssent entièrement praticables, même pour les kibitks; c'est une espèce de chariot roulant, attelé de plusieurs chevaux, et il finit par se féliciter d'un contre-tems qui le mit à portée de recevoir des nouvelles de M. Kasloff. Un courrier parti d'Ingiga annonça l'arrivée du gouverneur dans cette ville. Enfin le dégel se compléta; les glaces amoncelées à l'embouchure de la rivière d'Okhota, se détachèrent toutes à la fois. C'était un spectacle curieux, même pour les habitans de la ville, quoiqu'il se répétât tous les ans. Au départ des glaçons, qui roulèrent dans la haute mer avec un fracas épouvantable, succéda immédiatement la pêche. On ne peut exprimer la sensation produite par le premier coup de filet. Les Tunguses, qui composaient *le bas* peuple d'Okotsk, se précipi-

taient, se culbutaient pour enlever le plus petit poisson, qu'ils dévoraient tout cru. Bientôt la ville en regorgea, la chasse se r'ouvrit presqu'en même tems. Les rennes sauvages, les argalis, ne trouvèrent plus de retraite sûre dans les bois ; les oiseaux aquatiques vinrent couvrir les bords de la mer et des étangs : tout le pays se trouva dans l'abondance. Les premiers jours de juin furent assignés pour le départ de M. de Lesseps ; il se sépara avec regret de M.me Kasloff et du major. Il lui en coûtait surtout de s'éloigner sans avoir revu le gouverneur, qui ne devait pas tarder à paraître ; mais son devoir lui commandait toute la célérité qui était en son pouvoir. Il partit à cheval avec Golikoff et quelques guides. Leurs chevaux malheureusement se ressentaient encore de la disette qu'ils avaient éprouvée durant l'hiver, et cet inconvénient, joint à

celui de passer plusieurs fois par jour des rivières débordées, soit en bateau, soit à la nage, lui fit sentir qu'il n'était pas encore au bout de ses fatigues. Du moins n'avait-il à souffrir d'aucun besoin; M.me Kasloff avait pourvu particulièrement à sa nourriture, et dans le nombre de ses provisions elle avait fait entrer des biscuits de seigle qui lui étaient d'une grande ressource. Il était fort rassasié des racines sauvages, et n'aimait pas à manger sans pain. Ses Tunguses faisaient aussi grand cas de la farine de seigle, et ceux qui n'étaient pas cultivateurs en achetaient des autres de préférence à toute autre denrée; mais la manière dont ils l'assaisonnaient n'aurait pas permis à M. de Lesseps de partager leur repas: ils en faisaient de la bouillie avec de l'huile de poisson.

ALPHONSE. Ah! bon dieu!

M. DE JONCHÈRE. M. de Lesseps ar-

riva à Iakoutsk, qui devait être désormais la résidence de M. Kasloff. C'était la plus grande ville et la plus peuplée que notre voyageur eût vue depuis son départ ; la plupart des maisons étaient même bâties en charpente. Il n'y séjourna pas long-tems. La saison était trop favorable : on était alors aux plus grands jours de l'année ; dans cette partie du monde l'intervalle du crépuscule à l'aurore était presqu'insensible, et la campagne, tapissée de verdure, ne mettait alors aucun obstacle à ses projets. Il partit d'Iakoutsk en kibitk, et traversa plusieurs villages russes, environnés de champs en culture, animés par tous les tableaux de l'activité, de l'industrie, que n'offrent pas les habitations des naturels. Il parvint à Irkoutsk, qui lui offrit enfin toute la magnificence, tous les aspects d'une ville européenne ; la *forme, la beauté* des édifices, le nombre

et l'éclat des boutiques que décoraient à la fois les marchandises de l'Europe et de la Chine, avec lesquelles Irkoutsk fait un commerce très-actif, charmaient notre jeune voyageur, et semblaient le rendre à la lumière en lui retraçant sa patrie. Ce fut là qu'il se sépara de son fidèle Golikoff, dont toute l'ambition venait d'être satisfaite : il avait obtenu un grand avancement dans la garnison d'Iakoutsk, où habitait son père. Néanmoins, aux transports de joie qu'il fit paraître, lorsque M. de Lesseps eut obtenu cette grâce pour lui du gouverneur général, succéda le chagrin le plus cruel en songeant qu'il allait quitter son jeune maître. Il l'accompagna hors de la ville avec quelques personnes à qui notre voyageur avait été recommandé. Mais lorsqu'il fallut s'en séparer, son désespoir éclata tout à fait ; il déclara que cet effort était au-dessus de son

courage ; il s'attachait aux habits, aux pieds de M. de Lesseps, et les arrosait de larmes ; il le conjurait de l'emmener avec lui. Il oubliait qu'étant soldat, ce qu'il demandait était impossible, et qu'il déchirait inutilement le cœur de M. de Lesseps. Ce bon Golikoff avait donné constamment des preuves du plus grand zèle : voyant le prix que M. de Lesseps attachait à une cassette assez pesante, qui contenait les dépêches et les échantillons qui lui avaient été remis par M. de la Pérouse, il ne la perdait pas de vue, et une fois qu'elle était tombée avec lui dans une rivière, il exposa ses jours pour la conserver. Jamais la sensibilité de M. de Lesseps n'avait été mise à plus grande épreuve. Il trouva moyen de s'échapper et de monter dans son kibitck. Le malheureux Golikoff se traîna sous les roues, et l'on eut bien de la peine à l'en écar-

ter. Le reste du voyage de M. de Lesseps à travers des nations et des pays que vous connaissez déjà par les relations de M. Pallas, n'offrirait plus rien de piquant à votre curiosité; il suffira de vous dire qu'il parvint, à la fin de septembre, à Pétersbourg, où il espérait trouver son père. Son absence fut un motif pour l'empêcher d'y prendre aucun repos, et le déterminer à partir immédiatement pour la France. Il traversa rapidement la Baltique, l'Allemagne, et remit enfin ses paquets entre les mains du ministre, qui obtint du roi de récompenser le zèle de notre jeune voyageur, en le nommant consul à Cronstadt, à peu de distance de Pétersbourg.

THÉOPHILE. Mon papa, je n'ai pas voulu vous interrompre, mais comment les rennes sont-ils faits, s'il vous plaît?

M. DE JONCHÈRE. Je te ferai la description de cet animal une autre fois : il est tard, et nous arrivons précisément au château.

CHAPITRE LXXI.

François I.er * avait reçu malheureusement une éducation plus brillante que solide ; il aimait les arts, la littérature et la gloire des armes, plus que le soin des affaires ; Louis XII lui-même redoutait, pour le bonheur de la France, les effets de sa vivacité et de son inapplication. Il n'avait que vingt-un ans lorsqu'il parvint au trône. Sa mère, et Duprat, confident de cette princesse, usèrent de tout leur ascendant sur lui pour attirer à eux toute l'autorité et toutes les richesses. Duprat fut nommé chancelier, et la duchesse d'Angoulême régente pendant que François alla reconquérir le Milanès. Il livra à Sforce, près de Marignan, une bataille qui dura deux jours :

* *François* I.er, 1515 ans après J.-C.

les plus vieux généraux dirent que tous les combats auxquels ils avaient assisté, n'avaient été que des jeux d'enfans en comparaison de celui-là. Sforce céda ses droits pour une pension qui lui fut assurée. Léon X promit au roi l'investiture du royaume de Naples après la mort de Ferdinand. Celui-ci engagea Henri VIII à se liguer avec lui contre François : ce fut la dernière action de sa vie. Sa mort laissa Charles de Luxembourg souverain de tous les royaumes d'Espagne que Ferdinand était parvenu à réunir sous son obéissance. Ce prince conclut aussitôt la paix, et demanda la main de Louise, dont la reine venait d'accoucher. On lui promit la cession des prétentions au royaume de Naples pour la dot de cette princesse. On fit avec les Suisses un traité d'alliance perpétuel, qui effectivement *a duré* bien des siècles, et

Henri VIII fit également la paix, en convenant de marier sa fille unique au dauphin.

Maximilien étant mort avant qu'on eût élu un roi des Romains, Charles et François prétendirent l'un et l'autre à la couronne impériale; ce fut l'origine de cette inimitié qui troubla si long-tems l'Europe, et dura jusqu'à leur dernier soupir. Pour se délivrer des guerres que le mécontentement de celui qui serait exclu pourrait attirer à l'autre, les électeurs proclamèrent le duc de Saxe : mais, craignant de les avoir tous les deux pour ennemis, il refusa et donna sa voix à Charles. Ce conseil emporta la balance en sa faveur, et il fut proclamé sous le nom de Charles-Quint. François fit promettre au pape qu'il ne le reconnaîtrait pas; mais la crainte de voir Charles se déclarer pour Luther, *dont la* doctrine faisait alors beaucoup

de bruit et de partisans, détermina Léon à se montrer plus facile; il alla même jusqu'à se joindre à lui contre François. Luther était un moine allemand qui, ayant reçu quelque mécontentement de la cour de Rome, s'était révolté ouvertement contre la plupart des principes de l'église catholique : il prêchait le rétablissement du mariage des prêtres, la suppression des indulgences, de l'autorité du pape et des évêques. Il fut le fondateur de la religion protestante qui fit des progrès rapides dans l'Allemagne et dans les royaumes du Nord.

Charles-Quint profita des difficultés que le défaut d'argent, occasionné en grande partie par les prodigalités du roi et la cupidité de sa mère, causait à François pour mettre son armée en campagne. Il s'avança en France, et assiégea Mézières, place dont les fortifications tombaient en ruines;

mais le chevalier Bayard y fut nommé commandant, et sa valeur seule obligea Charles à lever le siége. Le roi poursuivit Charles-Quint, et l'effraya si bien par sa vivacité, qu'il licencia son armée et se retira dans les Pays-Bas.

CHAPITRE LXXII.

La guerre continua sur les frontières de l'Espagne. Les Espagnols s'étaient révoltés contre Charles, mais ses généraux vainquirent à la fois les Espagnols et les Français. Pendant ce tems, le marquis de Pescaire s'empara du Milanès, et Léon X, qui avait pris une aversion extrême pour François, mourut de joie, dit-on, en apprenant ses désastres. Ce pape a laissé la réputation de restaurateur des lettres et des arts en Italie, comme François I.er l'obtint en France. Le tems où il a vécu a été nommé le *siècle Léontin*. Il fit achever la célèbre église de Saint-Pierre de Rome, commencée par Jules II, son prédécesseur. François imagina de citer Charles *au parlement* comme son vassal, de la

condamner comme rebelle, et de confisquer les Pays-Bas, mesure qui fut aussi vaine que ridicule, parce que les Flamands ne s'y soumirent pas et qu'il n'était pas en état de les y contraindre. Il se décida à passer en Italie, et nomma pour son lieutenant le duc d'Alençon, mari de sa sœur Marguerite. Le jeune duc de Bourbon, qui avait succédé à son père dans la charge de connétable, fut très-mécontent de voir que le duc lui fût préféré. Bourbon était suspect au roi, tant à cause de son aversion pour l'amiral Bonnivet, un des favoris de la duchesse d'Angoulême, que pour ses discussions avec la duchesse elle-même. Ces discussions avaient eu lieu pour des biens dépendans de la succession de la maison de Bourbon. Pour les terminer, la duchesse lui avait proposé sa main : comme elle n'était plus jeune, il avait ri de cette proposition, et la duchesse ne lui avait

pas pardonné. Le procès s'était engagé, les juges avaient condamné le connétable. Convaincu qu'ils avaient cédé à l'influence du roi et de la duchesse, il s'était vengé en promettant à l'empereur, par un traité secret, de lui livrer tous les pays dans sa dépendance ; savoir : le Bourbonnais, le Beaujolais, l'Auvergne et plusieurs autres qui, s'ils n'étaient pas tous sa propriété, se trouvaient sous son gouvernement. L'empereur, en récompense, devait lui donner sa sœur Éléonore en mariage, et lorsqu'ils auraient conquis la France, la partager avec lui et le roi d'Angleterre, qui devait appuyer leur entreprise. François ignorait encore cette trahison : mais les plaintes amères que le connétable avait fait éclater, et sa retraite dans ses terres, l'avaient décidé à ne pas laisser en France un homme aussi mécontent, aussi puissant et aussi dangereux : il passa donc à Moulins, en se dirigeant vers l'Italie, ac-

cabla le connétable de caresses, et lui dit qu'il venait le chercher lui-même pour aller reconquérir le Milanès. Bourbon répondit par des respects et des sermens de fidélité encore moins sincères que les marques d'affection du roi; mais il s'excusa de le suivre, sur le dérangement de sa santé. En effet, il feignit de tomber malade, et le roi, ne pouvant attendre son rétablissement, lui donna rendez-vous à Lyon. Le connétable se mit en marche, mais à petites journées, et en affectant toujours de souffrir beaucoup. Il apprit en chemin qu'un de ses confidens avait été révéler toute la conspiration au roi; alors il craignit pour sa liberté, et, déguisé en valet, il se réfugia en Savoie. La duchesse de Lorraine, sa sœur, celle que M.me de Beaujeu avait mariée à René, se rendit aussitôt auprès du roi, sollicita la grâce de son frère, et obtint non-seulement que sa *faute* serait oubliée, mais que les biens,

objets de ses discussions avec madame d'Angoulême, lui seraient abandonnés. L'ingrat connétable désavoua sa sœur, rejeta le pardon qu'il n'avait pas ambitionné, passa en Italie, et se joignit à Pescaire, général de Charles-Quint. Le roi resta en France pour y faire faire le procès au connétable, et envoya son armée sous le commandement de l'amiral Bonnivet.

CHAPITRE LXXIII.

L'AMIRAL Bonnivet laissa envelopper son armée dans ses quartiers d'hiver : il fut contraint à faire retraite et la fit en homme habile et courageux. Les ennemis le poursuivirent et le joignirent près de Rebec. Le combat fut sanglant. Bonnivet fut blessé, le chevalier Bayard y reçut un coup mortel. Le connétable passa au moment où l'on venait d'étendre ce héros au pied d'un arbre ; à cet aspect il ne put retenir ses larmes. « Ne pleurez pas sur moi, prince, lui dit Bayard, je meurs en homme de bien ; pleurez plutôt sur vous-même, qui avez trahi votre patrie et votre roi. » Pescaire, instruit de son malheur, fit cesser le combat autour de lui, envoya chercher une tente et un lit, car il était impos-

sible de le transporter ailleurs, et il expira peu après, comblé des soins de ses ennemis, qui les honoraient eux-mêmes autant qu'ils honoraient Bayard. Bonnivet gagna enfin les Alpes, où il mit ses troupes en sûreté. Pendant ce tems, on faisait à Paris le procès au connétable et à ses principaux complices : un seul, nommé Saint-Vallier, dut sa grâce aux sollicitations de sa fille, Diane de Poitiers. Le connétable, sommé de comparaître, promit de revenir en France, mais à la tête d'une armée. En effet, il entra en Provence, prit plusieurs villes et assiégea Marseille, qu'une flotte devait venir bloquer du côté de la mer. Celle des Français la dispersa, et Bourbon, manquant de vivres, leva le siége, et se retira vers Gênes révoltée encore une fois contre les *Français. La* Palice le suivit, et tailla *en pièces son* arrière-garde. François

passa en Italie, malgré les instances de sa mère, qui croyait sa présence nécessaire dans le royaume, où les impôts multipliés produisaient de grands mécontentemens. Sa conduite en Italie répondit à son imprudence : au lieu de s'assurer de plusieurs villes sur son passage, il marcha directement au siége de Pavie, par le conseil de Bonnivet. Les ennemis, commandés par Lannoy, vice-roi d'Italie, s'avancèrent pour secourir la ville. Les anciens capitaines étaient d'avis d'éviter la bataille : François imita la témérité de Charles VIII, mais les circonstances n'étaient pas les mêmes; rien ne le pressait et ne l'obligeait à prendre un parti hasardeux. Les ennemis voulaient entrer dans la place, l'artillerie du camp les en empêchait. Au lieu de conserver cette position heureuse, François se priva lui-même de cet avantage, en plaçant ses troupes au-

[redacted]

devant de cette artillerie qui, dès lors, fut contrainte à cesser son feu. Il fit des prodiges de valeur, mais en général il fut mal secondé *. La Trémouille fut tué et La Palice fait prisonnier. Bonnivet, s'attribuant avec raison le malheur de cette journée, se précipita au milieu des ennemis et y trouva la mort. Le duc d'Alençon prit la fuite. Le roi, au milieu d'un petit peloton de héros, continuait à se battre, quoique couvert de blessures; mais ayant eu son cheval tué sous lui, il sentit qu'il était sans ressources et qu'il fallait songer à se rendre. Il demanda Lannoy, auquel il remit son épée. Les chevaliers qui l'entouraient se rendirent tous prisonniers pour le suivre. Il fut conduit dans un château-fort, d'où il écrivit lui-même à sa mère pour lui faire part de sa captivité: « Tout

* *Bataille* de Pavie, 1525 ans après J.-C.

est perdu, Madame, lui disait-il, hormis l'honneur. » Charles-Quint, en l'apprenant, eut la force de modérer sa joie, et y mit beaucoup de bienséance. Il en mit infiniment moins dans les premières propositions qu'il fit faire au roi pour sa rançon et pour la paix : il lui demanda la restitution de tous les états de Charles-le-Téméraire, et, de plus, la Provence et le Dauphiné, avec le titre de roi pour le connétable. François rejeta tout, et s'en remit, pour toutes délibérations à ce sujet, à sa mère et à son conseil. Le duc d'Alençon, accablé de douleur, de honte et des reproches de sa femme, mourut quelque tems après. La duchesse d'Angoulême elle-même éprouva un chagrin si vif qu'il pensa terminer ses jours. Elle voyait son fils prisonnier, l'armée affaiblie et *découragée*, le peuple mécontent, les

finances épuisées, et elle n'attendait d'un ennemi tel que Charles-Quint, que des conditions encore plus désolantes que son état présent.

QUE fais-tu donc, dit M.me de Jonchère à son Alphonse qu'elle vit occupé à compter tout bas sur ses doigts.
— Maman, répondit-il, je calculais combien il y a de tems que vous nous avez promis un conte à la manière noire, et. . . . .

M.me DE JONCHÈRE. Et tu trouves que cette promesse date de bien loin, n'est-il pas vrai ?

CAROLINE. Mais, ma tante, je suis un peu de l'avis de mon cousin à cet égard.

M.me DE JONCHÈRE. Effectivement, j'ai tardé à m'acquitter envers vous, mais je ne vous ai point oubliés. J'ai songé plus que vous ne le croyez à vous satisfaire; je vous dirai donc que. . . . .

ALPHONSE. Doucement, doucement, *maman*, je vous prie! et le titre, vous

ne le dites donc pas? est-ce qu'il n'a pas de titre, ce conte?

M.me DE JONCHÈRE. Oh, mon dieu si! il s'appelle *les Mystères*, puisque c'est le genre des romans mystérieux que vous voulez connaître.

ALPHONSE. Les mystères! cela est bien court, est-ce qu'il n'y a dedans ni filles, ni fils, ni pères?

M.me DE JONCHÈRE. Il y a bien une jeune fille qui. . . . .

ALPHONSE. Attendez, attendez, où demeure-t-elle, cette jeune fille? dans un château, dans une tour, dans une caverne?

M.me DE JONCHÈRE. Pas du tout, dans une simple chaumière, au milieu des montagnes de la Suisse. Le genre des mystères est si absurde par lui-même que, pour lui donner moins d'invraisemblance, il m'a paru nécessaire de *placer la* scène dans un pays un peu

agreste, et à une époque fort reculée. Les tems de la chevalerie m'ont semblé propres aussi à en diminuer un peu l'extravagance.

THEOPHILE. Mais il n'y a pas de féerie, maman ?

M.me DE JONQUIÈRE. Non, tout y est extraordinaire en apparence, et rien ne semble plus simple quand on en a reçu l'explication. Le seul mérite de ce genre d'ouvrage peut être de venir à l'appui de ce que je vous ai dit cent fois, que les choses les plus incroyables et les plus effrayantes ont toujours une cause très-naturelle.

LA FILLE DES MONTAGNES, OU LES MYSTÈRES,

CONTE.

RODOLPHE, comte de Hapsbourg, *ayant été* appelé à l'empire, avait laissé

son ancien patrimoine au baron de Hapsbourg, son frère.

Je dois vous faire observer, avant tout, que, quoique je me permette ici de faire usage des plus grands noms, il n'y a de vrai que l'élévation de Rodolphe à l'empire ; tout le reste appartient au roman, et rien à l'histoire.

Le baron avait un fils unique que l'on nommait aussi Rodolphe et que, pour le distinguer de son oncle, on avait surnommé *le jeune.* Quoiqu'élevé loin de la cour, les liens étroits qui unissaient ce jeune homme au successeur des Césars, avait fait éclore dans son ame un orgueil que son père ne songeait point à réprimer. Le baron trouvait assez naturel que son fils se glorifiât de l'élévation de sa famille ; il souriait quand Rodolphe, dans son enfance, prescrivait à ses jeunes compagnons de lui *rendre* hommage et de lui obéir : il ne

prévoyait pas qu'en grandissant cet orgueil le rendrait insupportable. Ses camarades n'étant plus si jeunes, ne se prêtèrent plus facilement à son goût pour la prééminence : chacun prétendait régner à son tour ; c'était à chaque instant de nouvelles querelles et, après l'âge de seize ans, ce furent des combats réels, des combats sanglans. Rodolphe, qui en sortait toujours vainqueur, n'en était que plus haï. En peu d'années le baron de Hapsbourg se trouva, grâce à son fils, brouillé avec tous ses voisins, Quand Rodolphe n'eut plus la faculté d'exercer son despotisme sur ses égaux, il le fit retomber naturellement sur ses subalternes. Chaque jour il inventait une nouvelle formule, une nouvelle étiquette ; ce n'était plus qu'à travers plusieurs rangées de gardes, après *un certain* nombre de stations et de révérences, que l'on pouvait parvenir à

la grande salle du petit château. Les vassaux du baron furent successivement ennuyés d'un cérémonial si long et si minutieux. Il devint presqu'impossible de porter ses plaintes, ses demandes, jusqu'au seigneur. On gémit d'abord, ensuite on s'indigna qu'il se fût rendu comme inabordable. Rodolphe démêla partout des principes de révoltes; il ne s'occupa qu'à chercher à punir les coupables; et le baron qui avait vécu longtems heureux et paisible, perdit insensiblement tous ces avantages parce qu'il avait un fils orgueilleux.

Je vous ai dit que Rodolphe était sorti vainqueur de tous les combats que son humeur altière lui avait occasionnés : il en était de même dans les tournois ; à peine voyait-on paraître l'aigle blanche qui décorait son écu, que le découragement et la terreur s'emparaient de *tous les* guerriers. Toutes les dames de

l'Helvétie l'avaient couronné l'une après l'autre, et presque toujours sans plaisir. Une seule, c'était Amgarte, fille du comte de Lugano, crut voir dans ce vainqueur un objet digne de son suffrage. Amgarte, aussi vaine de ses richesses et de sa beauté, que Rodolphe l'était de sa naissance et de ses exploits, résolut en secret d'associer sa destinée à celle de ce héros. Il n'était pas aimable, il n'était point aimé, mais il était craint; c'était assez pour qu'il lui plût, et surtout pour qu'elle voulût lui plaire. Quelques mots qu'elle lui adressa en lui remettant le prix d'un tournoi, firent connaître à Rodolphe les sentimens de la belle Amgarte. L'idée d'avoir obtenu la préférence sur une foule de chevaliers auxquels elle avait refusé sa main, flatta singulièrement Rodolphe. Il devint assidu chez le comte de Lugano, malgré la distance qui séparait

leurs maisons. Il porta bientôt après les couleurs de la belle Amgarte. Ces deux personnes étaient fières de l'empire qu'on leur attribuait l'une sur l'autre. Amgarte souriait quand on désignait Rodolphe sous le nom du *chevalier aux armes rouges*, et Rodolphe quand on le nommait l'époux futur de la belle Amgarte. S'aimaient-ils donc ? étaient-ils en effet heureux l'un par l'autre ?.... Oh! mon dieu non!

Caroline. Comment, ma tante, ils ne s'aimaient pas ?

M.me de Jonchère. Non, mon enfant. La comtesse, les jours de fête, était pour le moins aussi occupée de sa parure que de son chevalier, et Rodolphe n'aurait pas sacrifié pour elle une seule des génuflexions de ses vassaux ; il voulait l'épouser, parce que c'était la plus riche, la plus fière, la plus célèbre des *dames de l'Helvétie*, et que ce mariage

était un véritable triomphe à ses yeux. Amgarte voulait bien lui donner sa foi, parce qu'une alliance avec le chef de l'empire était la seule chose qui manquât à son orgueil. Aussi Rodolphe, au sein de sa grandeur, au milieu de ses victoires, s'apercevait souvent du vide de son cœur : sans société, sans occupation au fond de son manoir, négligeant l'étude, méprisant le soin de cultiver ses terres, bien plus encore celui de consoler, de soulager les pauvres, commandant bien plutôt qu'il ne gouvernait, lorsque les délits lui manquaient, lorsqu'il n'avait point à juger, à punir, il s'ennuyait noblement tête à tête avec son père. Celui-ci, qui avait aimé ses anciens compagnons d'armes, les avait regrettés long-tems ; il avait fini par croire qu'ils avaient eu tous les *torts, qu'il* était de sa dignité de renon*cer, sans* se plaindre, à leurs parties

de chasse et de pêche, à leurs repas joyeux, où les souvenirs du passé leur inspiraient des saillies si amusantes et si naïves. Le baron, pour lui en tenir lieu, visitait en détail son chenil et son écurie, s'occupait de ses infirmités, dis-
cutait avec son fils sur quelque point du blason ou de leur généalogie, et s'endormait pour une grande partie du jour. Cet assoupissement presque continuel était devenu au fait une assez bonne ressource pour le père; mais le fils, trop jeune encore pour y avoir recours, éprouvait, malgré son rang, malgré la faveur d'Amgarte, qu'on peut être redouté, envié même, et n'être pas fort heureux.

THÉOPHILE. Mais ce n'est pas une trop mauvaise ressource, en effet, que celle de dormir.

M.me DE JONCHÈRE. Je sais que tu *serais assez* tenté d'en faire usage, et

que tu remplacerais à merveille le vieux baron : mais si l'on réfléchissait bien à la diminution réelle que le sommeil apporte à la durée de notre existence, je craindrais que l'on ne voulût pas dormir assez.

Théophile. Comment donc, maman ?

M.me de Jonchère. Sans doute, un homme qui aurait vécu quatre-vingts ans, et qui aurait dormi régulièrement douze heures tous les jours, n'aurait vécu réellement que quarante années.

Caroline. Oh ! c'est vrai.

M.me de Jonchère. D'ailleurs, l'habitude d'un trop long sommeil engourdit toutes nos facultés, lors même que nous nous croyons éveillés, et nous rend lâches et indolens. Ceux qui se lèvent de bonne heure, au contraire, *se reconnaissent* à leurs yeux vifs, à *leur teint* vermeil. Le sommeil est un

remède aux fatigues journalières, et ne peut pas être un plaisir. Cinq ou six heures de repos, une fois que l'on a passé l'âge de douze ans, suffisent au vrai besoin, et je ne vous cache pas que depuis que le baron de Hapsbourg s'y livrait ainsi dans la journée, son esprit avait baissé considérablement.

Rodolphe avait parmi ses palefreniers un jeune homme nommé Odet. Il était né dans le canton d'Appenzel, dont les habitans étaient renommés pour leur humeur joviale et affable, résultat ordinaire d'une vie simple et laborieuse. La fête du hameau où Odet avail pris naissance allait arriver bientôt. Depuis quatre ans il n'avait pas revu son village, et, après y avoir bien pensé, après avoir cent fois ouvert et refermé la bouche en présentant les rênes à son redouté seigneur, Odet eut le courage *d'aller le trouver* un jour dans le ves-

tibule où il venait de se faire débotter. Odet était naturellement ingénu et timide : Rodolphe lui faisait plus de peur encore qu'à tout autre. Quand il fut arrivé là, il se tint debout, pâle et tremblant, sans pouvoir proférer un seul mot. — Eh bien! dit le prince, que voulez-vous? Qu'avez-vous fait ?......

— Oh! rien du tout, répondit Odet en faisant sur lui-même un effort inconcevable; mais c'est que je voudrais bien....... c'est bientôt la fete de mon village....... et si monseigneur permettait........ je pourrais aller......

— Quoi ! tu veux retourner dans ton hameau? dit Rodolphe. Eh! quels plaisirs peux tu te promettre à une semblable fête? n'as-tu pas été à ma suite aux joûtes et aux tournois? que peux-tu voir de nouveau dans un village?

— Oh! monseigneur! répondit Odet en *tournant*, froissant et retournant dix

fois sa toque, dans l'excès de son embarras; je n'y verrai rien que ce que j'ai vu bien souvent dans mon enfance, et voilà précisément pourquoi j'en ai tant d'envie : j'y retrouverai mes premiers amis. Rodolphe fit un mouvement, et le considéra quelque tems en silence. Un rayon de bonheur avait brillé sur le visage rond et innocent du jeune palefrenier; ces souvenirs avaient fait battre son cœur, et Rodolphe cherchait inutilement dans les siens, il n'y trouvait rien qui pût lui causer une émotion si douce et si pure. Il y trouvait des succès, des honneurs, mais des amis........ Rodolphe n'en avait jamais eu! Odet, debout, à une grande distance de son maître, attendait avec anxiété qu'il plût à son altesse de lui répondre. — Odet, dit enfin Rodolphe en étouffant un soupir, je t'accorde ce que *tu désires*, mais j'y mets une condition :

Je n'ai jamais bien vu ce que c'est qu'une fête champêtre, et peut-être j'en ferais plus de cas si je pouvais en juger ; mais je n'ai jamais paru dans un village, sans que tous les divertissemens fussent aussitôt, et comme de raison, interrompus par respect. Je veux les voir de près, et sans être gêné par ma grandeur. Apporte-moi ton plus bel habit, Odet, je veux me déguiser et partir avec toi. Odet recula de surprise. — Oui, je le veux, reprit Rodolphe. Je conçois que cela t'étonne ; moi, sous les habits d'un palefrenier ! mais dès que cela me convient, rien n'est plus juste et plus raisonnable. J'honorerai mon travestissement : j'examinerai les mœurs, et peut-être un jour cette excursion fera du bruit...... Que te dirais-je ? continua-t-il avec plus *d'abandon* ; je m'ennuie...... je m'en-*nuie*, Odet, répéta-t-il en rougissant.....

— Oh! il est certain, s'écria le jeune homme avec un sourire de confiance, il est certain que monseigneur ne s'ennuiera point là-bas. Si monseigneur savait comme on s'amuse dans le canton d'Appenzel ! et comme aux jours de fêtes les jeunes garçons, les jeunes filles !.......

— Il suffit, il suffit, Odet, interrompit le prince, qui craignait déjà de voir son confident se familiariser ; allez, soyez discret, obéissez.

Odet ne fut pas long-tems seul sans calculer combien la présence de son maître allait le contraindre dans son voyage ; mais il était facile de concevoir qu'il n'était guère redevable de la permission qu'il lui avait donnée qu'à la fantaisie d'aller avec lui. Odet, qui avait encore son père, songea qu'il le verrait du moins, et qu'une vue si chère le *dédommagerait* du reste. Il frotta, *brossa*, *passa* et repassa son habit des

dimanches, non sans être un peu affecté de l'idée qu'il n'aurait pas le plaisir de se montrer aux jeunes gens d'Appenzel dans ses meilleurs atours. Il porta secrètement cet habit dans l'appartement du prince. Celui-ci avait pris la précaution de prévenir son père qu'il serait absent quelques jours, et, montés tous les deux sur les chevaux les plus modestes de l'écurie, ils se mirent en route la nuit suivante pour le canton d'Appenzel.

Ils approchaient déjà du hameau où Odet avait pris naissance ; déjà le jeune palefrenier avait reconnu la cabane où habitait jadis son vieux père. Elle était isolée, placée sur le bord d'un ruisseau; mais en avançant davantage, Odet commence à douter que ce soit bien là le lieu où il a passé ses premiers ans. Les murs en ont été blanchis; des portiques de verdure, des buissons cou-

verts de fleurs l'environnent de toutes parts. Odet éprouve un étonnement mêlé d'inquiétude. « Mon dieu ! répétait-il d'une voix tremblante, mon père était si vieux....! » et il redoutait que la mort n'eût fait changer de maître à la cabane. Il frappe en hésitant ; un vieillard vient ouvrir, mais ce vieillard n'est point son père : il pousse un cri douloureux. Oh ! le bon Wilhem est mort, dit-il en joignant les mains. — Non, mon enfant, répond Ulric, il vit, mais il a vendu sa chaumière pour en occuper une plus rapprochée du hameau, plus convenable à la faiblesse de son âge. Odet se retournait déjà pour se rendre au village, lorsqu'à sa grande consternation Rodolphe l'arrêta. — Nous serons ici aussi bien que chez ton père, dit-il, et ce vieillard ne nous refusera pas l'hospitalité. — Non, assurément, épondit Ulric, je m'estimerai heureux

au contraire de pouvoir vous l'accorder. Ce langage n'était pas celui d'un villageois, et ce n'était pas non plus la figure d'une paysanne que Rodolphe avait aperçue derrière le vieillard : quoique sous les plus simples habits, cette jeune fille avait une grâce, un maintien que les princesses auraient pu prendre pour modèle. Elle fit aux étrangers les honneurs de la cabane ; elle apporta du lait et des fruits, et je ne sais quel instinct la portait à servir Rodolphe le premier, et à lui présenter les fruits les plus beaux. Rodolphe sentait vivement le prix de cette préférence. Jusqu'alors, quoique vêtu comme son compagnon, il avait toujours conservé le rôle de maître, mais il avait tressailli en voyant pour la première fois Odet s'asseoir à la même table que lui. Au reste, Odet *assurément* n'y était pas pour son plaisir *ni pour sa* commodité. Assis de côté, à

l'extrémité d'un banc, il eût mieux aimé cent fois se trouver à l'écurie; il remerciait en s'inclinant, mangeait du bout des dents, tremblait à chaque minute, et perdait à la fois son appétit et sa gaîté. Sa timidité fixa l'attention d'Ulric. — Mon ami, lui dit-il, qui êtes-vous? Rodolphe se hâta de répondre : — Nous appartenons au prince Rodolphe le jeune, de Hapsbourg; nous venons assister aux fêtes d'Appenzel. Celui-ci s'appelle Odet le simple, et moi Rool le brave. — Rool le brave! répéta Ennely (c'était le nom de la jeune fille). Rool le brave! et c'est vous qui le dites? — Pourquoi pas? reprit Rodolphe; on peut se vanter, je crois, d'une vertu prouvée cent fois au péril de sa vie. — Je croyais, répondit Ennely, qu'on ne devait se vanter de rien. — Ma fille, dit le vieillard avec un sourire, il est à bonne école, *les serviteurs* du jeune comte peuvent

bien avoir emprunté quelque chose de son caractère. A ces mots, Rodolphe fronça le sourcil, et Odet se mit à trembler de tous ses membres. — Vous croyez donc, reprit Rodolphe, que le prince est présomptueux ? n'a-t-il pas le droit d'être fier de sa naissance, de ses triomphes ? — Et sa bienfaisance, son humanité, dit Ennely, vous ne m'en parlez pas. — Je l'en défendrai bien! s'écria Ulric, le prince ne songe qu'à se faire admirer ; il ne sait point encore quelle douceur on trouve à se faire chérir, et combien il y a loin de cette crainte servile que la grandeur et le pouvoir inspirent, à cette vénération touchante que l'on n'accorde qu'à la bonté. A ces mots, Odet se leva tout éperdu du petit coin où il était assis. Il s'attendait à voir éclater toute la colère de son maître : il lui semblait que la cabane allait *s'écrouler sur* sa tête. Mais à son inex-

primable surprise, Rodolphe se contint, et, d'une voix altérée, mais non menaçante : — Vous avez raison, dit-il après quelques momens de silence, je crois effectivement que le prince n'y a jamais pensé, et sans doute il a tort celui qui n'a point obtenu l'estime d'Ulric et d'Ennely. — C'est moi, répartit Ulric, c'est moi qui viens d'avoir vis-à-vis de vous un tort impardonnable; je n'aurais pas dû parler si librement du maître que vous servez. Il est d'un honnête homme de respecter et de défendre celui dont il tient sa subsistance; on s'avilit soi-même quand on laisse avilir son protecteur. Mais, brave Rool, ajouta-t-il en lui montrant Odet, laissez votre camarade aller chercher son père. Vous qui n'avez pas le même intérêt à nous quitter, acceptez un lit dans ma cabane, et demain vous viendrez à la fête avec *nous. Un* signe d'approbation de la part

de Rodolphe dissipa les angoisses auxquelles le pauvre Odet était en proie... Il partit comme un éclair, et....

ALPHONSE. Ah! je souffrais pour lui! être si près de son père, ne l'avoir pas vu depuis quatre ans, et se voir contraint à rester!

M.me DE JONCHÈRE. Rodolphe ne se trouva pas moins soulagé. Il se sentait porté, par un sentiment presqu'inexplicable, à traiter Ulric et sa fille avec plus d'égards qu'il n'en accordait ordinairement même à ses égaux, mais la présence d'Odet lui était à charge; il craignait, en se montrant affable, prévenant, de s'abaisser aux yeux de son valet. Vous voyez combien Rodolphe avait l'esprit faux.

ALPHONSE. Oh! cela ne m'étonne pas. Rosalie, par exemple, croirait avoir à rougir si elle ne parlait pas aux paysans ou aux domestiques d'un air de mépris.

S'ils font quelque chose pour elle, et qu'elle ne puisse pas se dispenser de dire, « je vous remercie, » c'est avec une petite voix si singulière, un air de tête si comique, qu'ils ne savent pas si elle veut se moquer d'eux ou non.

M.me de Jonchère. On ne doit jamais se dispenser d'être bienveillant, d'être poli, mais l'usage du monde indique les nuances que l'on doit y mettre, en s'adressant à des personnes de différens états. Vous ne remercierez pas un paysan ni un domestique comme vous remercieriez votre papa ou quelques-uns de ses amis ; vous ne parlerez même pas à Simonet comme à son père : la différence d'âge exige un degré différent de considération. Ainsi, l'on ne parle de leur bonté, de leur complaisance, qu'à ceux qui sont réellement dans le cas d'en avoir pour nous : ce serait une sorte *de dérision* en s'adressant à ceux qui

sont obligés, au contraire, de faire tout ce que nous leur commandons.

CAROLINE. Sans doute, mais il y aurait de la dureté à leur rappeler sans cesse leur dépendance par un ton malhonnête et impérieux.

M.me DE JONCHÈRE. Je suis naturellement si disposée à me mettre à la place de tout ce qui m'entoure, que je souffre souvent en secret d'être dans le cas d'exiger des services fatigans et désagréables. Je me garderais bien de donner lieu d'imaginer à mes gens qu'ils me font grâce en remplissant leurs devoirs, mais je fais tout ce que je peux pour qu'ils voient que je leur en sais gré quand ils les ont bien remplis.

THÉOPHILE. Oh, oui! l'on peut garder son rang, comme dit Rosalie, et ne pas se faire haïr comme elle.

M.me DE JONCHÈRE. J'ai beaucoup voyagé, j'ai souvent entendu mes com-

pagnons de route se plaindre des lits, des repas et des valets de toutes les auberges. Ceux qui s'en plaignaient davantage n'étaient pas du tout ceux que je croyais avoir eu toute leur vie une meilleure table et des laquais en plus grand nombre. De l'indulgence, des expressions modérées, m'auraient donné une opinion bien plus favorable de l'éducation de ces personnes et de la société où elles avaient vécu.

CAROLINE. Je parie, ma tante, que vous qui parliez bien plus doucement, vous n'étiez pas la plus mal servie?

M.me DE JONCHÈRE. Lorsque les choses sont tout à fait mauvaises, on n'a pas de meilleur parti à prendre que de s'en consoler comme de tout autre malheur, et quand les gens sont absolument gauches, quand ils ne peuvent vous offrir que du zèle, on ne l'excite pas par des *injures*. C'est cette fausse idée de la

grandeur qui détermine [illegible] des gens, quand ils viennent h[illegible] une petite ville, par exemple, tell[illegible] la nôtre, à s'y plaindre continuell[illegible] des privations et de l'ennui ; ils tournent en ridicule la simplicité des usages, la médiocrité des fortunes. A la campagne, tout leur paraît rustique ou insipide.

Alphonse. Oh, oui ! je me souviens combien Ajax était sot et malhonnête quand il arriva dans ce pays.

Théophile. Au bal, la musique était pauvre ; les costumes gothiques ; et quand nous parlions de nos marionnettes, il citait Talma et Saint-Prix, dont j'ai vu les noms si souvent dans les gazettes de papa.

M.me de Joncherre. Il a senti depuis qu'il était bien plus aimable et bien plus sage de se montrer moins exigeant. Pour moi, mes enfans, j'ai vu Talma, *j'ai entendu* Saint-Prix, ce qui n'empê-

che point que je ne sache encore m'amuser en leur absence. Je n'ai point la prétention de retrouver partout de pareils modèles; et, quoique j'aie entendu d'excellente musique en ma vie, vous me voyez applaudir de bonne foi au ménétrier qui vous fait danser tous les dimanches dans la cour du vieux château, lorsqu'il va passablement en mesure et qu'il ne joue pas trop faux.

ALPHONSE. Oh, maman! vous êtes aussi bien bonne!

M.me DE JONCHÈRE. C'est à toi particulièrement que je m'adresse, ma chère Caroline: les femmes disposent rarement deleur existence, et c'est un grand bonheur pour elles de s'etre accoutumées d'avance à la retraite, à l'économie, à se créer des occupations attachantes et des *amusemens* faciles.

CAROLINE. Je pense toujours comme

vous, ma tante, j'aime tout naturellement ce que vous me dites d'aimer.

M.me DE JONCHÈRE. Si je cherche à t'inspirer quelque goût pour l'étude, ce n'est point, tu le sais, pour exalter ton orgueil, et l'histoire de Nadine a dû te bien convaincre de mes principes à cet égard : c'est pour te fournir de nouvelles armes contre l'ennui, te préserver de tous les goûts qui t'exposeraient au repentir.

CAROLINE. Au repentir ?

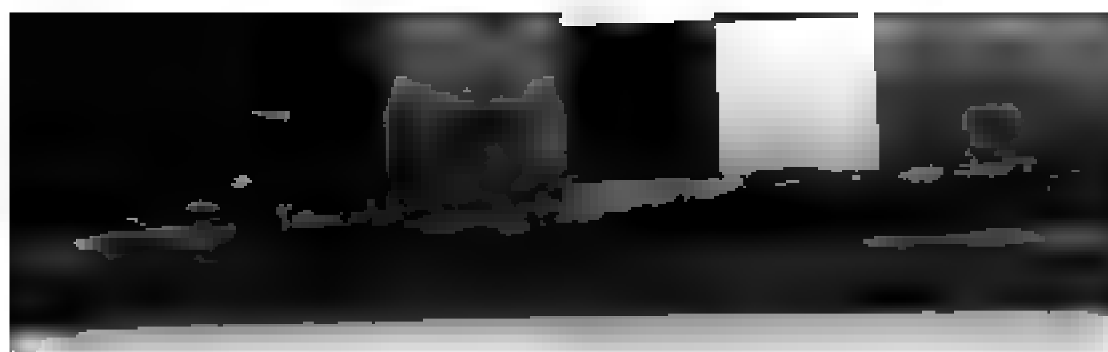
M.me DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant; une mère de famille s'expose à de véritables remords lorsqu'elle sacrifie une partie de ses devoirs ou de sa fortune à se procurer des plaisirs. Si son mari a la force de s'opposer à ses fantaisies, il la voit triste et découragée, il ne peut plus admirer sa raison, il souffre de son humeur, s'ennuie à son tour auprès d'elle, et ils deviennent malheureux l'un

par l'autre. D'un autre côté, je suis juste, et je conviens qu'il est pénible de passer toute sa vie dans les privations et la contrainte : c'est ce que l'on évite lorsque la simplicité dans les goûts, la modération dans le caractère, nous font voir avec intérêt les plus petits objets qui nous entourent ; un peu d'instruction, vous le savez, leur prête souvent de nouveaux charmes, et voilà pourquoi je te presse d'en acquérir : car si le goût de l'instruction venait à te captiver un jour tout entière, tu négligerais pour elle le moindre de tes devoirs, ou si tu te sentais portée à des acquisitions dispendieuses, le but serait tout à fait manqué, le mal deviendrait le même ; tu serais aussi condamnable qu'une femme ignorante et dissipée, au lieu que lorsqu'on ne se livre à rien avec passion, qu'on ne se rend pas difficile, *que l'on* porte avec soi une humeur

douce, une gaîté franche, une mémoire un peu cultivée, on trouve à s'amuser partout. Ici, presque sans fortune, presque toujours seuls, le vieux château abonde pour vous en plaisirs : ils tiennent si bien aux dispositions de votre esprit et à vos bonnes habitudes, que d'autres n'y trouveraient à votre place que désœuvrement et monotonie. Mais quand Caroline a bien dansé au son de la vielle ou du galoubet, n'est-elle pas réellement aussi heureuse qu'une belle dame qui vient de figurer aux fêtes les plus brillantes ? Il s'agit, pour l'une et pour l'autre, de s'amuser : Caroline s'amuse à moins de frais, voilà toute la différence ; car elle s'amuse tout autant.

CAROLINE. Oh ! je le crois, ma tante.

M.me DE JONCHÈRE. Conserve bien *cette aimable simplicité* : ton bonheur *en dépendra*, sois en sûre. Mais notre



penchant à disserter nous a conduits bien loin du canton d'Appenzel ; il est tems d'aller y retrouver Rodolphe, Ulric et sa fille, que nous y avons laissés à table.

THÉOPHILE. Oh ! oui, maman.

M.me DE JONCHÈRE. Le repas étant terminé, Ulric invita son hôte à passer sous le berceau dont le devant de la porte était ombragé. Ennely prit son rouet, car on la voyait rarement oisive, et la soirée s'écoula dans un entretien que Rodolphe trouva plus interessant encore que ses dissertations habituelles sur les armoiries. Le vieillard peignait la vie champêtre de manière à la faire aimer ; sa fille semblait touchée en l'écoutant ; quelquefois son enjouement naturel lui suggérait une réflexion piquante ; et Rodolphe, malgré lui, s'attendrissait quand elle semblait émue, et souriait quand il la voyait sourire. La

lune éclairait déjà le fond des vallées, quand Ulric conduisit Rodolphe à son modeste appartement. Il occupait cependant presque tout le premier étage de la cabane, mais il était sans tapisseries, sans lambris; quelques dessins sans bordures ornaient seuls les murailles, dont la blancheur éblouissante attestait d'ailleurs le goût des maîtres du logis pour l'arrangement et la propreté. Rodolphe souhaita le bon soir au vieillard avec une cordialité qu'il n'avait jamais eue; il était agité, il n'éprouvait nul besoin de dormir. Le nom d'Ennely, écrit au bas de ces dessins, fixa son attention sur eux. Il les examina tous, il les trouva charmans, quoiqu'ils représentassent toujours quelque scène pastorale. Ce talent semblait justifier encore son opinion secrète qu'Ennely ni son père n'étaient nés dans la condition obscure à *laquelle* ils étaient réduits, et dans la-

quelle cependant ils semblaient se trouver heureux. Il se jeta enfin sur son lit: de simples rideaux de toile peinte, mais coupés avec élégance, lui semblèrent relevés par la main des grâces; car sans doute c'était Ennely qui avait préparé sa couche. Il s'endormit en songeant à elle, et s'endormit déjà meilleur.

En s'éveillant, il vit qu'il était grand jour. Les rameaux d'un chèvrefeuille serpentaient autour de sa croisée : il l'ouvrit, respira un air embaumé, jeta les yeux au loin sur la campagne. Le soleil dardait ses rayons sur le sommet des glaciers, tandis qu'autour de la cabane le vol et le ramage de mille oiseaux semblaient animer la nature. Rodolphe s'étonna de trouver des charmes à des tableaux qui, cent fois, *s'étaient renouvelés* sous ses yeux, sans *qu'il daignât* leur prêter aucune atten-

tion. La voix d'Ennely, qu'il entendit sous le berceau, lui fit quitter précipitamment la croisée : il se hâta de se rendre auprès d'elle, la trouva déjà tout habillée, et s'occupant du soin de couvrir la table du déjeûner. Elle lui reprocha, en souriant, sa paresse. Elle tenait à la main une corbeille remplie de tasses ; un mouvement de politesse porta Rodolphe à l'en débarrasser. Mais que devait-il en faire? Le prince rougit, il hésita : il était clair qu'Ennely, occupée déjà d'autres soins, s'attendait à ce qu'il les rangeât sur la table. Il fallut bien s'y résoudre... En ce moment la porte s'ouvre, c'est Odet qui arrive, probablement pour servir son maître, et qui s'arrête tout ébahi en voyant son redouté seigneur occupé à mettre le couvert d'un villageois. Rodolphe, piqué, interdit, recule et tend la corbeille à Odet qui s'en empare et

termine une besogne à laquelle, à dire le vrai, Rodolphe ne s'entendait pas bien. Mais il n'était pas au terme de ses souffrances. Ennely, en bonne ménagère qui doit s'absenter une grande partie du jour, disposait tout d'avance. Elle prit un panier de pois, se mit à les écosser : — Ceci sera prèt pour le dîner, dit-elle ; nous reviendrons tard, il faut que je me dépèche. Venez, ajouta-t-elle en indiquant à Rodolphe une place auprès d'elle sur le banc, venez m'aider, puisque votre camarade met le couvert. Rodolphe tressaille. Mais comment ne pas accepter cette place qu'elle lui indique ? comment ne pas lui accorder un service qu'elle lui demande avec un regard si aimable et si doux ? Il approche à pas lents, il s'assied, il soupire. Ennely, qui ne devine pas sa répugnance, étend sur les genoux du prince un coin *de son tablier*, et Rodolphe, vaincu, se

met à l'ouvrage. Odet n'osait le regarder en face, mais quelquefois, en dessous, il jetait un coup d'œil sur son maître et se sentait confondu. Enfin Ulric arrive, invite tout le monde à se mettre à table. Odet, qui a pris la précaution de déjeuner chez son père, refuse pour cette fois ce dangereux honneur, et se charge du soin de les servir tous les trois. Il raconte que l'on danse déja au village : on se presse alors, on va se mettre en marche. Ennely place un chapeau de paille sur son béguin, et l'attache avec un ruban bleu sous le menton. Rodolphe oublie son chateau, sa grandeur ; il offre avec empressement un bras qu'on accepte sans cérémonie, et, chemin faisant, il obtient la promesse que l'on dansera avec lui.

Les jeux effectivement étaient déjà commencés. Rodolphe dansa au milieu des villageois, il n'y songe seulement

pas, il ne s'occupe que de sa danseuse. Mais Odet, qui le voit avec eux, ne revient pas de le trouver si populaire et marche de surprise en surprise.

A la danse succédèrent des joûtes de différentes espèces ; la course, le jeu des bâtons, l'arc et la fronde devaient faire briller l'adresse des jeunes gens. — Rool, dit Ennely en lui parlant à demi-voix, vous êtes plus habile qu'eux, j'en suis sûre, mais vous êtes étranger ; ne les humiliez pas, et ne leur enlevez pas des prix qu'il serait pénible pour eux de voir remporter à un autre qu'à un habitant du village. Tant de délicatesse n'entrait pas encore dans le cœur de Rodolphe ; s'il ne songeait point à lutter, c'était par orgueil, c'était par mépris pour les combattans. Il sentit cependant tout ce que la prière d'Ennely renfermait de générosité pour ces bonnes *gens ; il* sentit mieux encore ce qu'elle

Il la contemplait avec ravissement ; elle ne lui avait point encore paru si belle qu'en ce moment où il la voyait modeste, attendrie, comblée des bénédictions des infortunés. Il tira de sa poche une poignée de monnaie. — Et moi aussi, dit-il, je veux faire du bien. Il distribua cet argent aux pauvres malades : c'était une fortune pour eux. Ils le bénirent à son tour avec enthousiasme. Rodolphe jouissait en les écoutant. Leurs actions de grâces pénétraient son âme. Mais Ennely ne lui laissa pas goûter en paix ces hommages ; elle craignit qu'ils flattassent moins sa sensibilité que son orgueil. Elle l'entraîna doucement : « Rool, lui dit-elle, ce n'est pas pour être loué, pour être applaudi, que l'on doit faire le bien ; dans son propre cœur que l'on hercher sa récompense. On rem-

plit un devoir quand on soulage son semblable, et l'on jouit assez du souvenir de l'avoir rempli.

ALPHONSE. Ah! M.lle Ennely est bien sévère! moi j'aime beaucoup qu'on me remercie.

M.me DE JONCHÈRE. Tu dois concevoir cependant que la véritable bienfaisance consite à ne vouloir aucun salaire. Si tu n'obliges que pour exciter le zèle, la complaisance de tes protégés, et les éloges de ceux qui t'entourent, c'est pour toi que tu agis; c'est un moyen détourné de satisfaire ton amour-propre. Veux-tu savoir au juste de quelle manière tu dois t'y prendre pour te bien conduire? examine ce que tu penses des actions des autres. Par exemple, l'histoire nous offre dans le père des Sofis un beau modèle d'humanité : mais suppose que ce solitaire, après avoir obtenu du farouche Tamerlan la grâce

de cent mille prisonniers qu'il allait immoler à ses soupçons, suppose qu'il les eût retenus près de lui comme esclaves ; il avait de grands droits à leur gratitude, il leur avait conservé la vie, et il n'y a point de doute que, malgré cette contrainte, ils ne l'eussent béni le reste de leurs jours : cependant, admirerais-tu beaucoup sa délicatesse ?

ALPHONSE. Ce serait toujours une bonne action qu'il aurait faite.

M.me DE JONCHÈRE. Il aurait tout gâté s'il y eût gagné quelque chose. Il se serait montré seulement plus sensible que Tamerlan : serait-ce là un mérite bien remarquable ? non, il n'est véritablement grand, son nom ne devient digne de passer à la postérité qu'au moment où il dit à ses esclaves : « Allez, retournez dans vos familles, soyez heureux......... Il renonce aux dons qui *lui ont* été faits, il renonce même à la

douceur de voir et d'entendre ceux qu'il a sauvés ; c'est qu'il les a réellement sauvés pour eux et non pour lui-même. Convenez-en, mes enfans, ce n'est que de cet instant que vous l'admirez.

CAROLINE. Oh ! sans doute.

M.me DE JONCHÈRE. Il existe un trait de désintéressement plus frappant encore.

ALPHONSE. Plus frappant, maman ! comment cela serait-il possible ?

M.me DE JONCHÈRE. Quoique séparé de ceux qui lui devaient la vie et la liberté, Sofi pouvait se flatter encore qu'ils n'oublieraient ni son nom ni ses bienfaits ; vous avez vu qu'en effet ses enfans en ont recueilli les fruits long-tems même après sa mort. J'ai entendu raconter une anecdote....... Mais ce serait interrompre pour trop long-tems le conte *de Rodolphe* et d'Ennely.

CAROLINE. Ah ! ma tante, une

histoire touchante, quand elle est véritable, ne vaut-elle pas bien mieux qu'un roman ?

ALPHONSE. Maman, je suis curieux aussi de savoir comment quelqu'un a pu se montrer plus généreux encore que Sofi.

M.me DE JONCHÈRE. Cette histoire m'a été racontée par un homme rempli de talens, d'amabilité, et dont le cœur était bien fait pour apprécier un trait semblable. A peine étiez-vous nés, mes enfans, lors de la révolution française, et c'est un des premiers avantages dont vous deviez rendre grace au Créateur. Elle a fait éclater à la fois (vous l'aurez déjà entendu dire) les crimes les plus effroyables, les vertus les plus parfaites. La férocité des bourreaux, la résignation de leurs victimes, le dévoûment des enfans et des pères, les trahisons les *plus atroces*, les preuves d'une fidé-

lité inviolable, se sont manifestés en France à la même époque. Un jeune gentilhomme qui habitait dans ses terres, ayant entendu dire que l'on vivait à Paris plus ignoré, plus en sûreté qu'en province, imagina de venir s'y cacher. Il y fut découvert, arrêté, accusé, condamné : c'était alors l'affaire d'un seul jour. Toutes les accusations, au reste, tendaient à prouver que l'on n'aimait pas la révolution, que l'on correspondait avec ses parens émigrés : et de pareilles fautes, disait-on, méritaient la mort.

CAROLINE. Oh ! oui, nous sommes heureux d'être nés plus tard !

M.me DE JONCHÈRE. Le jeune homme fut tiré de sa prison avec une troupe d'autres victimes, et traîné sur une charrette au lieu de l'exécution. On les fait descendre, on les dépouille, on *coupe* leurs cheveux pour qu'ils ne gê-

nent point l'horrible instrument qui doit leur ôter la vie.

Caroline. Oh ! dieu !

Alphonse. Si j'avais été là....

M.me de Jonchère. Bien d'autres y étaient à ta place, révoltés, comme toi, de tant d'horreurs, et n'osant le laisser paraître. Un cordon, c'est-à-dire une rangée de gendarmes, enveloppaient les condamnés, et le peuple, poussé par une curiosité inconcevable, se pressait pour voir ce qui se passait dans l'enceinte. Notre jeune homme, déjà demi-nu et rasé, attendait que ses compagnons d'infortune eussent subi le même appareil. Ils étaient en grand nombre, la cérémonie se prolongeait, et le jour commençait à baisser. Il aperçoit tout à coup derrière lui un espace vide entre deux gendarmes : ses yeux ne peuvent plus se détacher de cette ouverture. *L'apparence* de salut la plus dénuée de

vraisemblance, a tant d'attrait pour le malheureux qui va périr! s'il pouvait.... Mais il faudrait que les gendarmes tournassent tous les deux la tête en même tems et en sens contraire; il faudrait qu'aucuns de leurs camarades ne portassent la vue sur lui.... Comment l'espérer? quelle chimère!.... Cependant elles se sont réellement détournées, ces têtes rébarbatives : il peut essayer du moins : quel risque a-t-il à courir? n'a-t-il pas déjà devant lui l'instrument de son supplice? Il recule d'un pas, il se glisse, il se trouve enfin derrière les gendarmes; il pousse encore un peu; la foule s'entr'ouvre sans effort et sans bruit. L'étonnement, la terreur, l'espérance, font palpiter son cœur, au point qu'il ne respirait plus qu'à peine. Ses genoux chancellent, son trouble va le trahir, et bien plus encore, son costume, ses mains garrottées vont le faire

reconnaître à quelque satellite du tribunal de sang qui l'a jugé. C'est au milieu de cette cruelle perplexité qu'il est rappelé à lui-même, à la confiance, par une main qui couvre ses épaules d'un manteau et sa tête d'un grand chapeau rabattu. Il tressaille, se retourne il n'a point aperçu son bienfaiteur, mais il sent toute l'étendue du bienfait. A l'abri du soupçon sous son nouveau costume, il achève de percer la foule, s'éloigne et se trouve aux Champs-Elysées. Mais où fuira-t-il avec ses bras garrottés, et à qui osera-t-il s'adresser pour briser ces liens qui décelleraient le mystère? Il attend la fin du jour dans l'attitude d'un homme qui se promène les mains derrière le dos. La nuit s'obscurcit, il reste seul, il s'approche d'un arbre, et, à force de frotter ses liens contre l'écorce, il parvient à s'en délivrer. *Il prend* sa course alors, arrive à

Vaugirard, frappe à la porte de la maison la plus chétive. Une vieille femme vient ouvrir; il lui demande un asile et du pain. Du pain! à cette époque on n'en avait guère : cependant elle le reçoit avec bonhomie. Un mouvement irréfléchi lui fait lever son chapeau en entrant dans la chaumière. La bonne femme s'écrie : Bon dieu! qui êtes-vous? d'où venez-vous? on vous prendrait pour un échappé de la guillotine. Il frémit, il joint les mains d'un air éperdu. — Oui, répond-il, c'est Dieu qui m'a sauvé! écoutez-moi. Il espère la toucher en lui racontant à quel service, aussi important qu'imprévu, il doit la lumière. — Que je te plains! lui dit la pauvre femme, tu ne connaîtras jamais ton bienfaiteur.

CAROLINE. Ah! bon, elle ne le trahira pas.

THÉOPHILE. J'en avais grand' peur.

M.me DE JONCHÈRE. Et moi aussi, ajouta-t-elle, je te servirai. Elle va chercher les habits d'un de ses enfans, lui donne une hotte remplie d'herbages, et le met hors de chez elle de grand matin. Ainsi déguisé en paysan, il gagne un village voisin, puis un autre, il franchit enfin la frontière, et va chez l'étranger attendre un jour plus favorable qu'il n'espérait pas voir briller sitôt. Ce jour a lui, il revient dans sa patrie, bénit le génie qui l'y rappelle, et veut revoir le lieu où il a touché de si près à la mort. Il recule encore à cet aspect; il reprend machinalement le chemin qu'il a tracé: c'est là qu'il s'est arrêté prêt à défaillir, c'est là qu'il a senti cette main tutélaire le couvrir et assurer son existence........ Cet endroit devient comme un temple pour son cœur reconnaissant qui *ne sait* où se répandre; tous les jours *de sa vie il* y revient exprimer des vœux

qu'il ne croit pas importans ; il les dépose dans le sein de l'Être suprême, seul confident d'un si noble mystère..... Cependant il se répète cent fois à lui-même ce que lui a dit sa mère adoptive : « Tu ne verras jamais celui qui t'a sauvé.... » et il se trouve véritablement à plaindre. Vingt fois le jour peut-être il passe à ses côtés, il le demande à tout ce qui respire : il ne l'a jamais trouvé.

Caroline. Quoi ! jamais !

M.me de Jonchère. Plus heureux à l'égard de la pauvre femme, il a pu la revoir, il a pu se livrer à tous les mouvemens de son cœur. Mes enfans, dites-le-moi vous-mêmes, qui est-ce qui dans cet instant fait couler si doucement vos larmes? d'où vient que cette action vous paraît sublime? ce n'est pas pour avoir *voulu* sauver un innocent que cet homme *vous* semble au-dessus de l'humanité,

un désir si naturel mérite à peine un éloge; c'est ce désintéressement parfait qui l'élève au-dessus de ses semblables. Il sait qu'il ne sera jamais connu de celui auquel il a donné la vie; lui-même il n'a pas vu son visage. Le prix d'un pareil mouvement sera tout entier dans sa conscience. S'il doit un jour être conduit à son tour à l'échafaud : « J'ai sauvé un malheureux de tant d'horreurs, » se dira-t-il....... et ce souvenir, comme un baume salutaire, se répandra sur ses derniers momens... Caroline, mes enfans, calmez-vous, mais n'oubliez jamais qu'il n'est de sentimens bien purs, dignes enfin du nom de vertus, que ceux où la vanité et l'ambition ne peuvent trouver la moindre place.

M.me de Jonchère, après ce récit, ne reprit point l'histoire de Rodolphe, elle *imagina bien* que les enfans ne s'en souciaient plus. L'intérêt qu'ils pouvaient

y prendre était trop faible en comparaison de celui que leur inspirait cette anecdote, et leur mère les laissa dans le touchant enthousiasme qu'avait fait naître dans leurs âmes l'exemple de la vraie générosité.

Fin du trente-deuxième volume.

TABLE
DU TOME TRENTE-DEUXIÈME.

Fin de la table des chapitres.

Evreux, de l'Imprimerie d'ANCELLE fils.

LES ENFANS

DU VIEUX CHÂTEAU.

constante, ne mît enfin les Français en possession du royaume de Naples. Marguerite d'Autriche, sa tante, et madame d'Angoulême furent nommées plénipotentiaires à Cambrai *. François renonça encore une fois au royaume de Naples, et même à quelques villes qu'il avait promises à ses alliés, et donna les deux millions d'écus d'or pour la rançon de ses enfans. Les confédérés, très-mécontens de n'avoir pas été appelés au congrès de Cambrai, le furent bien plus encore quand ils en connurent les résultats. Charles-Quint fut charmé d'avoir fait signer à François une paix qui lui faisait autant d'ennemis de tous les alliés qu'il avait sacrifiés. Il lui renvoya enfin ses enfans; et la reine Eléonore qui depuis le départ du roi, se considérant comme la mère de ces jeunes prin-

* *Paix* de Cambrai, 1530 ans après J.-C.

[redacted]

LES ENFANS DU VIEUX CHÂTEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE.

Par M.me Emilie MILLON-JOURNEL.

III.e ANNÉE.

TOME TRENTE-TROISIÈME.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,
Chez M.me V.e RENARD, Libraire,
rue Caumartin, N.o 12.

1826.

LES ENFANS

DU VIEUX CHÂTEAU

CHAPITRE LXXIV.

La duchesse d'Angoulême offrit à Charles-Quint la main de la duchesse d'Alençon, sa fille, avec une renonciation définitive au royaume de Naples et au Milanès. Elle lui offrit aussi la main du roi pour la princesse Eléonore qu avait été promise au connétable; et, pour dédommager celui-ci, les terres qui lui avaient été dejà proposées avec son pardon, et la princesse Renée, fille de Louis XII. La reine Claude était morte; cette princesse était si vertueuse, que son confesseur déclara qu'elle n'avait fait de sa vie un péché mortel. Toutes ces

alliances furent rejetées, mais, pendant ce tems, Clément VII, frère de Laurent de Médicis, qui avait épousé une princesse française, forma, avec les Vénitiens, et avec Sforce lui-même, une ligue contre Charles-Quint. Leur projet était d'enlever François Ier. Celui-ci, qui l'ignorait, se laissa persuader par Lannoi d'aller en Espagne : il imaginait que dans ses conférences avec Charles-Quint il obtiendrait des conditions plus douces; il se flattait aussi de gagner le cœur d'Eléonore, et de lui devoir sa liberté. Il se laissa donc conduire à Madrid, au grand déplaisir de tous ceux qui s'intéressaient à lui, et son espérance y fut bien trompée. Charles n'avait aucune envie de le voir, mais seulement le désir de mettre son prisonnier plus en sûreté qu'il n'eût été en Italie. Il le fit renfermer étroitement dans le château de Madrid, et lui fit

subir des traitemens si durs, si éloignés des égards qui sont dus aux têtes couronnées et même à tout captif qui n'est point criminel, que les Espagnols eux-mêmes en furent indignés. Craignant que ce ne fût une tache pour toute leur nation, ils offrirent à Charles-Quint de servir de caution à son prisonnier, pour qu'il adoucît sa captivité. L'empereur s'irrita de tant de bienveillance; il interdit à François toute espèce de visites, de divertissemens, de promenades. François, au désespoir, tomba dangereusement malade. Les Espagnols, par haine pour Charles-Quint et par pitié pour le roi, priaient pour lui nuit et jour. La duchesse d'Alençon demanda un sauf-conduit pour aller soigner et consoler son frère : c'était la femme la mieux élevée, la plus aimable de l'Europe; elle composait de jolis contes, de jolis vers. Sans doute elle se flatta

qu'elle pourrait séduire Charles-Quint, et, par le désir d'obtenir sa main, le rendre moins difficile sur les conditions de paix : elle ne réussit point. Le connétable arriva sur ces entrefaites. Charles fit à François un nouvel outrage, en recevant Bourbon comme son futur beau-frère. Les grands s'attachèrent au contraire à lui témoigner un profond mépris, et sans doute les caresses de Charles-Quint ne le consolèrent point de ces affronts publics. Il eut du moins assez de grandeur d'âme pour ne point prêter les mains à une odieuse perfidie. Marguerite était chargée de négocier pour la rançon du roi. Charles faisait traîner les discussions en longueur. Elle ne songeait point que le sauf-conduit qu'il lui avait donné touchait presqu'à son terme, et Charles n'attendait que l'expiration de ce sauf-conduit pour l'arrêter immédiatement et l'enfermer comme son frère. Bourbon lui fit donner

avis de ce complot. Ce dernier trait de noirceur et de bassesse de la part de Charles-Quint, perça le cœur de François; il lui enleva toute espérance d'un accommodement supportable, et dans l'amertume qu'il en ressentit, il imagina d'abdiquer la couronne en faveur de son fils aîné. Il remit cet acte à sa sœur, qui partit furtivement aussitôt après, et, à force de célérité, arriva sur la frontière avant que le terme fût expiré. Dès que François sut sa sœur hors de danger, il fit notifier à Charles-Quint les dispositions qu'il avait prises, et lui signifia que ce n'était plus le roi de France, mais un particulier sans bien et sans dignité qu'il tenait désormais dans les fers.

CHAPITRE LXXV.

En apprenant l'abdication de François I.er, Charles demeura saisi de surprise. Il se décida à lui proposer sincèrement la paix, et à adoucir toutes les conditions qui concernaient le connétable. Cet abandon de la part de Charles est une nouvelle leçon pour ceux qui sont tentés de trahir leur devoir. Il ne fut plus question pour Bourbon ni de royauté ni de mariage; on s'en tint aux propositions que François avait faites à la duchesse de Lorraine. Eléonore fut fiancée au roi, qui promit de renoncer au royaume de Naples, au Milanès, et de rendre toutes les terres appartenant jadis à Charles-le-Téméraire, c'est-à-dire, le *duché* de Bourgogne, l'Artois, la Picar*die*, mais seulement avec l'agrément

des états-généraux de son royaume. Dans le cas où les états-généraux n'y consentiraient pas, il devait revenir à Madrid et se remettre entre les mains de son ennemi. Pour gage de cette promesse, Charles demanda deux des fils de François en ôtage. La duchesse d'Angoulême approuva tout pour rendre la liberté à son fils; elle conduisit elle-même les deux jeunes princes sur la frontière. A peine donna-t-on au malheureux père le tems de les presser sur son cœur. Arrivé à Bayonne, il convoqua les états, et ils s'assemblèrent à Cognac. Lannoi vint y revendiquer l'exécution des promesses faites par François. Les états répondirent que le roi n'avait pas le droit de démembrer ainsi son empire; et les députés de Bourgogne déclarèrent ouvertement qu'ils n'obéiraient pas, si le roi voulait les obliger à *passer* sous une domination qu'ils

avaient depuis long-tems abjurée. François, s'excusant sur l'impossibilité de faire approuver à ses sujets le traité qu'il avait conclu, offrit à Charles-Quint deux millions d'écus d'or en échange de ses provinces. Il rejeta cette offre avec hauteur, et somma François, d'après sa parole, de revenir dans sa prison à Madrid. Mais François ne se souciait point d'imiter le dévoûment de Régulus, ni l'extrême loyauté du roi Jean et de part et d'autre on se prépara à la guerre.

Ne sachant où trouver des fonds pour subvenir aux frais nécessaires, Duprat imagina de faire des recherches dans la conduite des administrateurs des finances, et de s'emparer des biens de ceux qui seraient convaincus de malversations. La haine et l'avidité, plus que la justice, présidèrent à ces recherches. On attaqua, entre autres, Semblançay,

intendant des finances, retiré depuis long-tems, mais qui avait eu des querelles avec madame d'Angoulême, et Poncher, trésorier général, ennemi personnel de Duprat. Ils furent dépouillés de leurs biens, condamnés à mort; et le peuple, convaincu de leur innocence, les suivit en larmes au supplice. François entra dans la ligue formée précédemment à son insu par le pape et les princes d'Italie. Il promit de renoncer au Milanès, et d'y maintenir Sforce contre le connétable, à qui l'empereur l'avait donné en dédommagement de la Provence et du Dauphiné. L'empereur envoya Bourbon lui-même défendre cette contrée; mais le marquis de Saluces, général de François, le contraignit à l'abandonner. Bourbon tourna tout à coup vers Rome. Le pape, qui ne s'était point attendu que la guerre approcherait sitôt de ses états, n'avait

rien préparé pour leur défense. Il envoya implorer la générosité de Bourbon, qui répondit, et c'était la vérité, qu'il n'était pas le maître de ses soldats, que Charles-Quint les laissait manquer de tout, et qu'ils comptaient sur le pillage de la ville. Clément VII, sans espérance, se renferma au château Saint-Ange. Bourbon donna l'assaut à la ville, qui fut prise, et eut effectivement à souffrir toute la fureur des soldats. Mais Bourbon n'en fut pas témoin : une balle qui l'avait atteint dès les commencemens de l'action, l'avait renversé mort dans le fossé, et avait mis un terme bien court aux regrets que devaient lui inspirer son ambition trompée, la domination d'un étranger et le mépris des honnêtes gens. On dit même qu'il se repentait sincèrement au fond du cœur, et qu'il méditait en secret de mériter sa *grâce*, *en* remettant le royaume de Naples *sous l'obéissance* des Français.

CHAPITRE LXXVI.

L'ARMÉE de la ligue avait suivi de près celle de Bourbon. N'ayant pu prévenir la prise de Rome, elle aurait pu du moins la venger et délivrer le château Saint-Ange, où le pape était étroitement bloqué. Mais le duc d'Urbin, général des Vénitiens, avait eu personnellement à se plaindre du pape; il refusa de s'employer à sa délivrance. Il insista pour qu'on retournât dans le Milanès. Le grand malheur de cette armée, comme de celles des croisades et de toutes les confédérations, était de dépendre de plusieurs chefs dont l'autorité était égale. Clément, obligé de capituler, promit pour sa rançon une somme considérable, et consentit à rester prisonnier *jusqu'à ce* qu'elle fût acquittée. Charles-

CHAPITRE LXXX.

CHARLES-QUINT était en même tems en guerre avec plusieurs princes de l'Allemagne. Il avait fait prisonnier Jean Frédéric, électeur de Saxe, et donné ses états au prince Maurice, de la même maison. Maurice ne lui resta pas fidèle. Le sort du landgrave de Hesse, que l'empereur fit également renfermer, après l'avoir attiré auprès de lui, en lui promettant qu'il y serait en sûreté, révolta Maurice, gendre du landgrave. Il se joignit à la ligue des princes d'Italie, et enveloppa Charles dans les montagnes du Tyrol. Charles demanda une trève et entama des conférences. Maurice, convaincu que ces négociations n'avaient pour but que de sortir d'embarras et de se procurer le tems de faire

de nouvelles levées, continua de s'avancer à l'insu de l'empereur, et le jour même de l'expiration de la trève, il se trouva sous les murs d'Inspruck. Charles n'eut que le tems de se sauver et s'enfonça dans la Carinthie. Ferdinand, frère de Charles, renoua les conférences, et réussit à conclure la paix. Henri II, qui n'avait pas été consulté, s'en offensa, refusa d'accéder à cette paix, et se rendit maître de Toul et de Metz, qui étaient alors au nombre des villes anséatiques. Les villes anséatiques, c'est-à-dire villes unies, étaient des républiques qui subsistaient sous la protection de l'empereur. Henri confia le commandement, durant le reste de cette campagne, à François, duc de Guise, qui contraignit l'empereur à abandonner ces villes à la France. Il s'en vengea par la ruine de quelques autres en Picardie. Après quelques propositions

de paix, où Henri eut lieu de se convaincre de la mauvaise foi de Charles-Quint, la guerre reprit avec plus de fureur qu'auparavant. Ils se livrèrent un combat sanglant près de Renti, en Artois : l'avantage resta aux Français.

Charles-Quint n'était pas beaucoup plus heureux en Italie. Ces dégoûts multipliés, la crainte de l'avenir, l'âge et la fatigue lui firent prendre la résolution d'abdiquer. Avec des états si vastes dans l'ancien et le nouveau continent, il avait eu dans sa vie bien des momens d'humiliation et d'amertume. Il abandonna à son frère et à son fils, qu'il n'aimait ni l'un ni l'autre, et ses états et les embarras dont ils étaient accompagnés.

Son frère, déjà roi des Romains et de Hongrie, acquit, par cette abdication, la couronne impériale. Philippe, fils de Charles-Quint, eut l'Espagne, le royaume de Naples, les Pays-Bas et le

nouveau Monde en partage. Charles s'était réservé une pension de cent mille écus qui ne fut pas exactement payée, et il mourut trois ans après son abdication. L'indulgence avec laquelle il avait agi à l'égard des protestans, luthériens ou calvinistes, donna lieu de penser qu'il n'était pas éloigné de partager leurs erreurs, et l'inquisition était devenue si puissante en Espagne, qu'elle voulait faire déterrer son corps et instruire son procès. Henri II s'était opposé autant qu'il l'avait pu aux progrès des protestans, et il n'avait pas tenu à lui que l'inquisition ne fût établie en France. Le clergé français était trop humain et trop éclairé pour y consentir. Uni avec le parlement, il en démontra au roi tous les dangers, tous les abus, et obtint qu'il résisterait, à cet égard, au désir des papes.

CHAPITRE LXXXI.

PHILIPPE II, en montant sur le trône d'Espagne, avait conclu une trève avec la France, sous prétexte de traiter de la rançon des prisonniers : mais les rançons furent mises, de sa part, à un taux si exorbitant que Henri se lia plus étroitement que jamais avec la ligue. Il envoya le duc de Guise conquérir le royaume de Naples et le duché de Toscane, qui devaient revenir par héritage à la reine Catherine, mais que Cosme de Médicis, son cousin, s'était entièrement appropriés. Le duc de Guise se brouilla avec le pape ; en même tems Philippe, qui avait épousé la reine d'Angleterre, envoya les Anglais et les Espagnols, réunis sous le commandement du duc de Savoie, assiéger St.-Quentin.

Cette ville était défendue par l'amiral Coligni, neveu du connétable. Celui-ci, avec le comte d'Enghien et le prince de Condé, frère d'Antoine de Bourbon, marchèrent au secours de la ville. Les mauvaises dispositions du connétable lui firent perdre la bataille. Il y fut fait prisonnier, et le comte d'Enghien y perdit la vie. Le roi fut très-affecté de cette défaite : il craignait même que les ennemis, au lieu de continuer le siége de Saint-Quentin, ne s'avançassent vers Paris ; heureusement ils s'opiniâtrèrent après cette place, minèrent les remparts, enfin ils la prirent et la saccagèrent : mais à cette époque tous les passages étaient si bien gardés, qu'ils ne purent pénétrer plus avant dans le royaume. François de Guise, nommé lieutenant du royaume à son retour, fit investir Calais et l'emporta *d'assaut*. Quelques succès suivirent

cette première victoire, et les ennemis abandonnèrent la Picardie.

On alla malheureusement s'imaginer que le peu d'avantages que les armes françaises avaient obtenus en Italie, venait des progrès que l'on laissait faire en France à la secte des calvinistes. Le roi contraignit le parlement à enregistrer l'édit qui permettait l'établissement de l'inquisition en France. Tout ce que le parlement put obtenir, c'est que ce tribunal n'aurait le droit de prononcer que sur les coupables ecclésiastiques, et que les autres seraient renvoyés aux tribunaux civils. Les grands inquisiteurs furent les cardinaux de Lorraine, de Bourbon et de Châtillon. Ce dernier, frère de Coligni, penchait lui-même en secret pour le calvinisme, et arrêtait souvent les décrets sévères de ses collègues. La restriction imposée par le parlement sauva la France du malheur

de voir l'inquisition devenir, comme en Espagne, plus puissante que les lois et le roi lui-même. Cependant, les calvinistes ne se laissèrent pas égorger patiemment : il y eut plusieurs révoltes, et bien des victimes de part et d'autre.

La duchesse de Lorraine se rendit médiatrice entre Henri et Philippe II. La reine d'Angleterre était morte. Sa sœur Elisabeth lui avait succédé, et montrait des dispositions favorables à la France. Privé de l'appui des Anglais, Philippe se décida à la paix. Il envoya des plénipotentiaires à Cateau-Cambrésis : il consentit à rendre les villes qu'il avait conquises, et Henri renonça au Milanès, au royaume de Naples, et promit sa sœur en mariage à dom Carlos, fils de Philippe. Mais Philippe, ayant entendu vanter les grâces et l'amabilité de cette princesse, insista pour l'épouser *lui-même*. La reine d'Angleterre fit aussi

la paix à Cateau-Cambrésis. Elle consentit à laisser Calais pour huit ans entre les mains des Français, sous la condition qu'on la lui rendrait, si, durant tout ce tems, elle ne lui déclarait pas la guerre.

Le traité avec Philippe, peu avantageux à la France, excita l'improbation du duc de Guise et celle d'Antoine de Bourbon, devenu roi de Navarre par la mort de son beau-père. Ce dernier s'était flatté qu'à la paix générale on obtiendrait des Espagnols quelques conditions relatives à la portion de ses états qu'ils retenaient en leur pouvoir. Le connétable fut accusé d'avoir fait usage de son influence sur l'esprit du roi, pour lever toutes les difficultés qu'il aurait pu apporter raisonnablement à ce traité, parce que sa liberté en dépendait. Ce fut à l'occasion du mariage d'Elisabeth que Henri donna

un tournoi où il voulut se signaler lui-même : il y déploya beaucoup d'adresse, reçut de grands applaudissemens ; mais avant de quitter la lice, il voulut encore rompre une lance avec Montgomery, capitaine de ses gardes, très-célèbre dans ce genre d'exercice. La crainte de vaincre le roi et de perdre ses bonnes grâces lui fit refuser cet honneur à plusieurs reprises. Contraint enfin d'obéir, il se mit seulement en défense ; mais le choc souleva le casque du roi, la lance de Montgomery s'y engagea et perça le crâne de Henri ; il expira le lendemain. La reine Catherine voulut faire arrêter Montgomery, qui s'échappa, et se tint caché pendant plusieurs années. Il fut pris dans les guerres civiles qui agitèrent les règnes suivans, et mis à mort comme s'il eût volontairement tué le roi.

CHAPITRE LXXXII.

FRANÇOIS II n'avait que seize ans lorsqu'il monta sur le trône. Sa jeunesse, sa mauvaise santé et son ignorance, donnaient à ceux qui l'entouraient l'espoir de régner sous son nom : sa mère et le duc de Guise, oncle de la jeune reine, y prétendirent naturellement. Tous deux redoutaient le vieux connétable et lui firent retirer ses emplois. Le duc de Guise se chargea de toutes les opérations militaires, et fit donner à son frère, le cardinal de Lorraine, l'administration des finances. Catherine, dont le caractère était faux et rusé, ne cessa d'intriguer pour les supplanter l'un et l'autre, se brouillant et se raccommodant successivement avec tous ceux qui prenaient quelqu'influence, suivant

qu'elle croyait ses démarches utiles à son intérêt. Mais avec beaucoup d'ambition, aucune de ces trois personnes n'avait les talens nécessaires pour bien gouverner. Le roi de Navarre, qui était le plus proche parent du roi, imagina de revenir à la cour, dans l'espoir de s'y faire un parti et de protéger les réformés : c'est le nom que prenaient habituellement les calvinistes. L'accueil glacé qu'il y reçut du roi et de sa mère, lui fit regretter bientôt d'avoir quitté ses propres états pour venir chercher des humiliations chez les autres. Son frère, le prince de Condé, doué d'ailleurs de plus d'énergie, se déclara ouvertement le chef des réformés. Il les assembla plusieurs fois dans ses terres, mais les motifs de religion n'étaient guères qu'un prétexte ; il voulait, à la faveur des calvinistes, se *rendre assez* puissant, assez redoutable, *pour que le* roi fût obligé de rechercher

son amitié, et, en quelque sorte, son appui. Des impôts considérables établis par les Guises, d'autres sujets de mécontentement donnés à la nation, excitaient l'indignation, les clameurs du prince et de son parti. Les calvinistes s'entendirent entre eux, et envoyèrent secrètement des députés dans la ville de Nantes. Le prince de Condé ne s'y trouva pas, mais la Renaudie, son confident, harangua l'assemblée, excita le ressentiment contre les Guises, et fit décréter qu'on leverait des troupes et qu'on mettrait le prince de Condé à leur tête pour aller conjurer le roi de choisir d'autres conseillers. Cette assemblée, cette détermination pouvaient bien, sans injustice, être considérées comme une rébellion. Les Guises conduisirent le roi à Amboise qui avait un château bien fortifié. Le cardinal voulait prendre les mesures les plus violentes contre

les conjurés, mais la difficulté de les convaincre détermina le duc, son frère à attendre qu'ils se fussent compromis par un coup d'éclat, ce qui ne tarda point à arriver.

Les protestans avaient cru que leurs conciliabules et leurs résolutions seraient restés ignorés. Se voyant devinés, prévoyant que le gouvernement et surtout le cardinal, comme inquisiteur, allaient sévir contre eux, ils résolurent de périr les armes à la main, plutôt que par le fer du bourreau. Le prince de Condé, pour prévenir leur perte, voulut essayer de se rendre maître de la personne de François: il alla le trouver à Amboise *, sous prétexte de le défendre contre les dangers qui le menaçaient. Son projet était de faciliter aux conjurés l'entrée du château. Quelle fut sa consternation

* Conjuration d'Amboise, 1560 ans, après J.-C.

d'apprendre, en arrivant, que la conspiration était découverte, et que l'on savait même la nuit et l'heure que les conjurés avaient choisies ! On feignit d'ajouter foi à ses offres de service ; on lui donna à commander, contre ses propres complices, un corps de troupes trop bien choisies pour qu'il pût espérer de les corrompre. Sa prudence se trouvait cruellement en défaut, digne fruit des artifices auxquels il s'était abaissé. Le duc de Nemours, qui commandait le château d'Amboise, surprit successivement tous les détachemens des conjurés, les désarma et les gagna par l'assurance du pardon. La Renaudie fit seul une vigoureuse résistance et périt en combattant. Le roi, pour ramener les cœurs, voulait tenir la parole que le duc de Nemours avait donnée : cette parole devait réellement être sacrée, mais les Guises voulaient être vengés, et d'une

manière épouvantable : ils firent condamner à mort tous les prisonniers. L'un d'eux, dans l'espoir d'obtenir sa grâce, prétendit avoir à révéler des secrets de la plus grande importance : il accusa le prince de Condé de vouloir égorger le roi. Ce prince fut arrêté, on visita ses papiers, on l'interrogea ; il se défendit avec assurance d'un crime dont il n'avait jamais conçu l'idée. Mais pour l'éprouver, on le contraignit d'assister au supplice des conspirateurs. Les Guises obligèrent aussi le roi, toute la cour, les femmes même, à présider à cet affreux spectacle, dans l'intention de les endurcir, leur répétant que ces exécutions devaient être agréables à de bons chrétiens et à des sujets fidèles. Le prince de Condé, malgré les dangers qu'il pouvait courir, ne cachait point l'horreur qu'il éprouvait ; et le chancelier Olivier, qui avait en vain

voulu s'opposer à ces barbaries, en mourut de douleur. On mit à sa place Michel de l'Hospital, quoiqu'il ne fût pas plus que lui de caractère à les encourager.

CHAPITRE LXXXIII.

Le prince de Condé n'ayant pu être convaincu de complicité avec les révoltés, obtint la permission de retourner dans ses terres. Les huguenots, qui le regardaient comme prisonnier au château d'Amboise, reprirent courage quand ils surent qu'il en était sorti. Le titre de huguenot était donné aux calvinistes, à ce que l'on croit, à cause de Hugues Aubriot, prevôt des marchands sous Charles V, qui, le premier, professa des maximes à peu près semblables. Il y eut des soulèvemens dans plusieurs provinces. Le cardinal, pour les réprimer, voulait que l'on donnât à l'inquisition tout le pouvoir dont elle jouissait en Espagne ; le parlement et le chancelier s'y opposèrent victo-

rieusement. Coligni, gouverneur de la Normandie, demanda pour cette province le libre exercice de la religion réformée. Cette demande parut le comble de la dérision et de l'impudence. On résolut d'assembler les états-généraux, afin de tout pacifier, et l'on demanda au roi de Navarre qu'il eût à s'y rendre, ainsi que son frère. Ce dernier hésitait fort à s'aller remettre entre les mains de ses ennemis, mais il céda, dans la crainte de compromettre le roi de Navarre. Ils partirent ensemble pour Orléans, où les états devaient s'assembler. Les huguenots accouraient sur leur passage, et les pressaient de déclarer la guerre. Les deux frères rejetèrent ce moyen violent d'assurer le triomphe des calvinistes; ils comptaient sur les offres que la reine Catherine leur avait fait faire. Irritée contre les Guises, elle songeait à se réunir aux Huguenots. Elle reçut les deux frères avec des démonstrations de joie,

mais elle n'eut pas les moyens de les pré-server du sort qui leur était préparé : le prince de Condé fut arrêté et condamné à mort. En vain le roi de Navarre conjura non-seulement François, mais les Guises, d'avoir pitié de son frère. Heureusement pour lui, François tomba tout à coup très-malade. Catherine fit venir le roi de Navarre, et lui fit promettre que, ni lui, ni le prince de Condé, si le roi venait à mourir, ne chercherait à être nommé régent. A ce prix elle jura de faire en sorte que l'arrêt rendu contre le prince ne fût point exécuté. En effet, François mourut avant que Condé fût décapité, et le lendemain, Catherine ayant conduit au conseil son fils Charles, âgé de dix à onze ans *, ce prince déclara qu'il prétendait gouverner par lui-même, seulement avec l'assistance de sa mère, qui se trouva investie

* *Charles* IX, 1560 ans après J.-C.

de cette manière du souverain pouvoir. Les états-généraux qui venaient de s'assembler, pouvaient ne pas approuver cette disposition. On pressait le roi de Navarre de réclamer la tutelle du jeune Charles ; mais fidèle à sa promesse, il s'y refusa. Catherine, par reconnaissance, le fit nommer lieutenant-général du royaume, remit son frère en liberté, et, par le conseil du chancelier de l'Hospital, montra de grandes dispositions à la tolérance. Le connétable, le duc de Guise, et le maréchal de Saint André s'en indignèrent, et formèrent entre eux une union que les huguenots appelèrent le *triumvirat*. La reine implora les conseils du pape, lui représenta combien il etait difficile d'extirper l'hérésie de ses etats, à moins d'armer la moitié de ses sujets contre l'autre. Elle lui demanda d'établir des moyens de conciliation, et il envoya en France un légat qui, au lieu de concilier les esprits, acheva de tout brouil-

ler. Elle fit entrevoir à Antoine la possibilité de retirer des mains de Philippe II la portion de la Navarre qu'il regrettait, pourvu qu'il cherchât à obtenir la protection du saint-père; et pour la mériter, Antoine déclara ouvertement que son dessein était de retourner à la religion catholique. Il se joignit aussitôt au *triumvirat*, e la reine, ne lui pardonnant point cette alliance, le regarda dès lors comme son ennemi mortel.

CHAPITRE LXXXIV.

CATHERINE, redoutant l'influence du roi de Navarre réunie à celle du triumvirat, chercha à se concilier les huguenots, en leur accordant la liberté de s'assembler dans leurs églises. Le prince de Condé n'accorda aucune confiance à cette conduite de la reine envers eux, persuadé qu'elle abandonnerait les huguenots aussitôt qu'elle croirait n'en avoir plus besoin. Il rassembla une armée afin de les mettre en état de ne plus rien craindre de son inconstance. Le roi de Navarre lui-même convint avec le duc de Guise, que l'on marcherait contre son frère. Les troupes du triumvirat tombèrent sur une assemblée de huguenots, dans une petite ville de Champagne. Ce fut le début des guerres

civiles qui désolèrent si long-tems la France. On conduisit le jeune roi à Paris, contre le gré de sa mère; elle engagea le prince de Condé à venir les délivrer du joug du triumvirat. Les huguenots, ainsi autorisés à prendre les armes, se rendirent maîtres de plusieurs places, et pillèrent plusieurs églises catholiques. Le triumvirat s'unit au duc de Florence, usurpateur d'une souveraineté qui aurait dû revenir au jeune roi. Le prince de Condé offrit à la reine d'Angleterre de faire tomber le Havre-de-Grâce entre ses mains, si elle voulait lui donner du secours : ainsi chacun sacrifiait de son côté la gloire et l'avantage de son pays à son intéret particulier. Le roi de Navarre prit Rouen sur les calvinistes, et reçut à l'assaut des blessures dont il mourut. Il y eut ensuite une bataille près de Dreux. Les *huguenots* y furent battus; mais ce

qu'il y eut de singulier, c'est que les deux généraux ennemis, c'est-à-dire, le connétable et le prince de Condé, y furent faits prisonniers. Coligni rassembla les débris de son parti, et alla secourir Orléans, assiégée par le duc de Guise. Elle était dans un péril extrême, lorsqu'un huguenot, nommé Poltrot, crut faire une œuvre méritoire en assassinant le duc de Guise. On accusa faussement Coligni d'avoir ordonné ce crime : ce n'était pas par de pareils moyens qu'il voulait réussir. Cette perte fit désirer la paix aux royalistes. Le prince de Condé et le connétable la désiraient aussi pour recouvrer l'un et l'autre leur liberté. Cette paix fut en apparence très-favorable aux huguenots, auxquels on accorda des conditions avantageuses, mais avec l'intention de ne les remplir qu'autant

que l'on ne pourrait faire autrement. La reine, pour rétablir son autorité, imagina de faire déclarer le roi majeur, quoiqu'il n'eût pas accompli sa quatorzième année : on prétendit qu'une année commencée devait être considérée comme révolue. La reine avait promis au prince de Condé toute sa confiance et les premiers emplois du royaume ; comme elle ne tint pas sa parole, il essaya de s'emparer du jeune Charles, et n'ayant pas réussi, il s'échappa et alla se remettre à la tête des huguenots. Le connétable lui livra bataille et le défit près de Saint-Denis ; le connétable lui-même y fut blessé et mourut peu de tems après. La reine proposa la paix aux mêmes conditions que la première fois. Dans l'intervalle, on avait aussi conclu la paix avec les Anglais : ces hostilités leur firent perdre

la ville de Calais, qui ne devait leur appartenir qu'après huit années de bonne intelligence.

Six mois après, le prince de Condé et l'amiral Coligni furent avertis que la reine voulait les faire arrêter ; ils reprirent aussitôt les armes. La Rochelle leur ouvrit ses portes, et la reine de Navarre leur amena son fils Henri, prince de Bearn, alors âgé de quinze ans. Le chancelier de l'Hôpital, tout en désapprouvant les factieux, désapprouvait aussi les intrigues de la reine mère ; il prêchait aux uns la soumission, aux autres la tolérance, et à tous la bonne foi : mais il devint suspect à la cour et se retira. Condé fut défait, quelques années ensuite, près de Jarnac, par le duc d'Anjou, frère cadet du roi, et y fut égorgé dans un moment où, accablé de fatigue et de blessures, il était hors d'état de se défendre. Coligni fut

proclamer le prince de Béarn général des huguenots ; ils furent vaincus ensemble à Moncontour. Coligni marcha vers Paris ; et, malgré leurs victoires, les royalistes en furent alarmés. On parla d'une nouvelle paix ; les huguenots obtinrent encore la liberté de conscience, et conservèrent entre leurs mains plusieurs places de sûreté.

CHAPITRE LXXXV.

La reine-mère ne pardonnait pas aux huguenots les embarras qu'ils lui avaient causés, et les avantages qu'à chaque pacification ils avaient obtenus sur elle ; elle en redoutait les suites. Pour les prévenir et pour se venger, elle médita le projet le plus atroce. Il fallait, pour qu'il réussît, inspirer aux huguenots une sécurité parfaite : elle offrit au prince de Béarn sa fille Marguerite en mariage, et promit à Coligni le commandement d'une armée pour secourir les protestans des Pays Bas, que Philippe II voulait livrer à l'inquisition. Les Pays-Bas avaient passé, depuis Charles-le Téméraire, dans la maison d'Autriche, par le mariage de Marie sa fille avec Maximilien. Les catholiques

même de cette contrée s'étaient opposés à l'établissement de l'inquisition parmi eux, et Philippe, outré de cette résistance, avait envoyé, pour les réduire, le duc d'Albe, homme fanatique et sanguinaire, avec le titre de gouverneur des Pays-Bas. Sa tyrannie ne fit que précipiter la révolte. Le prince d'Orange, qui avait servi longtems dans ces provinces, prit des hommes à sa solde en Allemagne, et vint secourir les rébelles. Ils s'adressèrent au roi de France, comme à leur seigneur suzerain, et le supplièrent de les défendre contre la cruauté de Philippe II. Charles leur avait promis des troupes, et Coligni, disait-il, devait les commander. Ces préparatifs et ces propositions de mariage trompèrent la reine de Navarre et ses principaux amis. Elle conduisit son fils à Paris, où il *épousa Marguerite*; elle y mourut elle-

même quelque tems après ; et Catherine fut soupçonnée de l'avoir fait empoisonner. C'était une princesse d'un grand caractère, qui possédait tous les talens et toute la droiture qui manquaient à Catherine. Ce fut dans la nuit du 22 au 23 aout, la veille de la Saint-Barthelemi, * que l'affreux projet de Catherine éclata. Les noces du prince de Bearn avaient attiré un grand nombre d'huguenots à Paris ; ils y furent investis dans leurs maisons, et la plupart égorgés dans leurs lits ; on n'épargna ni les femmes ni les enfans. Henri de Guise, fils du dernier duc, dirigeait la troupe des assassins, et le jeune roi lui-meme, endurci, fanatisé par sa mere, tirait d'une fenètre de son palais sur les malheureux qui prenaient la fuite.

* Saint Barthelemi, 1572 ans après J.C.

Le roi de Navarre et son cousin le prince de Condé furent faits prisonniers. Coligni fut assassiné des premiers, et regretté non-seulement de son parti, mais de tous les catholiques sages et humains, qui estimaient ses talens et ses vertus. Le roi avait expédié des ordres pour que cette horrible tragédie fût exécutée en même tems dans toutes les villes de la France. Quelques-unes subirent cet arrêt, mais dans la plupart des provinces, les gouverneurs qui avaient reçu ces ordres, refusèrent de s'y conformer, et écrivirent au roi qu'ils avaient cru le servir en épargnant ses sujets. Environ cent mille infortunés périrent néanmoins dans cette occasion. Philippe II, qui n'avait souri de sa vie, eut peine à contenir les transports de sa joie en apprenant cette nouvelle. On ne sait si sa satisfaction provenait plus de

la perte de tant d'hérétiques, que de l'affaiblissement qui résultait pour la France de celle de tant d'hommes, parmi lesquels il en était beaucoup de remarquables par leur bravoure et leur génie. On présume même que l'idée de cet affreux massacre partait de lui, et qu'il l'avait suggérée à Catherine, dans une entrevue qu'ils avaient eue à Bayonne. A cette époque, un grand nombre d'huguenots abandonnèrent leurs foyers; les autres se fortifièrent dans les places qu'on leur avait laissées, et le parti qu'on avait voulu écraser se ranima avec plus de force que jamais. Le duc d'Anjou assiégea la Rochelle, y perdit beaucoup de monde, et ne prit la ville qu'en accordant aux habitans la capitulation la plus favorable. Ce prince quitta la France peu de tems après. Le *bruit* de ses exploits avait seduit les

Polonais, qui l'avaient élu roi, et ne lui trouvèrent pas dans la suite le mérite qu'ils lui avaient supposé. Charles IX ne put fermer long-tems son cœur aux remords ; une mélancolie stupide et farouche s'empara de lui et détruisit sa santé : il mourut après un règne de quatorze ans, d'une maladie fort extraordinaire ; il perdit tout son sang par les pores, et les huguenots prétendirent que c'était une punition miraculeuse de celui qu'il avait fait verser.

Ce fut sous le règne de Charles IX que l'on changea le calendrier : l'année commençait alors au jour de Pâques ; on la fit commencer au premier janvier. Sous le règne suivant, le pape Grégoire XIII fit faire des réformes plus étendues, et fit composer un calendrier très-exact, tel qu'on le voit à présent ; on l'appela le *calendrier* grégorien. Ce

fut sous Charles IX que le palais des Tuileries fut commencé, aussi bien que la galerie qui le joint au Louvre, laquelle fut continuée par Henri IV et achevée par Louis XIV.

Les enfans, de M.me de Jonchère ayant été la trouver dans son cabinet, suivant leur usage, s'aperçurent avec inquiétude qu'elle avait l'air un peu plus sérieux qu'à l'ordinaire. Alphonse, dont la conscience était toujours chargée de quelques peccadilles, commença sur-le-champ à faire intérieurement son examen pour savoir si ce n'était pas lui qui avait donné lieu à ce redoublement de gravité : mais bientôt un tendre sourire vint dissiper leurs alarmes. — Mes amis, leur dit M.me de Jonchère, je pensais que le moment était arrivé où je devais tenir la parole que je vous ai donnée autrefois, et vous parler enfin de rhétorique. — Mon dieu ! dit Théophile, elle me fait peur, car elle *vous rendait* déjà si grave ! — Elle *demande* effectivement un peu d'atten-

tion, reprit M.me de Jonchère ; mais enfin, vous surtout, Alphonse et Caroline, vous n'êtes réellement plus des enfans ; les choses instructives et raisonnables ne sont plus hors de votre portée ni étrangères à vos goûts. La science dont je me propose de vous faire connaître quelques élémens, achèvera de développer vos idées, de former votre jugement, et vous apprendra les vrais moyens de faire valoir vos dispositions.

ALPHONSE. Comment donc cela, maman, s'il vous plaît ?

M.me DE JONCHÈRE. Il ne suffit pas, pour bien parler et pour bien écrire, d'avoir ce qu'on appelle de l'esprit naturel, c'est-à-dire une abondance d'idées plus ou moins agréables ; il faut savoir exprimer ces mêmes idées, les produire avec ordre et même avec art pour les faire paraître plus justes et plus frap-

pantes. Si l'on se livrait sans méthode et sans réflexion aux saillies de son imagination, on finirait par n'être qu'un extravagant ou un bavard : les plus belles pensées du monde passeraient sans faire impression.

ALPHONSE. Mais, maman, l'on aurait l'air trop pédant si l'on calculait toujours ce que l'on veut dire.

M.[me] DE JONCHÈRE. Dans la conversation familière, il n'y a pas grand inconvénient à mettre de côté les règles de la rhétorique ; mais cependant c'est le soin de bien présenter ses idées, de bien choisir ses expressions, qui constitue les gens vraiment aimables ; il faut aussi que l'habitude leur ait rendu ce choix et ce soin assez faciles pour qu'ils soient exempts de toute apparence de travail et d'affectation ; car vous savez bien que tout ce qui est affecté, recherché, devient bientôt *insupportable*.

CAROLINE. Oh! oui, ma tante.

M.me DE JONCHÈRE. Dans un plaidoyer, dans une dissertation de quelque importance, les préceptes de la rhétorique sont d'un usage indispensable pour faire valoir les raisons que l'on allègue, et pour jeter un nouvel intérêt dans la discussion. Enfin, dans un écrit, sur quelque matière que ce puisse être, la rhétorique doit exercer tous ses droits. Il y a déjà long-tems que vous faites des extraits, et que je vous laisse déployer votre petite éloquence, sans avoir pu vous expliquer d'après quels principes l'éloquence même doit être dirigée. Je vous dis fréquemment : Voici une faute de français, ou une construction détestable, ou une expression triviale et de mauvais goût ; mais je n'ai point voulu vous donner encore des préceptes qui vous auraient paru très-ennuyeux, très obscurs, et

qui, faute de les bien entendre, ne vous auraient pas rendus plus habiles.

CAROLINE. Ma tante, je vais écouter de mon mieux, afin de profiter de ce que vous allez nous dire.

M.me DE JONCHÈRE. On a défini la rhétorique l'art de bien écrire et de bien parler. Quoique j'aie dans ma vie, grâce à vous, beaucoup parlé et beaucoup écrit, il y a certainement de la témérité de ma part à vouloir vous donner des leçons sur un pareil sujet. Je vais vous prescrire bien des choses que je n'ai pas su pratiquer moi-même, et vous reconnaîtrez dans mon propre style la plupart des défauts que je vous recommanderai d'éviter : mais le désir de rendre pour vous ces préceptes plus clairs et moins arides, me détermine à de nouveaux efforts.

CAROLINE. Ah, ma tante!

M.me DE JONCHÈRE. Il faut considérer

d'abord trois choses dans un ouvrage : le sujet, la disposition et le style.

ALPHONSE. Oh ! quant au sujet, je comprends cela ; il faut choisir quelque beau morceau d'histoire.

CAROLINE. Ou si c'est un sujet d'invention, il faut qu'il ne soit pas commun ni ridicule.

Le Sujet.

M.me DE JONCHÈRE. Qu'il soit choisi ou qu'il soit inventé, il faut toujours que le sujet ait un but moral. Le projet de rendre les hommes meilleurs peut seul justifier, suivant moi, la peine que l'on prend d'écrire, et l'espèce d'audace qu'il faut avoir pour publier son ouvrage. Il n'existe point de fait historique qui ne renferme plus d'une leçon utile : il faudrait donc bien manquer de bonne volonté pour aller choisir

précisément celui qui en offrirait le moins. Quant aux sujets fabuleux, le but moral peut seul les rendre estimables. Ce but qui n'exclut ni l'imagination, ni l'enjouement, encore moins les scènes de sensibilité, donne quelque importance à l'écrit le plus frivole ; car le style le plus brillant, les situations les plus piquantes, n'auront excité qu'une vaine curiosité, si la conscience du lecteur n'est point satisfaite : on peut montrer beaucoup d'art, beaucoup de fécondité, mais on n'inspire un véritable intérêt aux bons esprits, aux ames pures, qu'avec l'amour de la vertu.

ALPHONSE. Ah ! je le conçois. Quel plaisir causerait même un conte des fées, si les méchans ne s'y trouvaient pas punis et les bons récompensés ? Cela mettrait même en colère contre l'ouvrage et contre l'auteur.

*M.*me DE JONCHÈRE. On perdrait du

moins son tems à le lire ; car on ne doit jamais faire de lecture qui ne puisse nous rendre, ou plus instruits, ou plus sages.

CAROLINE. Oh ! je ne pense pas qu'il y ait jamais personne qui veuille écrire sans avoir un but moral.

M.me DE JONCHÈRE. Cependant, ce but, si nécessaire et si respectable en lui-même, a besoin de quelque ornement. Si le sujet qu'on a choisi est trop simple, trop dénué d'événemens pour soutenir l'attention, et pour donner lieu à l'auteur de s'exprimer avec élégance, il ennuiera le lecteur indubitablement.

La Disposition.

La *disposition* est la distribution de ces scènes intéressantes, et cette distribution doit être faite de manière à ce que l'intérêt aille toujours crois-

sant. Il ne faut pas débuter par la situation la plus singulière, par le trait le plus amusant ou le plus propre à nous attendrir ; le reste paraîtrait fade en comparaison. Il faut ménager avec adresse son sujet et ses expressions, de manière à ce que la fin de l'ouvrage paraisse meilleur encore que le commencement. Si le style de Théophile, par exemple, ressemblait quelque jour à sa page d'écriture, cela ne vaudrait rien du tout : on s'en tiendrait à la lecture des premiers feuillets, comme je m'en tiens ordinairement, par amitié pour lui, à l'examen des premières lignes.

THÉOPHILE. Ah, maman, qu'avais-je affaire de fournir un exemple à votre rhétorique ?

M.me DE JONCHÈRE. Vous voyez donc bien que la disposition des scènes est *aussi nécessaire* que le choix du sujet.

ALPHONSE. Mais, quand j'écris l'histoire, maman, je ne suis pas le maître des événemens ; il faut bien que je les laisse comme ils sont.

M.me DE JONCHÈRE. Si vous écrivez sur un sujet obligé, la disposition roule alors sur les réflexions, les tirades, les morceaux de déclamation, sur toutes les expressions enfin qui doivent prendre plus de chaleur à mesure que vous avancez dans la route qui vous est tracée.

ALPHONSE. Ah ! oui. J'ai lu dans l'*Art poétique* de Boileau qu'il ne fallait pas débuter par dire : « Je chante » le vainqueur des vainqueurs de la » terre, » pour aboutir ensuite à quelque misérable petit combat. Mais moi, je n'aurais jamais la patience de calculer toutes ces choses avant de commencer un extrait ; j'aime mieux m'abandonner, comme je le fais toujours, à....

attendez donc . . . . à l'inspiration.

Maman, est-ce que la rhétorique n'admet pas l'inspiration ? C'est pourtant bien commode.

M.me DE JONCHÈRE. Pardonnez-moi, elle l'admet dans les détails, pourvu que l'on se relise et se corrige lorsqu'on est de sang-froid et que l'on n'est plus inspiré par son sujet, mais seulement par la raison. L'inspiration s'entend d'une foule d'idées ingénieuses, toutes nouvelles, que l'on n'avait pas eues d'abord, de termes brillans et heureux qui se présentent successivement à nous : mais si nous venons à dépasser les justes bornes, si nous accumulons les phrases et les pensées, on dit alors que le sujet nous entraîne. C'est le cas où la raison a besoin ensuite de nous prescrire le sacrifice de la plus grande partie de notre ouvrage ; et vous voyez que quand *un auteur* s'est laissé entraîner, et qu'il

n'a pas eu la force de sacrifier un passage, il ne manque jamais d'en demander pardon à ses lecteurs.

ALPHONSE. Oh ! je crains bien de passer ma vie à leur demander pardon.

M.me DE JONCHÈRE. Il y a des lois générales pour la disposition. On divise ordinairement en quatre parties principales, non pas bien distinctes, mais qui se fondent en quelque sorte, en passant de l'une à l'autre ; on divise, dis-je, en quatre parties principales un ouvrage bien disposé. Ces quatre parties sont l'*exorde*, l'*exposition*, la *narration* et la *péroraison*.

THÉOPHILE. Oh ! que de choses ! que de noms ! voilà qui est terriblement savant !

M.me DE JONCHÈRE. Pas du tout : vous avez vu cela cent fois ; vous l'avez déjà *fait* vous-mêmes, mais vous ne vous en êtes pas rendu compte. Par exemple,

l'exorde n'est autre chose que certaines phrases par lesquelles on fait sentir au lecteur ou à l'auditoire les motifs que l'on a d'entreprendre un livre ou un discours ; l'exorde ne s'emploie guère que dans un sujet grave, et principalement dans un mémoire ou un plaidoyer.

THÉOPHILE. Comment donc, un mémoire !

L'Exorde.

M.me DE JONCHÈRE. Il n'est pas question d'un mémoire, d'un compte d'ouvriers ; on appelle aussi mémoires les livres que l'on écrit en faveur de quelqu'un, surtout dans un procès, pour éclairer les juges et pour intéresser le public. On dit aussi les mémoires de tel règne, ou les mémoires de la vie de telle personne : ce sont alors des anecdotes, quelquefois curieuses, quel-

quefois très-futiles, suivant le rang, le caractère de l'individu sur lequel on écrit, et la véracité de celui qui les rédige. Ce genre d'ouvrage est ordinairement fort décousu, et ce n'est pas non plus de cette sorte de mémoires qu'il s'agit ici, mais des mémoires en forme de plaidoyers, qui exigent beaucoup de méthode et d'éloquence. Dans ces mémoires, l'exorde éveille l'attention, en parlant de l'importance ou de la singularité du sujet; il dispose favorablement les esprits, en protestant de la pureté des motifs de l'auteur, en réclamant l'humanité, la justice du public et des tribunaux. L'exorde est positivement à un ouvrage, à un discours, ce qu'est un prélude à une pièce de musique, à une chanson. Après l'exorde, on entre en matière, et l'on fait alors *l'exposition*.

Alphonse. Maman, les contes, les romans, n'ont jamais d'exorde ?

Mme de Jonchère. Bien rarement : mais l'on peut considérer comme des exordes les prefaces, les discours préliminaires que l'on met quelquefois en tête de ces sortes d'ouvrages.

L'Exposition.

L'exposition contient ordinairement la description des lieux où la scène va se passer, les portraits des principaux personnages et le précis des événemens de leur vie passée qu'il importe aux lecteurs de connaître, pour mieux comprendre leurs actions subséquentes.

Alphonse. Sans doute : par exemple quand j'écrirai mes aventures, je commencerai par décrire le vieux château *où j'ai passé* mon enfance ; je peindrai

mon papa, si instruit, si bon, si franc, et aimant si fort la gazette ; ma cousine si délicate, Théophile si poltron, et vous, maman. . . . .

M.me DE JONCHÈRE. Oui ; mais, par malheur, les lecteurs, en général, n'aiment guère les descriptions ni les portraits : ainsi je te conseillerai d'abréger cette première partie de ton histoire.

ALPHONSE. Ne vous en flattez pas ; je ne leur ferais pas grâce d'un pauvre petit arbrisseau ; et, passant du château dans la basse-cour, je veux faire jusqu'au portrait de Babet.

M.me DE JONCHÈRE. Bien des auteurs font tout comme toi, ils se complaisent dans les lieux qu'ils décrivent ; on dirait qu'ils les voient et qu'ils s'y promènent. Mais toute la magie de leur style ne peut aller jusqu'à nous rendre cette image aussi sensible qu'elle l'est à

leur imagination, ou qu'elle le serait sur la toile : plus ils décrivent, plus le tableau devient confus. Quant aux portraits, ils sont presque toujours inutiles ; il est bien plus intéressant de voir les personnages se peindre eux-mêmes par leur langage et leurs actions ; et la plus grande preuve d'habileté, est de conduire le lecteur à faire ces portraits lui-même, en sorte qu'après avoir lu votre ouvrage, il croie savoir au juste quelle physionomie, quel maintien devait avoir chacun de vos héros. Quelques auteurs font encore autrement : ils suppriment non-seulement l'exorde, mais aussi l'exposition toute entière, et, n'en déplaise à la rhétorique, comme disait un jour Alphonse, ils commencent par le milieu et non par le commencement.

Alphonse. Ah ! c'est vrai : j'oubliais *que c'est bien* plus joli. Tout bien con-

sidéré, maman, je ne ferai ni descriptions, ni portraits, puisque ce serait trop difficile; je commencerai par quelque phrase bien singulière ou bien imposante..... Si je suis dans quelqu'embarras, car j'en aurai sûrement un jour.....

CAROLINE. Oh! je n'en doute pas, quand on a une si bonne tête!

ALPHONSE. Paix donc! et que deviendrait l'histoire de ma vie, si j'avais toujours raison? Mais ceci, par exemple: « L'orage grondait au loin dans la campagne; Alphonse, enseveli dans une rêverie profonde, ne l'entendait seulement pas. » Voyez-vous comme cela frappe, comme cela promet!

THÉOPHILE. Oh! je ne mettrai jamais cela dans mon histoire; moi, j'entends toujours quand il tonne.

La Narration.

M.me DE JONCHÈRE. Après l'exposition, commence tout naturellement la narration. Là, les événemens se succèdent, et l'intérêt doit aller en augmentant. Les principales lois de la narration sont les convenances, ou, si vous voulez, le costume, car le mot de costume se prend au figuré en littérature. Il serait donc autant contre le costume qu'un sauvage exprimât ses sentimens de la meme manière que nous, que s'il paraissait sur le théâtre avec un habit français. Il est aussi contre les convenances de meler le sacré avec le profane. J'ai lu un petit roman qui débutait par nous dire que l'heure de minuit sonnait à l'horloge d'une église, à l'époque où Morphée tenait tout le monde appesanti sous ses pavots. Vous concevez combien *est ridicule* ce rapprochement d'une

église et du dieu Morphée. J'ai vu un opéra où un jeune musulman vante les bergers, les troubadours et le ramage des oiseaux, dans un pays où les bergers sont de pauvres esclaves noirs, où les troubadours n'ont jamais été connus, et où les oiseaux ne chantent pas. Dans les romans, dans les comédies qui ont pour objet de peindre et de corriger les mœurs, on exige dans la narration la plus exacte vraisemblance; c'est-à-dire que l'on interdit tous les événemens merveilleux, admis dans les contes de fées, et même toutes les scènes extraordinaires, à la *manière noire.* Mais dans ces deux dernières espèces d'ouvrages, on veut encore que l'on se conforme aux convenances, au costume, pour les expressions et les sentimens; ainsi, le prince Percinet ne doit point parler comme un palfrenier, et la princesse Gracieuse

doit s'exprimer autrement que la duchesse Grognon.

CAROLINE. Assurément.

La Péroraison.

M.me DE JONCHÈRE. Enfin, la péroraison, qui est la dernière partie de l'ouvrage, succède à la catastrophe; c'est là que l'auteur, après avoir, par degrés, instruit et intéressé ses juges, achève de mettre la vérité dans tout son jour. Il résume les faits et les preuves, et tire enfin la conséquence de tout ce qu'il a avancé jusqu'alors; il se livre à toute sa ferveur; il s'efforce de donner à chaque terme une valeur qui frappe et qui détermine. Mais si sa péroraison est froide, ou si sa conséquence est forcée et ridicule, elle ne fait éclater que la faiblesse, la mauvaise foi ou l'extravagance de

l'écrivain. Dans une histoire ou dans un roman, la péroraison ne consiste guère qu'en quelques phrases qui font ressortir les inconvéniens ou les avantages de la conduite des héros, et rappellent, par des traits de moralité, la leçon que l'auteur a voulu donner dans son ouvrage.

ALPHONSE. Ah! je vois que j'aimerais beaucoup les péroraisons.

M.me DE JONCHÈRE. Voyons, mes enfans, tâchez de faire vous-mêmes l'application de tout ce que je viens de vous dire, afin que je sache si vous l'avez bien compris. Prenez le premier livre que vous voudrez.

CAROLINE. Attendez, ma tante, je choisirai de préférence un des contes que vous avez fait pour nous.

M.me DE JONCHÈRE. Voilà qui est fort honnête, assurément.

CAROLINE. Par exemple, l'histoire de Zerbain : ah! il n'y a point d'exorde.

M.me DE JONCHÈRE. Non, mais ton goût pour la pastorale, celui d'Alphonse pour la chevalerie, et de Théophile pour les fées, enfin mon désir de vous amuser par un conte et de vous amener en même tems à écouter l'histoire de la croisade, voilà qui, si je le voulais, me fournirait un exorde ou une préface à ne plus finir.

CAROLINE. A la bonne heure. Je trouve ensuite l'exposition dans la peinture du petit château avec ses quatre vieilles tourelles et sa grande salle où il pleuvait à verse ; dans le portrait du bon seigneur de Médard, paresseux mais sensible ; de Zerbain, vif, spirituel ; enfin, le ménestrel arrive et la narration commence.

M.me DE JONCHÈRE. Fort bien, mais *la péroraison*.

CAROLINE. Oh! elle n'est pas bien distincte, mais je la trouve dans le tableau de la vie heureuse que mènent désomais dans le petit château le bon seigneur et les quatre tendres amis. Cette vie est simple, innocente, et voilà précisément pourquoi elle est si douce, n'est-il pas vrai, ma tante?

ALPHONSE Oui, la péroraison est plus claire dans le *Vrai Bonheur*, dans les *Trois Coffrets*.

M.me DE JONCHÈRE. Il suffit. Je vois à présent que vous concevez quelles sont les quatre parties d'un ouvrage qui forment sa disposition. Parlons à présent du style en général, car les détails, à cet égard, seraient trop longs, et nous nous en occuperons une autre fois.

L'Harmonie.

Quelques auteurs croient que jadis on ne parlait qu'en chantant, ou plutôt

en criant sur différens tons ; que le son de la voix exprimait la pensée plus que les mots par eux-mêmes. Je suis tentée d'être de leur avis. J'ai reconnu qu'en pays étranger, en donnant plus ou moins d'inflexion à mes paroles, je faisais comprendre une demande, un reproche, ou un remercîment, quoique les paroles que je prononçais fussent absolument dépourvues de sens pour ceux dont j'étais écoutée. Les animaux, dont les organes diffèrent prodigieusement, s'entendent cependant entre eux. L'un miaule, l'autre aboie, et ils comprennent réciproquement s'ils plaisantent ou s'ils s'injurient. Ecoutez-les bien vous-mêmes : vous discernerez dans leurs accens s'ils vous menacent ou s'ils vous supplient. Un chien élevé en Allemagne comprend aussi bien le mot français *dehors*, que le mot allemand auquel *il a été accoutumé*. On raconte à ce sujet

une chose presque incroyable. Un lion ayant enlevé un enfant, sa mère, transportée par le désespoir, se jeta au-devant de lui, tomba sur ses genoux, étendit les bras, et lui cria : Rends-moi mon fils ! comme s'il avait pu l'entendre.

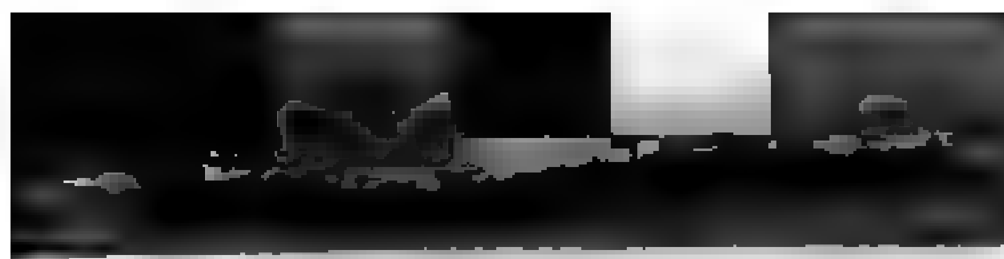
Caroline. Oh, mon dieu! cette pauvre mère !

M.me de Jonchère. Le lion ne savait pas, à coup sûr, ce que signifiaient ces paroles; mais cet accent de la plus excessive douleur, il ne le confondit point avec celui de la colère. Il aurait disputé sa proie à un homme armé pour la lui ravir... il entendit le cri d'une mère, et il lui rendit son fils.

Caroline. Il le lui rendit ?

Alphonse. Est-il possible?

M.me de Jonchère. De même un nouveau-né, avant de connaître la langue de sa nourrice, conçoit quand elle le



plaint et le console. Il paraît donc que le premier langage fut tout accent, tout mélodie...... Me comprenez-vous bien?

ALPHONSE. Oui, je le conçois. On pouvait ne prononcer que *ah* ! seulement, mais avec l'accent, tantôt de la surprise, tantôt de la joie ou de la douleur.

M.me DE JONCHÈRE. Cette mélodie grossière suffisait à des hommes sauvages. En se poliçant, en multipliant les idées, il a fallu les exprimer par des sons plus articulés. On les variait à l'infini. c'était véritablement de la musique : mais on se fatigua de cette méthode, on adopta un ton plus simple et plus facile. Cependant l'harmonie conserva ses droits, elle se retrouva dans les mots, et l'usage de la poésie succéda à celui du chant.

CAROLINE. Mais aujourd'hui tout cela *disparu* : on ne parle plus ni en mu-

sique ni en vers, et la plupart même des ouvrages sont écrits en prose.

M.me DE JONCHÈRE. Il est vrai, mais on est encore extrêmement sensible à la pureté de la prononciation, à la douceur, à la beauté de l'organe, et à l'espèce d'harmonie qui résulte de plusieurs syllabes. Ainsi, la prose même doit avoir une sorte de mesure et se composer de mots sonores, qui remplacent avec moins d'exagération la cadence ou la rime exigée dans les vers. Il n'y a pas de doute que des phrases trop longues ou trop courtes, des mots sourds et discordans, ne fatiguent autant mon oreille que la poitrine de celui qui les débite.

ALPHONSE. Oui, maman, voilà qui est bien dans un discours où l'oreille est pour quelque chose; mais quand je lis, je ne prononce pas toujours; que m'im-

porte l'harmonie des mots, quand je lis des yeux ?

Mme DE JONCHÈRE. Tu ne réfléchis pas à la relation qui existe entre tous les organes. Quand tu vois un globe, tu ne conçois qu'il est arrondi que parce que tu as déjà touché un autre globe, et tu n'as pas besoin de toucher celui-ci pour savoir qu'il est rond comme le premier ; de même, en lisant, quoique ce ne soit que des yeux, tu conçois si les mots sont sourds ou sonores ; et de même qu'une phrase de musique vive ou langoureuse inspire la gaieté ou l'attendrissement, de même une suite de mots doux et sonores inspire des idées riantes, et seconde encore l'intention de l'écrivain. Tenez, seulement cette phrase si rebattue : « l'aurore aux doigts de roses, » dont la prononciation est flatteuse, contribue elle-même à vous pein-

dre le point du jour orné de toutes ses couleurs ; et dans une autre langue où ces mêmes mots n'auraient pas des sons aussi agréables, la même phrase ne paraîtrait pas si expressive.

CAROLINE. Oh ! je conçois ; voilà pourquoi sans doute il ne faut pas répéter trop souvent le même mot dans un discours, ni le même passage dans une ariette.

M.me DE JONCHÈRE. Ni même rapprocher des mots qui aient une terminaison semblable : l'oreille en est fatiguée, parce que cela resssmble à des rimes, et elle ne sait plus si c'est de la prose ou des vers qu'elle entend. Par cette même raison, il faut éviter les phrases qui auraient la même mesure que des vers. Les phrases de la prose doivent être coulantes et arrondies, mais non pas cadencées. Les phrases trop courtes rendent le style haché, ne permettent point

au lecteur de varier les inflexions de sa voix, et l'obligent à reprendre haleine trop souvent. Par le motif contraire, les phrases trop longues tiennent trop en suspens et son haleine et son attention. On dit qu'une phrase est bien arrondie, quand elle n'est ni trop longue, ni trop courte. Il y a des repos que la nature indique aussi bien que le goût et la raison. Ainsi, quelquefois un auteur change un mot, quoiqu'il soit bon et expressif en lui-même, parce qu'il comporte trop ou trop peu de syllabes, et nuit à la bonne mesure de sa phrase. D'autrefois il l'aura changé pour y substituer un mot équivalent, mais d'une prononciation plus agréable. Il est à désirer surtout que la fin d'une phrase soit sonore. Les mots terminés en *or*, en *aire*, en *age*, sont les plus flatteurs. Une grande réunion de consonnes *rend les mots* plus sourds. Les voyelles

sont douces et harmonieuses, mais il faut éviter de les faire rencontrer ensemble. Quoique la prose n'exclue pas les hiatus aussi impérieusement que la poésie, cependant il n'y font pas bien.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est que les hiatus ?

M.me DE JONCHÈRE. C'est précisément la rencontre de deux voyelles, l'une à la fin d'un mot, l'autre au commencement du suivant. Par exemple, dans cette phrase : « Je suis votre ami à jamais, » *ami à* forme un hiatus et devient désagréable. « Je suis votre ami pour jamais, » évite cette difficulté et vaut beaucoup mieux. L'hiatus est plus pénible encore quand les voyelles sont les mêmes. « Mon amitié et mon respect » est une fort mauvaise phrase. « Mon respect et mon amitié » est plus coulant et plus arrondi. C'est pour éviter une multitude d'hiatus que la gram-

maire française ordonne de dire mon ame, mon envie, mon Amélie, quoique ame, envie et Amélie soient féminins. Mais je crois vous avoir fait suffisamment sentir ce que c'est que l'harmonie du style, nous parlerons du reste une autre fois.

M. de Jonchère se promenait encore avec ses enfans. La campagne était animée à cette époque par tous les travaux de la moisson ; la terre se trouvait jonchée d'épis entremêlés de coquelicots et de bluets, les champs bordés d'arbres touffus, dont Caroline admirait le vert feuillage, et dont Alphonse examinait les fruits. Après avoir considéré quelque tems un spectacle si vaste et si riche : — Oh ! mon oncle, s'écria tout à coup Caroline, que notre pays est beau ; que nous sommes heureux de l'habiter ! — Oui, mon enfant, répondit M. de Jonchère, nous devons des actions de grâces à l'Etre suprême qui nous a placés sur un sol si fertile et dans un climat si doux : mais il ne faut pas imaginer qu'il ait traité avec rigueur, avec injustice, tous ceux de la race humaine qu'il

a fait naître dans d'autres parties du monde. Il n'en est point, à ce que je pense, où l'homme temperant et laborieux ne puisse trouver aussi l'aisance et le bonheur.

CAROLINE. Ah! mon oncle, il doit y avoir toujours bien de la différence.

M. DE JONCHÈRE. La nature fournit partout à nos besoins : l'industrie nous apprend à tirer parti des ressources qu'elle nous offre, et l'habitude finit par prêter des charmes à ce qui nous environne. Le Lapon, par exemple, le Lapon que, dans ce moment surtout, tu serais disposé à plaindre de toute ton ame, n'a pas l'idée de se trouver misérable, et ne t'envie ni tes gerbes ni tes fleurs.

THÉOPHILE. Il fait pourtant bien froid en Laponie.

M. DE JONCHÈRE. Ne te souviens-tu *pas*, *Théophile*, d'avoir lu dans les

voyage de ton ami Ajax, que ces longs hivers, dont il était disposé à plaindre si amèrement les habitans de la Hollande, étaient pour eux une saison riante et commode, qu'ils attendaient avec impatience, qu'ils voyaient finir avec peine?

CAROLINE. Ah! il est vrai, comme vous dites, c'est l'habitude.

M. DE JONCHÈRE. On voit toujours un homme revenir avec plaisir dans sa patrie, quoiqu'il ait parcouru, dans sa vie, des cantons plus délicieux. Il est rare que l'on songe à abandonner tout à fait la ville ou le village qui nous a vus naître. On voit des districts tout entiers où l'on respire un mauvais air, où l'on boit de mauvaise eau, où les habitans sont livides, dévorés par la fièvre, ou accablés d'obstructions; on se demande pourquoi ces lieux sont habités, pourquoi ces gens ne se transportent point

ailleurs ? C'est par la raison même qui fait que les Lapons, transportés hors de leurs frimats, tombent promptement en langueur, et meurent de mélancolie.

CAROLINE. Mourir pour avoir quitté la zone glaciale ! . . . .

M. DE JONCHÈRE. Ainsi, mon enfant, on peut trouver des biens et des plaisirs partout ; ainsi l'on ne doit jamais imaginer que l'on soit véritablement à plaindre d'habiter un pays plutôt qu'un autre. Avec un bon esprit, on peut apprendre à s'y plaire, et si demain je me trouvais exilé en Laponie, je voudrais qu'on me vît bientôt en traîneau, ou sur les patins, à la chasse, à la pêche. . . . .

THÉOPHILE. Ainsi, papa, si vous aviez été en Hollande, vous auriez fumé, vous auriez pris du thé et du café du *matin au soir* ?

M. de Jonchère. Non ; car il est permis de choisir ses plaisirs, et l'on doit donner assurément la préférence à ceux qui exercent davantage le corps et l'esprit. L'habitude de fumer est malpropre, celle de boire et de manger toute la journée est insipide ; elles sont nées, pour les Hollandais, de leurs voyages continuels sur mer ou sur leurs canaux. Le désœuvrement a engendré chez eux de faux besoins : ce n'est pas là ce qu'il faut aller emprunter aux nations étrangères ; mais j'aimerais à me conformer aux usages dont je reconnaîtrais la sagesse, l'utilité et l'agrément.

Théophile. Oh ! papa, vous savez être toujours content.

M. de Jonchère. Quand on n'a pas naturellement cette facilité de mœurs et de caractère, il faut y parvenir en se raisonnant. Plus on se dit qu'un pays est

triste ; que les hommes y sont ineptes et ridicules, plus on s'y trouve malheureux. Il vaut bien mieux tâcher de se rendre son destin supportable. En montrant à ses hôtes un visage doux et riant, on réussit quelquefois à les rendre eux-mêmes plus aimables : ne peut-on y parvenir, on essaie de se suffire à soi-même.

Il est tant de genres d'occupation, de talens ! il est si satisfaisant de sentir que l'on doit à sa raison, à son esprit, l'adoucissement de sa fortune ! Vous pourrez voyager beaucoup un jour, mes enfans ; et, sans sortir des limites du royaume de France, en passant d'une extrémité à l'autre, vous trouverez des coutumes bien différentes, des températures bien variées : vous ne vous plairez pas également partout, parce que cela est impossible ; mais soyez bien déterminés d'avance à ne vous déplaire *entièrement* nulle part. Je le répète, si

des revers incalculables, ou, ce qui vaudrait mieux, si mes devoirs me conduisaient en Laponie, je serais bien honteux de ne pas savoir m'y arranger d'une manière au moins passable.

ALPHONSE. Mais, papa, l'on manque de tout en Laponie.

M. DE JONCHÈRE. A peu près de tout ce que nous avons, mais on y supplée par d'autres choses que les habitans aiment peut-être encore mieux.

THÉOPHILE. Mais, papa, de quoi vit-on en Laponie ?

ALPHONSE. Bon ! L'on n'y trouve ni bœufs, ni moutons, ni volaille, pas un pauvre petit aileron de poulet ! pas seulement du pain, quoique je ne m'en soucie guère.

CAROLINE. Tu ne devrais pas t'en vanter.

M. DE JONCHÈRE. A la vérité, la farine est considérée comme un objet de luxe ;

on ne l'emploie qu'à faire des gâteaux. Mais les naturels de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, ne mangent pas de pain non plus ; ils le remplacent à leur manière. Quant aux Lapons, ils réduisent en poudre l'écorce tendre du bouleau et les arrêtes de certains poissons ; ils les pétrissent et les font cuire dans des fours. Le renne à lui seul, leur tient lieu de bœufs et de moutons et ils ne peuvent s'aviser de regretter nos poulets, car ils ont une si grande abondance de gibier de toute espèce, qu'ils vont souvent à l'affût, armés seulement d'un fouet ou d'un bâton ; enfin, la Providence a peuplé leurs côtes, leurs lacs, leurs rivières, d'une telle quantité de poissons, que le superflu de leur pêche devient pour eux la source d'un commerce très-étendu.

CAROLINE. Ils vendent aussi des fourrures, n'est-ce pas, mon oncle ?

M. DE JONCHÈRE. Oui, mais les animaux qui fournissent de belles fourrures sont moins communs chez eux qu'en Sibérie. Ils font cas particulièrement de la dépouille des ours. Ils surnomment cet animal le roi des forêts, et les chasseurs portent à leurs bonnets de petits bouquets de poil qui indiquent le nombre d'ours qu'ils ont terrassés dans leur vie.

CAROLINE. Mon oncle, si vous voulez absolument détruire la mauvaise opinion que nous avons de ce pays-là, ayez la bonté de nous en faire une description plus détaillée.

THÉOPHILE. Ah! je crois qu'il n'y a pas eu beaucoup de voyageurs en Laponie.

M. DE JONCHÈRE. Tous ceux que le commerce y attire pourraient décrire ses productions et ses usages, mais il y a plus d'un siècle qu'un Français y

pénétra, sans autre intérêt que celui de connaître cette contrée. Ce Français est plus célèbre encore par ses ouvrages dramatiques que par ses voyages. Son nom vous est assez connu, c'est l'auteur du *Joueur*.

ALPHONSE. Ah ! Regnard.

M. DE JONCHÈRE. Précisément.

CAROLINE. Ah ! mon oncle, racontez-nous ses aventures en Laponie.

THÉOPHILE. Je doute fort cependant qu'elles me donnent envie d'y aller à mon tour.

M. DE JONCHÈRE. Je le crois bien, et moi-même, je vous avoue que je ne m'en soucie pas ; mais enfin, s'il le fallait, voyons comment nous pourrions vivre agréablement à Tornéo.

ALPHONSE. Bien obligé, papa : mais commencez donc, je vous prie.

M. DE JONCHÈRE. M. Regnard, par-*courant la* Hollande en 1681, apprit

que le roi de Danemarck, avec toute sa famille, se trouvait à Oldenbourg. Le désir de voir cette cour, la proximité des lieux, le déterminèrent à s'y rendre. Le roi en était parti la veille. M. Regnard se flatta de le rejoindre à Altona : il y arriva peu après, la cour n'y était déjà plus. Il voyageait avec deux de ses amis : piqués d'avoir été si loin en pure perte, ils s'excitèrent mutuellement, et pour ne pas manquer leur coup, ils se rendirent à Copenhague, où ils eurent enfin l'honneur d'être présentés au roi par l'ambassadeur de France. La Suède se trouvait à une si petite distance, qu'ils calculèrent qu'ils ne se consoleraient point un jour d'avoir manqué l'occasion d'étendre jusque-là leurs connaissances ; en conséquence, ils s'embarquèrent....

ALPHONSE. Eh bien! mais on pourrait ainsi faire le tour du monde ; de

proche en proche, il n'y aurait pas de raison pour en rester là.

M. DE JONCHÈRE. Le roi de Suède accueillit nos voyageurs avec une bonté toute particulière. Instruit du motif qui les avait conduits dans ses états, il fit la même observation que tu viens de faire, railla fort agréablement nos curieux, et leur conseilla de profiter du voisinage pour aller voir la Laponie. M. Regnard n'ayant pas paru trop effrayé de cette idée, le roi prit un ton plus sérieux, assura que ce pays, trop peu connu, valait la peine d'être examiné, et ajouta qu'il serait charmé d'avoir la description de cette partie de ses états, rédigée par des gens d'esprit et de mérite comme eux. Cette espèce d'invitation faite par un roi ne leur permettait guère de reculer. En accédant à cette proposition, ils virent avec joie *qu'ils acquéraient* un titre à sa bienveil-

lance. Le roi leur fit donner toutes les lettres dont ils avaient besoin pour les chefs de la Laponie et des différentes îles où ils pouvaient relâcher dans leur traversée ; il leur fit donner passage sur une grande barque appartenant à un armateur qui résidait habituellement à Tornéo. Vous savez que cette ville, située absolument au fond du golfe de Bothnie, est la capitale de tous les petits établissemens formés par les Suédois en Laponie.

On était alors au mois de juillet, dans la plus belle saison de l'année, et les vents furent si constamment favorables que nos voyageurs arrivèrent le cinquième jour à Tornéo, quoique la distance de Stockholm à cette ville soit de près de six cents lieues. Tornéo est la dernière ville du septentrion. On trouve au-delà quelques villages bâtis par les Suédois, où ils vivent en société

avec les Lapons, et enfin des huttes ou des tentes réunies ou dispersées, suivant le goût des propriétaires, et entièrement occupées par les naturels du pays. Je n'ai pas besoin de vous dire que les bords du golfe, et toutes les contrées meridionales de la Laponie, sont les plus peuplés. Vers le nord, le climat devient si rude qu'il est difficile d'y demeurer pendant l'hiver, et d'y trouver, même en été, des subsistances.

CAROLINE. Mon oncle, les Lapons sont idolâtres, n'est-il pas vrai ?

M. DE JONCHÈRE. Ceux des environs de Tornéo sont convertis à la religion luthérienne ; mais leur zèle est si faible qu'il faut en quelque sorte les contraindre pour les faire venir au sermon, et qu'ils croient pouvoir s'en dispenser, en disant qu'ils y ont été l'année passée, ou en offrant au prêtre des peaux de bêtes ou *du poisson*.

Les environs de Tornéo présentent à la vue, durant l'été, un paysage agreste, mais riche et varié. Les montagnes, les cascades, les bosquets de pins et de bouleaux forment une décoration majestueuse, et, dans cette saison, on voit même des roses sauvages et d'autres fleurs odoriférantes orner le sein des vallons. La ville est située sur la rivière dont elle a pris son nom : cette rivière forme un joli port, mais elle gèle l'hiver à plus de dix-huit pieds d'épaisseur. Bien loin d'en être affectés, les Lapons attendent impatiemment l'époque où le golfe tout entier se change en une mer de cristal, et leur offre une communication prompte et facile avec la Finlande et la Norwége. L'été ne leur semble bon que parce qu'il permet d'aller à la pêche, de recueillir l'écorce de bouleau qu'on met en poudre pour faire du pain, et la mousse fine qui sert particulière-

ment à la nourriture du renne ; on l'amasse en guise de foin pour les alimenter durant l'hiver. Cette dernière saison est pour les hommes celle des voyages, et, par conséquent, des affaires et des plaisirs : pour les femmes, c'est la saison du repos ou des fêtes ; c'est en hiver qu'elles reçoivent des visites, que les mariages se célèbrent, que, leurs provisions étant faites, elles ne s'occupent plus que de travaux doux et tranquilles. La ville, quoique bien mal bâtie, passe pour magnifique aux yeux des Lapons, dont les demeures, assez vastes, sont extrêmement basses et très-mal meublées. Nos voyageurs logèrent chez l'armateur de leur vaisseau, qui avait ordre de les traiter du mieux qu'il lui serait possible, et de leur procurer toute espèce de facilité pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Il leur conseilla d'aller voir les forges et les

mines qui sont à quelque distance de Tornéo, et qui passent pour une chose très-curieuse et très-importante en Laponie.

Pendant l'hiver, les Lapons voyagent beaucoup, comme je vous l'ai dit, soit à pied, soit en voiture. Quand ils vont à pied, ils attachent au-dessous de leur chaussure des planches longues de deux aunes, larges d'environ six pouces, et qui se relèvent en pointe comme des patins. Ils partent tenant à la main une espèce de balancier terminé d'un côté par un fer de lance, et de l'autre par une grosse boule; ce qui leur sert à s'appuyer sur la neige pour éviter les chutes, ou à piquer en terre pour s'arrêter. Ce même balancier leur tient lieu de javelot; ils le lancent contre les animaux sauvages, et leur adresse est si grande, qu'ils manquent rarement leur coup. Leurs autres armes sont des flè-

ches, dont la pointe est formée par de grosses arètes de poisson. Quelques-uns achètent des habitans du midi (car la Finlande, la Bothnie, la Norwège, sont au midi par rapport à eux), des fusils et des pistolets. Un grand nombre, comme je vous l'ai dit encore, abattent à coups de fouet ou de bâton des canards, des oies, des sarcelles, des courlis, et autres oiseaux amphibies qui couvrent les bords de leurs étangs. Quand ils vont en voiture, ce n'est plus pour chasser, mais pour se transporter d'un canton à l'autre; et les rennes qu'ils atèllent à leurs traîneaux, secondent bien leurs projets, car on assure qu'ils peuvent faire plus de soixante lieues en vingt-quatre heures.

Théophile. Ah, mon dieu! mais on ne voit rien quand on va si vite.

M. de Jonchère. Non, sans doute, on a même de la peine à respirer et à

s'empêcher de verser dans des précipices, que les rennes, qui ont le pied très-sûr et qui ne s'effraient de rien, font passer à leurs maîtres avec la rapidité de l'éclair. Ils descendent, en courant, au fond des ravins ; ils gravissent les rampes les plus escarpées. Le voyageur a fort à faire à conserver son équilibre, à l'aide de son balancier. Ces traîneaux valent mieux que ceux des Kamtchadales et des Koriaques : ils sont cousus avec des nerfs de rennes, en sorte qu'ils plient et ne se fracassent jamais en se heurtant. Ils ont la forme d'un canot ponté, et se relèvent en pointe sur le devant. Le voyageur y est enfoncé jusqu'à la moitié du corps, en sorte qu'il s'y trouve assez chaudement, et que, si le traîneau se renverse, le voyageur n'est point jeté en dehors ; il est emporté sur la neige, relève toute la machine avec son balancier, et va tou-

jours, comme si rien ne s'était passé.

Théophile. Et vous croyez, mon papa, qu'avec la meilleure volonté du monde, je m'accommoderais de cette manière de voyager ?

Alphonse. J'aimerais mieux les grands patins.

M. de Jonchère. Avec ces grands patins, les Lapons descendent de la cime de leurs montagnes, traversent les lacs, les fleuves et le golfe dans tous les sens. Ils sont vêtus commodément et convenablement au climat. Ils n'ont point de chemises, à la vérité ; mais des bottes fourrées, des culottes, des vestes, des habits croisés, avec de grandes basques, et serrés autour du corps avec une ceinture. Tous ces vêtemens sont faits de peaux de rennes ou d'autres bêtes sauvages. Ceux des femmes ne diffèrent point dans leur *forme*, mais seulement par leur élé-

gance. Elles portent à leur cou, à leur ceinture des chaînes des laiton ou d'argent. Leurs habits de fête sont de fourrures de diverses couleurs, ou de peaux d'oiseaux dont le plumage fait un agréable effet. Quant à leur coiffure, elle est bien préférable à celle de ces Tartares qui portaient une tête de chevreuil avec des oreilles et des cornes. Les femmes élégantes et les jeunes gens un peu recherchés, parmi les Lapons.....

ALPHONSE. Oh ! oui, je m'attends à une belle découverte.

M. DE JONCHÈRE. Ils écorchent quelques gros oiseaux et principalement une espèce de canard d'un superbe plumage : ils le façonnent sur leur tete, de manière à ce que le bec de l'animal se relève sur leur front, et donne quelque chose de vif à leur physionomie ; en même tems la queue s'épanouit en ar-

rière, et les ailes se balancent négligemment sur les côtés.

ALPHONSE. Mon papa, vous avez beau faire, avec toute votre rhétorique, ce canard en tête fait un pitoyable effet, j'en suis sûr.

M. DE JONCHÈRE. Ils ne le trouvent point ainsi; et les belles dames Laponnes ont dans leur cabinet de toilette leur collection de canards, comme les nôtres ont leurs chapeaux de toutes les façons. Ils portent aussi des bonnets fourrés.

THÉOPHILE. C'est donc une bien bonne bête que le renne! Cela me fait souvenir, mon papa, que vous m'en avez autrefois promis la description.

M. DE JONCHÈRE. On ne peut imaginer de quelle utilité le renne est aux Lapons: il sert à tirer leurs traîneaux, comme je vous l'ai dit, mais seulement *quand ils* peuvent glisser sur la neige.

car le renne ne pourrait servir à tirer des charriots pesans, et durant l'été on l'emploie seulement comme bête de somme. Alors on suspend de chaque côté du renne une espèce de coffre alongé, fait de grosse écorce de bouleau. On y place les effets, le gibier, le poisson que l'on veut transporter; mais la charge ne doit pas excéder quarante livres, autrement il n'aurait pas la force de marcher. Le renne n'est pas un animal massif comme le bœuf; il n'est pas fort et grand comme le cheval : c'est une espèce de cerf, avec un grand bois sur la tête, qui jette une quantité de rameaux; ses jambes sont nerveuses, et ses pieds armés d'un énorme sabot, dont la force est telle, qu'elle lui suffit pour se défendre contre les loups et les assommer. Cette faculté devient quelquefois funeste à ses maîtres : le renne, naturellement docile, devient

véritablement féroce dès qu'on veut le traiter avec dureté et avec injustice. Caroline n'aurait pas le chagrin de rencontrer, comme ici, sur le grand chemin, des charretiers qui accablent leurs bêtes de coups de fouet. Le renne est attaché au-devant du traîneau par une corde qui répond à un large collier de peau; une autre corde passée autour de son bois, sert de bride au conducteur: il suffit, pour le diriger, de jeter cette corde à droite ou à gauche sur ses flancs; mais si on voulait le presser avec un fouet ou un aiguillon, le faire courir quand il est las, ou le faire marcher avec une charge trop pesante, il se retournerait alors en furie, et, avec son bois et ses pieds de devant, il renverserait son maître et le tuerait immanquablement. Quand on est en voyage et qu'on le voit entrer *ainsi* en fureur, le seul remède est de

renverser le traîneau, et de s'en couvrir comme d'une coquille, jusqu'à ce que l'animal soit apaisé.

ALPHONSE. Papa, on mange la chair du renne, n'est-il pas vrai ?

M. DE JONCHÈRE. Sa chair, sa graisse, son sang et son lait servent à la nourriture des Lapons. Le lait des rennes a l'avantage d'être si épais, qu'il faut, pour le boire, y mêler une grande quantité d'eau. Vous imaginez bien qu'il fait d'excellent fromage. Ce n'est pas tout; la peau, couverte d'un poil touffu, sert à faire des tentes, des bottes, des habits communs; enfin, les nerfs, au bout desquels on met une épine ou une broche de fer, servent à coudre les vêtemens et les traîneaux. Les os façonnés font des cuillers, des fourchettes et autres ustensiles de ménage. La graisse, fondue avec de la résine de pin, est le plus grand remède qu'ils emploient in-

térieurement et extérieurement. Ainsi, le nombre de rennes que chaque famille possède constitue le degré de fortune dont elle jouit : les riches ont des troupeaux de mille à douze cents rennes ; mais avec un nombre bien inférieur, et la ressource du poisson et du gibier, les Lapons vivent dans une sorte d'aisance.

Les forges sont situées près de Kones, petit village où les ouvriers ont leurs familles. Parmi ces ouvriers on ne voit aucun Lapon. Leur petite stature et leurs forces médiocres ne les rendent pas capables de ces travaux pénibles, quoique leur constitution soit assez robuste pour résister aux rigueurs du climat, qu'ils soient exempts d'un grand nombre de maladies, et qu'ils parviennent presque tous à une vieillesse avancée, sans autre infirmité qu'un grand affaiblissement dans la vue. Il est pro-

duit par l'aspect continuel de la neige et par la fumée qu'ils sont obligés d'entretenir dans leurs cabanes durant l'été, pour se préserver des cousins qui s'y multiplient excessivement. On dit que plusieurs Lapons portent des écorces de bouleau, en guise de masque, percées seulement de très-petits trous vis-à-vis des yeux; mais ces lunettes, qui donnent assez de jour pour se conduire, seraient très incommodes pour aller à la chasse, où il faut voir de tous les côtés. Dans ces forges, on fond le minerai, on extrait le métal, on le réduit en petites pelottes que l'on transporte ensuite dans le midi. Rien n'est plus pittoresque que leur situation : des montagnes couvertes de bois les environnent, et des torrens tombent de toutes parts en mugissant dans la vallée. Des forges, nos voyageurs se rendirent à la mine. Ils étaient accompagnés de quelques paysans éta-

blis à Tornéo. Ils chassaient ensemble sur la route; ils allaient presque toujours à pied, quoiqu'ils fussent munis d'une nacelle à la mode du pays, pour naviguer sur toutes les rivières. Elle était assez légère pour être portée ou dirigée par deux hommes; mais à l'approche de chaque cataracte (et elles étaient fréquentes), nos Français voulaient absolument se mettre à terre; ce qui impatientait singulièrement leurs guides, accoutumés à s'abandonner, en pareil cas, au fil de l'eau.

CAROLINE. Comment, ils se laissaient précipiter avec la cascade?

M. DE JONCHÈRE. Oui, nos voyageurs eurent la preuve de ce que leur disaient leurs guides à cet égard, quoiqu'ils persistassent à ne pas en faire l'expérience personnellement. Ils virent de petites barques, montées par des Lapons, descendre au milieu de ces cataractes, avec

la rapidité d'un trait, s'enfoncer au sein des eaux, et reparaître ensuite paisiblement à la surface. Il me semble avoir lu quelque part qu'en Egypte on descendait de cette manière les cataractes du Nil. Malgré mon penchant à adopter la plupart des usages de chaque pays, celui-ci est un de ceux auxquels je ne me croirais pas obligé de me conformer très vite.

THÉOPHILE. Oh! oui, papa, je ne m'y conformerais pas du tout, je vous l'assure. Quel saut périlleux! et puis plonger là sous les eaux!

M. DE JONCHÈRE. Quoiqu'au milieu de l'été, nos Français souffraient excessivement du froid dans les bois, surtout quand ils étaient forcés à y passer la nuit, c'est-à-dire, l'espace de tems dans les vingt-quatre heures où le soleil se tenait le plus près de l'horizon, et où ses rayons semblaient pâlir ; c.. on

était alors, en Laponie, aux plus grands jours, qui durent trois ou quatre mois.

THÉOPHILE. Oh! c'est singulier; ils voyaient toujours le soleil?

M. DE JONCHÈRE. Ils allumaient de grands feux pour se chauffer en dormant, pour écarter les insectes et même les ours et les loups. Ils faisaient rôtir leur gibier, et se plaisaient à l'aspect de ces vastes solitudes, qui souvent leur inspiraient de beaux vers. En visitant la mine, ils furent surpris et charmés d'y trouver un compatriote.

CAROLINE. Comment, un Français parmi les mineurs en Laponie!

M. DE JONCHÈRE. Mon dieu oui! et cet homme leur fut fort utile pour leur faire connaître en détail les mœurs des Lapons, parmi lesquels il vivait depuis trente années. Ils descendirent dans la mine, dont les ouvertures étaient tapissées de glaçons, mais dont l'intérieur

offrait une douce température. Ils recueillirent des morceaux de minerai, parsemés d'améthystes, de topazes et de vitriol de toutes les couleurs. Les montagnes qui environnaient le village, et qui se trouvaient alors dépeuplées, servaient de retraite, durant l'hiver, à des familles opulentes et fort distinguées parmi les Lapons. Elles étaient divisées en différens domaines, et le nom de chaque propriétaire était gravé sur des roches escarpées. On voyait aussi quelques débris de leurs habitations, dont ils avaient, en partant, enlevé les couvertures, et qu'ils devaient restaurer à leur retour.

Théophile. Et pourquoi donc étaient-ils partis?

M. de Jonchère. Pour aller aux monts Félices, sur les confins de la Norwége, ramasser la mousse qui s'y trouve en abondance; les autres, pour aller à la

pêche. Ils emmènent toute leur famille dans ces occasions : les femmes, les enfans sont nécessaires, soit pour entasser la mousse, soit pour saler et faire sécher le poisson. Les troupeaux voyagent aussi de compagnie ; ils paissent chemin faisant, et ne donnent pas un grand embarras à leurs maîtres : les rennes sont si privés, qu'ils suivent la famille pas à pas comme des chiens fidèles.

On dit à nos voyageurs que, s'ils avaient envie de voir des Lapons en grand nombre, ils devaient se rendre sur les bords du lac Tornotresch, où la rivière de Tornéo prend sa source, et où beaucoup d'entre eux s'occupaient alors à pêcher. Cette idée les flatta d'autant plus, que ce lac confine en quelque sorte à la mer Glaciale; qu'ils se faisaient un grand plaisir de la voir, et surtout de pouvoir dire à Paris, à leur retour,

qu'ils l'avaient vue. Il faut penser que, depuis un siècle, on a fait bien des voyages, bien des découvertes, et qu'à cette époque l'excursion de M. Regnard et de ses compagnons paraissait bien plus étonnante qu'elle ne le paraîtrait aujourd'hui. Le lac Tornotresch était à sept ou huit journées de distance de la mine. Nos voyageurs, pour abréger, eurent recours aux traîneaux dans les endroits où la neige n'était pas fondue. Une tempête effroyable les retint à peu de distance du lac. Ils avaient allumé d'immenses bûchers, suivant leur usage, et la violence du vent mit le feu à la forêt. Le fracas de l'orage, la chute des pins qui tombaient autour d'eux, la lueur de l'incendie, l'obscurité du ciel, à laquelle ils n'étaient plus accoutumés, rendaient cette scène vraiment effroyable. Quelques Lapons qui se trouvaient avec eux répétaient en frémissant qu'il

suffirait de quatre Français, c'est-à-dire d'un seul de plus, pour livrer leur pays tout entier aux flammes. Ils se rendirent sur les bords d'un étang, et s'embarquèrent aussitôt qu'ils purent le faire sans danger. Les vagues en étaient encore violemment agitées. Ils arrivèrent à un village situé sur l'autre rive, où le gouvernement entretenait un agent, chargé de percevoir l'impôt établi sur les Lapons, qui consiste en quelques fourrures, et où l'on tenait une foire chaque année pour la commodité de ceux qui ne voulaient ou qui ne pouvaient se rendre jusqu'à Tornéo. Les marchands de cette ville y venaient de leur côté pour faire des échanges, et obtenaient à meilleur marché, comme de raison, les productions du pays.

Ils profitèrent de leur séjour dans ce village pour faire graver sur une

pierre une inscription qu'ils voulaient poser à l'extrémité du lac de Tornotresch ; ils comparaient modestement cette pierre aux colonnes qu'Hercule avait élevées aux bornes de l'ancien monde. Ils partirent avec une troupe de Lapons. Arrivés sur les bords du lac, ils trouvèrent effectivement une multitude qui s'occupait à pêcher. Les pêcheurs se construisent des magasins séparés, en coupant la cîme d'un pin ; ils mettent sur le tronc, qui reste debout, des madriers en forme de croix, et ensuite des planches en travers. Leurs provisions sont, de cette manière, à l'abri des invasions des ours et des renards. Presque tous ces Lapons étaient idolâtres. Ceux qui donnèrent l'hospitalité à nos voyageurs furent si satisfaits des présens qu'ils en reçurent en récompense, et qui consistaient en eau-de-vie, en tabac, en bagatelles pour la

parure de leurs femmes, qu'ils allèrent chercher un de leurs prêtres ou sorciers, pour leur faire dire la bonne aventure,

CAROLINE. Ah ! c'était donc comme les Schamanes de la Sibérie ?

M. DE JONCHÈRE. Leur religion est absolument la même : c'était celle de tous les Scandinaves, avant que Sigge, surnommé, depuis, Odin, leur eût apporté le culte de ses dieux. On retrouve chez les Lapons quelque mélange de ce dernier culte. Ils adorent Thor, comme dieu du tonnerre : mais Seyta, le dieu des airs, qui, suivant eux, est le père des oiseaux, des poissons et de tout ce qui respire : le soleil qui ranime les plantes, ramène les grands jours et fait fondre la glace, afin que l'on puisse aller à la peche ; voilà leurs dieux par excellence. Ils ont ensuite une foule de déites subalternes, que l'on peut com-

parer aux pénates des anciens, et puis des démons et des esprits, qui leur inspirent une terreur continuelle. Les dieux sont représentés par des pierres pointues, plus ou moins grandes, suivant le rang qu'ils occupent dans leur mythologie. Devant ces simulacres, sont des pierres plates, en guise d'autel, sur lesquelles on immole des rennes dans les solennités. On frotte l'idole avec le sang et la graisse de la victime ; on dépose à côté les sabots et les cornes, et la chair appartient aux prêtres, qui ont grand soin, quand les provisions leur manquent, d'avertir les dévots qu'ils ont vu sur leur tambour que les dieux demandaient un sacrifice. Il y a des idoles qui sont placées sur des montagnes inaccessibles : alors on fait la céremonie au pied de la montagne, et l'on roule dans la graisse de petites pierres que l'on jette le plus près que l'on peut de l'idole.

Théophile. Mais comment ces idoles ont-elles été portées dans ces endroits inaccessibles ?

M. de Jonchère. Elles n'y ont pas été portées ; ce sont des morceaux de roc bizarres qui ont frappé l'imagination des premiers qui les ont aperçus, et auxquels on s'est habitué à rendre hommage. La crainte qu'ils ont des esprits les rend très-soigneux de se réconcilier avec leurs ennemis aussitôt qu'ils sont malades : ils achètent cette réconciliation à tout prix, convaincus qu'après leur mort ils reviendraient traverser tous leurs projets, écarter le poisson de leurs filets et le gibier de leur route ; aussi, quand ils n'ont pu obtenir le pardon du malade, ils offrent de grands sacrifices sur son tombeau. Les prêtres abusent de leur crédulité, au point de leur vendre le beau tems quand ils partent pour *un voyage*. Ils leurs remettent un mou-

choir noué dans trois endroits : le premier nœud défait, amène un vent doux comme l'haleine du printems ; quand ils s'embarquent, ils défont le second nœud, qui produit un vent favorable aux navigateurs ; mais s'ils venaient par mégarde à défaire le troisième nœud, ce serait pis encore que les outres qu'Eole avait remises à Ulysse : la plus effroyable tempête s'élèverait aussitôt, et nos voyageurs durent se persuader que celle dont ils avaient éprouvé les fureurs provenait de quelque mouchoir qu'un Lapon avait mal soigné.

CAROLINE. Oh ! sans doute, les Lapons auront pu le croire.

ALPHONSE. Papa, qu'est-ce que le sorcier dit à M. Regnard ?

M. DE JONCHÈRE. Le sorcier arriva avec son tambour, sur lequel étaient peintes les images de tous ses dieux. Il plaça dessus une espèce de bossette en

cuivre ; il frappa en rond sur le tambour, et les figures sur lesquelles sautait la bossette indiquaient au sorcier le passé, le présent et l'avenir. C'était autant de signes mystérieux et symboliques. Le sorcier ne dit à nos voyageurs que des choses vagues qui pouvaient convenir à tout le monde, ce qui prouvait beaucoup d'adresse et de prudence de sa part. Mais M. Reguard, voulant le pousser à bout, le pria d'envoyer à Paris le démon qui obéissait à ses ordres, et de lui commander de lui rapporter quelque chose qui eût appartenu à son père. Le prêtre assura qu'il y parviendrait si l'on voulait lui donner du tems, et surtout beaucoup d'eau-de-vie. Quand il eut bu immodérement, il se mit à battre sur son tambour avec une espèce de fureur. Le bruit, l'agitation et l'eau-de-vie lui firent monter le sang à la tête ; son visage devint tout

bleu, et il tomba dans une sorte d'apoplexie. Les Lapons appelaient cela des extases ; ils croyaient que, lorsque le sorcier était dans cet état, son ame avait une communication intime avec les dieux : en conséquence, ils s'opposèrent à ce qu'on lui portât aucun secours ; ils écartaient jusqu'aux moucherons qui voulaient se poser sur son corps. Au bout d'environ un quart-d'heure, le Lapon reprit ses sens, ouvrit de grands yeux hagards, et reconnaissant enfin M. Regnard, se jeta brusquement à ses pieds ; et lui dit qu'il avouait humblement que le diable qui le servait était plus puissant que tous les siens. M. Regnard, très-surpris de se trouver ainsi promu à la dignité de sorcier, admira le stratagème par lequel celui-ci voulait se tirer d'affaire ; mais n'ayant repondu que par des éclats de rire aux hommages du prêtre lapon, celui-ci

prit son tambour, se retira tout honteux, et ne reparut plus à la cabane.

CAROLINE. Ah ! j'aime bien ce titre de sorcier dont M. Regnard se trouva gratifié malgré lui.

M. DE JONCHÈRE. Nos voyageurs allèrent contempler la cataracte que forment les eaux du lac, pour donner naissance à la rivière de Tornéo. Au centre de cette cataracte, était un écueil qui la divisait en plusieurs cascades ; l'eau tombait avec rapidité, ou bondissait et bouillonnait entre les pointes des rochers. Sur une partie plane de cet écueil, un autel et des idoles avaient été élevés de tems immémorial. On y voyait Seyta et une foule de dieux subalternes représentant sa femme et ses enfans. On ne parvient pas sans danger jusque sur cette plage étroite, mais nos Français voulurent y être transportés. Toutes ces divinités étaient si bien frottées de

graisse, dont la première couche avait plusieurs siècles de date, qu'ils offraient le coup d'œil le plus dégoûtant, et exhalaient une odeur infecte. Nos voyageurs eurent la fantaisie d'emporter quelques-unes de ces idôles. Sans le caractère pacifique et même poltron des habitans de la Laponie, ils auraient commis une grande imprudence. On doit éviter, en voyageant, tout ce qui peut blesser les préjugés d'une nation : il est absurde et même injuste d'aller chez les gens pour les affliger ou les insulter ; on n'a le droit de s'opposer qu'aux mauvaises actions dont on est témoin, comme les Espagnols au Mexique, quand ils défendirent, avec raison, d'immoler les victimes humaines. Les Lapons commencèrent par supplier les voyageurs de laisser en paix Seyta et sa famille ; ils leur prédirent les plus grands malheurs s'ils profanaient

leurs images ; et voyant qu'ils ne pouvaient ébranler leur résolution, ils se répandirent en invectives et les chargèrent d'imprécations.

Ils s'embarquèrent sur le lac, le prolongèrent l'espace de huit ou dix lieues, et gagnèrent la montagne la plus haute de celles qui l'environnent. Ils mirent plus de quatre heures à parvenir au sommet. De là ils découvrirent un horizon immense et la mer Glaciale jusques au-delà du Cap-Nord. Ce fut sur le faîte de cette montagne qu'ils déposèrent leur inscription, et, à leur retour, ils remirent à la voile pour se rendre ensuite à la cabane d'un petit vieillard qui les avait engagés à venir passer quelques jours chez lui.

Ce bonhomme, ainsi que sa femme, firent tout ce qu'ils purent pour régaler convenablement leurs hôtes : ils leur servirent au dessert des confitures très-

estimées dans le pays, faites avec des groseilles et des œufs de poissons écrasés ensemble. Soit prévention, soit effectivement que cette marmalade eût un mauvais goût. . . . . .

ALPHONSE. Ah! je le crois.

M. DE JONCHÈRE. M. Regnard eut des vomissemens cruels après s'être efforcé d'en manger. Le bon vieillard confirma par ses récits tout ce que le mineur français leur avait dit des usages de cette contrée. Quand un enfant naît chez les Lapons, ses parens lui font présent d'une renne, et tous les petits qu'elle produit jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de raison, lui appartiennent en propre, et servent à lui former ensuite un établissement. Les filles se marient rarement très jeunes; les hommes veulent que le caractère de la femme qu'ils épousent soit bien connu, et que sa réputation d'activité et d'économie soit

bien établie. Ils sont obligés de faire de grands présens à leurs beaux-pères pour obtenir leur aveu, et de passer quelque tems à leur service pour les dédommager de la perte qu'ils vont leur causer. Chez les idolâtres, les prêtres font la cérémonie du mariage en offrant aux dieux un sacrifice pour les deux époux, et en faisant jaillir sur eux des étincelles avec un briquet. On suspend les enfans dans des berceaux faits d'écorce de bouleau, et l'on dresse des chiens à les bercer, en se levant sur leurs pattes de derrière. Ils rendent aux morts de grands honneurs funèbres : ils placent dans le cercueil l'arc et les flèches du défunt, ou, si c'est une femme, les instrumens ordinaires de ses travaux. La femme prend la moitié des biens que son mari laisse en héritage, les enfans partagent le reste entre eux.

Nos voyageurs se rendirent ensuite

au village dont je vous ai déjà parlé. De là ils prirent une route différente de celle qu'ils avaient suivie en retournant à Tornéo. Ils visitèrent une mine de fer aimantaire, où ils furent témoins de plusieurs phénomènes très-curieux. Les marteaux avec lesquels on frappait sur la roche, y restaient attachés par la vertu magnétique ; les ciseaux de fer qu'on enfoncait dans la pierre s'aimantaient avec tant de force qu'ils attiraient ensuite et faisaient mouvoir tous les autres outils autour d'eux. M. Regnard plaça une boussole dans une des excavations qu'on avait faites à la mine, et l'aiguille tournait sur elle-meme avec une rapidité singulière, sans pouvoir jamais se fixer. En suivant les bords de la rivière de Torneo, ils virent faire la peche du brochet, qui est une des opérations les plus importantes des Lapons. Ils ne se servent point de filets ni d'ha-

meçons ; ils allument de grands feux à la proue de leurs nacelles : les brochets, attirés par cette clarté, se rassemblent en si grand nombre, que les pêcheurs n'ont que la peine de les harponner. Ces brochets sont énormes et si multipliés, que l'on en exporte par an plus de trois mille tonnes.

Nos voyageurs, après avoir assisté à Tornéo aux funérailles d'un prêtre très recommandable par son zèle, par ses connaissances, et les services qu'il avait rendus au gouvernement depuis le tems qu'il résidait en Laponie, se rembarquèrent pour Stockholm, où ils parvinrent avec assez de peine, ayant éprouvé des vents contraires. Ils rapportaient avec eux des choses infiniment curieuses, telles que les enfans de Seyta, des peaux de rennes, des gants, des vêtemens lapons garnis de plumes, des ustensiles, des ornemens de différentes

espèces, et une foule de souvenirs intéressans.

CAROLINE. Mon oncle, il ne fait pas si froid en Russie que chez les Lapons, cependant on a beaucoup à souffrir dans ce pays durant l'hiver?

M. DE JONCHÈRE. Dans tous les pays bien froids, on prend, en général, des précautions qui remédient beaucoup aux rigueurs du climat. En Russie, l'on fait usage de poêles qui chauffent si bien les appartemens, que l'on serait vraiment incommodé si l'on passait subitement de l'air extérieur à cette autre température. L'appartement où l'on reçoit est précédé de deux ou trois pièces, médiocrement et graduellement échauffées, et l'on y fait quelques séances avant d'arriver au salon. Les bonnes ménagères trouvent en Russie que l'hiver leur procure un grand avantage, celui de conserver toutes leurs provisions

à merveille. Au commencement de cette saison, elles tuent des volailles, des bœufs, des cochons, des moutons, des veaux pour l'espace de six mois, et les entassent dans des tonneaux alternativement avec une couche de neige. Elles font la même chose pour leurs légumes, et à mesure qu'elles en ont besoin, elles font dégeler un morceau de viande, ou un chou, ou des racines, en les jetant d'abord dans l'eau froide. Si on les plongeait seulement dans de l'eau tiède, le contraste exciterait sur-le-champ la fermentation, la corruption, et il serait impossible de faire usage de ces alimens.

CAROLINE. Mais au Spitzberg, au Groënland, à la Nouvelle-Zemble, il n'y a pas moyen d'y tenir, je pense?

M. DE JONCHÈRE. En effet, ces pays sont à peu près déserts. Les navigateurs, les habitans des contrées voisines

les parcourent seulement à diverses époques pour y chasser des ours blancs durant l'hiver, et pour y pêcher en été. Les Esquimaux fréquentent le Groënland pour y chercher les baleines qui sont en grand nombre sur ses rivages, et dont l'huile et les arêtes sont pour eux d'une grande utilité. On dit que les Samojèdes, qui habitent en face de la Nouvelle-Zemble, passent les trois quarts de l'année ensevelis sous la neige, et que de cette manière ils ont rendu leur existence assez supportable.

THÉOPHILE. Comment, mon papa, ensevelis sous la neige?

M. DE JONCHÈRE. Oui : leurs habitations sont creusées à moitié en terre, et recouvertes d'un toit sur lequel ils étendent des peaux de bêtes. La neige tombe en grande abondance, et couvre ces chétives demeures de plusieurs pieds d'épaisseur. Alors les Samojèdes creusent sous

cette neige et pratiquent des routes à couvert. La neige, endurcie, se soutient en arcade, et forme des parois, des voûtes d'albâtre, à travers lesquelles le froid extérieur ne peut pénétrer. L'air se renouvelle suffisamment par les cheminées pratiquées au faîte de chaque cabane, et il se réchauffe dans ces cavités.

CAROLINE. Ah! que c'est bien imaginé, et que j'aimerais cette ville souterraine et ces promenades sous ces arcades plus blanches et plus éclatantes que du marbre!

M. DE JONCHÈRE. Je ne prétends pas m'opiniâtrer dans mon système, jusqu'à faire entrer le Spitzberg, le Groënland et la Nouvelle-Zemble dans le nombre des lieux où l'on peut se trouver bien : je vous permets très-fort de vous répandre en déclamations contre eux, et de faire tout ce qu'il vous sera possible pour

n'y habiter jamais. Mais, à l'exception de ces pays désolés et de quelques autres du même genre, soyez bien convaincus, pour votre propre avantage, que l'on peut et que l'on doit s'accoutumer en tous lieux.

M. de Jonchère achevait en ces termes le récit qu'il adressait à ses enfans, lorsque le char qui voiturait les gerbes à la grange passa près d'eux. Avec l'agrément de leur père, ils se joignirent à cette marche joyeuse. Alphonse se plaça sur le devant du chariot afin d'exciter les bœufs ; Caroline fut établie commodément par les moissonneurs au milieu des gerbes ; Théophile se guinda au plus haut du char, où il se maintint dans une attitude vraiment triomphale. Les moissonneurs, armés de leurs faucilles, les environnaient et les accompagnaient en chantant ; tous trois, sans envier plus long-tems les délices

des Lapons, des Esquimaux et des Samojèdes, répétaient encore dans l'ivresse d'une joic pure : Ah! que nous sommes heureux au Vieux Château! tandis que leur père se félicitait de les avoir rendus capables de goûter des plaisirs si simples, et par conséquent d'en goûter partout.

On retourna dîner à la cabane du bon Ulric. Ce fut cette fois bien franchement et sans aucun embarras que Rodolphe servit d'aide à son aimable compagne, en dépit des soins que prenait Odet pour ne lui rien laisser à faire. Touché de la piété filiale qui semblait diriger toutes les actions d'Ennely, Rodolphe partagea volontiers ces marques de tendresse et de respect pour le vieillard : il se leva de table une fois pour servir Ulric, et le pauvre Odet, en se précipitant pour le prévenir, pensa renverser toute la vaisselle. Il souffrait prodigieusement de voir son seigneur manger avec une cuiller de bois, et faire l'éloge de mets si simples que leur plus grand mérite était visiblement d'avoir été préparés par Ennely. Les

petits pois qu'il avait écossés sur le coin du tablier de sa nouvelle amie, étaient, à ce qu'il assurait, les meilleurs dont il eût goûté de sa vie. Ennely, de son côté, sensible aux égards de Rodolphe pour elle, et surtout pour son père, ne se dissimulait point l'empire qu'elle acquérait à chaque instant sur ce caractère orgueilleux. Elle était trop bonne pour ne pas désirer voir sa conversion s'accomplir, et lui témoignait, pour l'encourager, une grande bienveillance. Le soir, quands ils revinrent coucher au logis, ils avaient l'air tous les trois de ne composer qu'une famille. Rodolphe entra dans son appartement, comme s'il l'eût habité depuis dix ans, et Odet qui, depuis la veille, n'avait cessé d'éprouver des surprises, commençait à la fin à ne plus vouloir s'étonner de rien. Rodolphe avait beaucoup dansé

il était las et s'endormit très-vîte; mais au milieu de la nuit il fut réveillé par un bruit sourd....

THÉOPHILE. Ah! je tremble.

M.me DE JONCHÈRE. Il ouvrit les yeux, il aperçut une grande clarté dans la chambre, et tout près de son lit une grande figure noire qui se tenait debout, immobile, ayant à la main une lanterne à la lueur de laquelle elle l'examinait attentivement. Au premier mouvement que fit Rodolphe, la lanterne s'éteignit, la vision disparut, et le même bruit se fit entendre. Le prince se précipita hors de son lit et parcourut la chambre à tâtons. La figure noire ne s'y trouvait plus. Il courut à la porte, et, à son grand étonnement, la trouva fermée aux verroux, comme elle l'était la veille quand il s'était endormi. Persuadé que le prétendu fantôme s'était caché sous sa table ou sous son lit, il ouvrit la croisée

pour y voir un peu plus clair : il se convainquit enfin que la figure noire s'était échappée sans qu'il pût deviner par où. Il se rapprocha de la croisée et entendit quelque bruit entre les buissons : il prêta l'oreille, puis regarda; il lui sembla voir cette même figure se glisser au pied du chèvre-feuille dont les rameaux s'agitaient, et une voix sépulcrale prononça distinctement ces mots : « Oui, c'est lui, c'est Rodolphe de Hapsbourg, l'époux futur de la cruelle Amgarte; ainsi, tremblez..... » Rodolphe ne put retenir une exclamation, et à l'instant tout disparut, le silence régna de nouveau autour de la cabane. Le prince, aussi choqué que surpris de cette aventure, et décidé à s'emparer de l'individu qui semblait le connaître si bien, et qui avait osé venir troubler son sommeil, sortit de sa chambre en courant et en appelant Ulric. Il roula dans le

petit escalier avec un fracas épouvantable. Ulric, effrayé, sortit de son gîte, demi-vêtu, une lumière à la main. Il relève le prince, aussi honteux que dépité de sa chute. Il le tâte de la tête aux pieds et l'accable de ses questions. Rodolphe reprend un peu ses esprits ; il réfléchit sur tout ce qui s'est passé ; il se convainc intérieurement que le fantôme est un espion, que le vieillard est son complice ; et, sans concevoir quel est l'intérêt qui les dirige, il sent déjà qu'il n'estime plus cet Ulric, dont la figure est cependant si ouverte et si vénérable. Il répond d'abord par monosyllabes, il dit enfin qu'il a vu quelqu'un dans sa chambre, et que dehors on a prononcé son nom. Alors Ulric se met à rire, assure Rodolphe qu'il a fait un mauvais rêve, le conjure de ne pas réveiller sa fille, le reconduit dans sa chambre, le recou-

che, et lui souhaite pour le reste de la nuit un sommeil plus tranquille.

THÉOPHILE. Comment, maman, Rodolphe n'avait pas eu peur ?

M.me DE JONCHÈRE. Pas du tout.

THÉOPHILE. Mais comment cela, en se réveillant et en voyant tout à coup une grande figure noire ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, tous ceux qui jouent des rôles de fantômes dans les contes, sont décorés par les auteurs d'un grand manteau noir ou blanc ; mais Rodolphe ne concevait pas plus que moi vraisemblablement ce que ces deux couleurs peuvent avoir d'épouvantable. M.me de Luderville porte très-souvent une robe de crêpe noir, Caroline, les dimanches, se pare avec une robe blanche, et je n'ai jamais trouvé que ni l'une ni l'autre eussent la moindre ressemblance avec un spectre.

THÉOPHILE. Ah ! oui ; mais c'est différent, l'heure, les circonstances....

M.me DE JONCHÈRE. Ainsi, c'est purement une affaire d'imagination, et Rodolphe était assez raisonnable pour ne s'effrayer que d'un danger très-réel. Aussi était-il extrêmement curieux d'éclaircir par quel motif et par quel moyen cet homme à robe noire était entré dans sa chambre, mais il n'en était pas alarmé. Il passa le reste de la nuit dans une grande agitation. Il s'épuisait en conjectures. Quel était donc cet étranger qui avait prononcé son nom et celui d'Amgarte ? Depuis deux jours il n'avait pas songé du tout à la comtesse. Dans cet instant il se rappelle sa beauté, ses richesses, et ne se sent point touché ; il les compare avec les grâces d'Ennely, et surtout avec ses vertus. Il attend impatiemment que l'on soit réveillé dans la cabane. Il descend, de-

terminé à avoir une explication avec Ulric et à repartir sur-le-champ s'il ne peut obtenir un aveu sincère. Il ne croit point qu'Ennely ait aucune part à la scène de la nuit, et la retrouve aussi bonne, aussi aimable que la veille, occupée, comme à l'ordinaire, des soins du ménage, de son père, et même de lui. Afin de les éprouver l'un et l'autre, il annonce qu'il va partir, qu'il ne peut rester dans le canton d'Appenzel aussi long-tems qu'il l'avait espéré d'abord. La physionomie d'Ulric reste la même, celle d'Ennely s'altère. — Eh quoi! dit-elle, d'où vient cette résolution si prompte ? comment avez-vous changé d'avis ? — J'ai réfléchi, répond Rodolphe, que si je restais davantage, j'aurais beaucoup de peine à me trouver auprès de mon maître à l'époque qu'il m'a fixée. — Quelle est donc cette époque ? demanda-t-elle avec vivacité. —

L'anniversaire de la naissance de la comtesse de Lugano....... A ces derniers mots, une pâleur mortelle s'étend sur tous les traits d'Ennely ; elle se laisse tomber sur un siége, elle tend les bras vers son père. Rodolphe, effrayé, veut s'élancer vers elle, mais Ulric se place entre sa fille et lui. — Prince, dit-il à Rodolphe, retirez-vous, sortez de ma demeure, puisque vous venez en troubler la paix. Ces paroles rendent à Rodolphe toute sa fierté, son visage devient menaçant ; ce n'était plus Rool, mais ce n'était plus aussi le pauvre Ulric qu'il avait alors devant lui : le front du vieillard était imposant de majesté. — Ulric, s'écria Rodolphe, parlez, expliquez-moi ce qui s'est passé dans votre demeure ; comment Amgarte vous est-elle connue ? — Ah ! ne prononcez pas ce nom affreux, s'écria Ennely d'une voix lamentable. Son père l'aida

à se lever, il la conduisit vers sa chambre. — Ulric, s'écria de nouveau Rodolphe, parlez, je vous en conjure, et s'il le faut, je vous l'ordonne. — L'ordonner ! dit Ulric en se retournant d'un air fier ; homme vain et présomptueux ! je pourrais peut-être confier mes secrets à un ami, mais, dès ce moment, votre impétuosité, vos menaces, vous ôtent le droit d'y prétendre : jamais vous ne saurez qui je suis. En même tems il ferme la porte, et laisse Rodolphe prêt à suffoquer de colère ; il aurait voulu briser cette barrière, et punir l'audacieux qui le traitait avec tant de mépris, mais cette porte était celle d'Ennely, cet audacieux était un vieillard et son père : il se contint en frémissant. Il s'arracha de la cabane, courut appeler Odet, lui ordonna de seller leurs coursiers, et, sautant sur le sien avec vivacité, il partit à toute bride. Arrivé cependant à l'ex-

trémité du vallon, il modéra tout à coup son impétuosité. Il se retourna, contempla de loin la chaumière et soupira malgré lui. Odet, qui n'avait pu le suivre, crut qu'il ne s'était arrêté que pour l'attendre. « Me voici, monseigneur, criait-il, me voici ; excusez-moi. » Mais Rodolphe ne l'entendait point, et quand Odet fut à ses côtés, il continua à rester le visage tourné vers la cabane. Enfin, sortant de sa rêverie, il repart tout aussi brusquement que la première fois, et le pauvre Odet, qui galope après lui, regrettant de toute son ame, et son village, et les fêtes, et son père, voit bien qu'il n'est pas encore au terme de ses surprises.

Durant le reste du voyage, Rodolphe rompit à peine le silence ; il ne commença à respirer qu'en apercevant les aigles et les étendards qui planaient sur les murs de son château. A cet aspect il perd de vue tous les charmes que la vie

pastorale avait eus pour lui ; il se retourne vers Odet, et celui-ci retrouve dans ce coup d'œil toute l'arrogance passée de son redouté seigneur. Quand le prince sentit le pont-levis trembler sous ses pas, il crut aussi se retrouver lui-même ; il jura de ne plus songer de sa vie au canton d'Appenzel. . . . . . et Rodolphe y songeait encore un instant après.

Malgré tous ses efforts, le souvenir de la cabane le captivait tout entier. Durant le sommeil de son père, enfoncé lui-même dans le grand fauteuil qui faisait le pendant de celui du baron à l'autre extrémité de la vaste salle, il restait si bien enseveli dans ses réflexions, que le bon Odet, qui vint à diverses reprises pour lui parler, et qui marchait à pas de loup pour ne pas réveiller son vieux maître, le trouva lui-même immobile ; il ne fut ni entendu ni

aperçu, et demeura convaincu que le prince avait recours, pour se désennuyer, au même stratagème que son père. C'était vraiment une chose admirable que les après-dîners au château de Hapsbourg ! l'un ronflait, l'autre soupirait, et, du reste, le plus profond silence régnait dans l'appartement. Le prince, pour se distraire, allait-il à la chasse, bientot il se trouvait importuné du fracas et des gens qui l'environnaient. Il laissait courir ses piqueurs, s'asseyait au pied d'un arbre : les fleurs, la verdure, lui rappelaient le canton d'Appenzel. Odet, à quelque distance, tenait les chevaux en main, et considérait son maître à la dérobée, sans deviner ce qui pouvait si attentivement l'occuper. Un jour cependant il fut au moment de s'en douter. Le prince, sortant tout à coup de sa rêverie, fixa les yeux sur lui avec complaisance. — Odet, lui

dit-il, tu as raison, Eunely est incomparable; sa douceur, sa modestie.... S'apercevant alors qu'Odet, l'œil étonné, le cou tendu, ne paraissait pas du tout au fait du sujet de la conversation, secrètement honteux d'avoir été si près de se trahir, il saute sur son cheval et s'éloigne, laissant son palfrenier tout surpris et tout satisfait d'avoir eu raison, avant même d'avoir parlé.

Cependant cette fête, dont Rodolphe avait fait mention, l'anniversaire de la naissance de la comtesse de Lugano, eut lieu effectivement un mois après. Rodolphe, si assidu autrefois auprès d'elle, avait été tout ce tems sans aller la voir. Mais comment s'en dispenser dans une occasion si solennelle! le comte avait fait publier un tournoi en l'honneur de sa fille: ceux qui se glorifiaient de prétendre à elle, devaient y soutenir, contre tous venans, qu'elle était la per-

sonne la plus accomplie de toute la terre. Des chevaliers, partis des pays les plus éloignés, traversaient la Suisse avec de brillans cortéges. Ces apprêts retirèrent Rodolphe de l'espèce d'assoupissement où il était plongé. Le désir de confondre tant d'illustres adversaires, lui rappela enfin avec quelque douceur les droits qu'il avait acquis, à ce qu'il croyait, sur le cœur d'Amgarte. Ces droits devaient lui procurer sur eux un premier triomphe. Il part donc; il arrive sur les bords du lac de Lugano, où le château du comte se déployait dans toute sa magnificence, mais il y arriva le dernier. C'était le jour même du tournoi. Amgarte, entourée d'une cour nombreuse, éblouissante d'or et de pierreries, se disposait déjà à passer sur un balcon, d'où elle devait présider aux combats, lorsque le prince de Hapsbourg entra tout armé, couvert de

poussière. On le reconnait, et ses rivaux lui font place en frémissant ; il passe arrogamment, va pour saluer Amgarte et lui baiser la main. Quelle est sa surprise ! elle la retire brusquement, et, le fixant d'un air dédaigneux : « Prince, lui dit-elle, est-ce bien vous ? êtes-vous en effet celui qu'on a surnommé le chevalier aux armes rouges ? après un si long intervalle, en vérité, je vous reconnais à peine ! Rodolphe relève la tête, la regarde fixement, et la beauté d'Amgarte, qui frappait tous les yeux, disparaît entièrement aux siens. Dans cet instant il ne voit que son air insultant, et, pour comble d'injure, tandis qu'il la considère et s'apprête à lui répondre, elle lui tourne le dos, abandonne sa main au comte de Glar s, qui la reçoit avec transport et la conduit sur le balcon. Aussitôt la foule s'écoule, tout se disperse, on court en-

tourer l'arène. Rodolphe reste seul au milieu du salon, où il semblait pétrifié. Il revient enfin à lui, il sent avec amertume le ridicule de sa situation. Il sort précipitamment, il va de tous côtés, appelant Odet à grands cris, et lançant des regards si terribles, qu'Odet, qui arrive en courant à perdre haleine, s'arrête, hésite, et, sans savoir ce qu'il a fait pour exciter cette horrible colère, croit déjà toucher à sa dernière heure.

ALPHONSE. Ah, ce pauvre Odet !

M.me DE JONCHÈRE. Rodolphe, dès qu'il l'aperçoit, court à lui, et lui saisissant le bras d'une telle force, qu'Odet aurait bien volontiers jeté les hauts cris : « Elle m'a insulté publiquement, lui dit-il, elle m'a fait servir de risée à toute l'Helvétie, que dis-je ! à l'Europe entière ; voilà le jour qu'elle a choisi pour rompre avec moi. » — Monseigneur, répondit Odet, que ces paroles avaient

tout à fait rassuré sur son propre compte, si elle a rompu avec vous, foi de bon serviteur, j'en suis bien aise; elle est bien altière et bien rogue, madame la comtesse; parlez-moi d'une fille comme mademoiselle Ennely...... Si j'étais prince comme votre altesse, je donnerais bien toutes ces livrées cramoisies pour le moindre petit ruban bleu. A ces mots, Rodolphe tressaillit; il lui en coûtait de supporter un langage si familier, et de voir que son valet, avec toute sa simplicité, semblait savoir mieux que lui-même, peut-etre, ce qui se passait dans son cœur. Mais le moment était critique, il avait besoin d'un confident, et d'ailleurs, le souvenir d'Ennely le rendait toujours plus indulgent et plus affable. — Odet, lui dit-il apres un assez long silence, trouve-moi un ruban bleu, trouve-le-moi sur le champ, et je te fais mon écuyer. Odet croit en ce moment

qu'il rêve, la tête est prête à lui tourner. Il veut courir, voler, et il ne sait où il va. Enfin il est au milieu du village; il achète, non pas seulement un petit ruban bleu, mais une pièce d'étoffe de soie tout entière, et retourne auprès de son maître, qui l'attendait avec une impatience inexprimable, et qui pour passer le tems, s'était débarrassé de toutes ses livrées rouges, les avait mises en pièces, et les foulait aux pieds avec une jouissance toute particulière.

CAROLINE. Mais il était furieusement colère, ce Rodolphe! je suis bien sûre qu'Ennely ne l'aurait pas approuvé.

M.me DE JONCHÈRE. Je vous ai prévenus de tous ses défauts, et vous imaginez bien que, malgré les bons conseils qu'il avait reçus, il ne pouvait être déjà corrigé. Enfin Odet deploie le taffetas bleu avec complaisance, il

l'ajuste sur les épaules de son maître et autour de son corps ; il lui semble qu'il n'en paraîtra jamais assez. Il y suspend la redoutable épée qui devait ce jour même faire triompher Amgarte, et que son maître destine alors à un tout autre usage. Odet contemple le prince et s'admire dans son ouvrage. — Va, lui dit Rodolphe : cherche une épée, prends ma lance, amène mon coursier, et viens me rejoindre à la barrière. Odet, rayonnant de joie, bénissant le nom d'Ennely, va de nouveau parcourir le village, revient, traînant après lui une longue rapière qu'il avait eu le bonheur d'y trouver, et, presqu'aussi vain que son maître l'avait jamais été lui-même, il conduit le cheval à l'entrée de l'arène, où Rodolphe l'attendait et où se passait une scène fort singulière. On ne savait plus si l'on pourrait combattre. Tous ces chevaliers, ceux mêmes qui n'avaient

vu Amgarte que ce jour-là pour la première fois de leur vie, se déclaraient tous pour elle, et voulaient soutenir ses droits. Etant tous du même avis, et s'accordant à la proclamer la plus belle personne de la terre, il n'y avait plus lieu à exécuter le tournoi. Rodolphe s'élance enfin sur son coursier, et du fer de sa lance, faisant signe que l'on ouvre la barrière : « Chevaliers, s'écrie-t-il, ne changez rien aux conditions du combat ; je pense bien autrement que vous sur le compte de la comtesse : je soutiens qu'elle est fort inférieure, à tous égards, à la dame pour laquelle je veux désormais vivre, combattre et mourir, et en conséquence je vous défie tous. On le regarde, on se récrie. Sa visière est levée, on ne peut méconnaître le prince de Hapsbourg, mais ce n'est plus le chevalier aux armes rouges : son costume et son langage confondent tous

les assistans. Il réitere son défi. La barrière lui est ouverte ; il part, passe à dessein sous le balcon d'Amgarte, et va se placer à l'extrémité du champ. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il renversa tous les chevaliers l'un après l'autre.

ALPHONSE. Oh ! je m'y attendais bien.

M.me DE JONCHÈRE. Imaginez, s'il se peut, la fureur de la comtesse, lorsque Rodolphe, pour la braver, vint revendiquer le prix du tournoi. — Monstre, lui dit-elle d'une voix entrecoupée, quelle est elle donc celle à qui tu me sacrifies ? parle, nomme-moi cette femme ; mais non, tu n'oserais la nommer, tu as raison de redouter ma vengeance. — Te craindre ! s'écria l'imprudent Rodolphe. Douce et modeste comme la colombe, Ennely pourrait te redouter en effet ; mais, decidé à la servir, à la défendre, je ne crains rien ni pour elle ni pour

moi. — Ennely, s'écria la comtesse en pâlissant, Ennely, dans le canton d'Appenzel! ..... et ses yeux, qu'elle tenait fixés sur le prince, avec un air égaré, ses yeux hagards et menaçans se ferment tout à coup; elle tombe enfin dans un évanouissement profond. Tandis qu'on s'empresse autour d'elle, Rodolphe, saisi d'étonnement, se retire, retourne vers Odet, et, sans se mettre en peine des suites que pourrait avoir le saisissement de la comtesse, reprend la route de son château, uniquement occupé du soin d'en démêler la cause. En effet, combien il trouvait extraordinaire que le nom d'une simple villageoise produisît sur la fière Amgarte une impression si terrible! quel rapport existait donc entre ces deux femmes! le nom d'Amgarte avait pareillement jeté la terreur dans l'ame d'Ennely et de son père.

. . . . .

Alphonse. Oui, c'est étonnant, et je voudrais déjà savoir pourquoi.

M.me de Jonchère. Mais si je te l'apprenais si vîte, le conte ne devrait plus s'intituler *les Mystères*. Il faut te résigner à attendre long-tems encore. Rodolphe, non moins curieux que toi, réfléchissait en vain et ne pouvait y rien comprendre. Il marchait en silence, accompagné du seul Odet. Le reste de ses gens devait passer la nuit au village de Lugano. Odet cheminait plus gaîment que son maître, dont il ignorait la secrète inquiétude, et il regardait à côté de lui, à chaque instant, pour voir le bel effet que produisait sa rapière.

Alphonse. Je le crois bien, j'en aurais fait autant.

M.me de Jonchère. Je n'en doute pas. Odet se livra à une contemplation si agréable, jusqu'au moment où les premières ombres de la nuit vinrent

donner une autre direction à ses pensées : il se rappela tout à coup qu'ils allaient avoir à traverser les ruines d'une antique et vaste mâsure, sur le compte de laquelle couraient les bruits les plus effrayans. Odet, qui avait franchi les ruines le matin au grand jour avec toute la suite du prince, n'avait pas eu trop grand' peur ; mais l'idée de s'y enfoncer dans les ténèbres, et seul avec son maître, le frappa dans cet instant d'une terreur inexprimable. Sa belle épée cessa de l'occuper tout à fait : ce n'était qu'un ornement à ses yeux, il avait l'ingénuité de n'y pas compter du tout pour se défendre. Il se hasarda à appeler plusieurs fois son altesse, à lui représenter humblement qu'il était tard, que l'on voyait sur la gauche un grand village, où l'on trouverait à passer la nuit très-commodément ; mais son altesse ne tourna même point la tête, et

au lieu de prendre sur la gauche, continua du même pas à suivre la ligne droite qui menait à la triste mâsure. Cette masse énorme se fit entrevoir devant eux. La route y conduisait en montant, et se prolongeait sous une voûte qui servait à joindre les sommets de deux rocs escarpés, sur lesquels le fort avait été bâti. Le cœur d'Odet battit horriblement lorsqu'ils commencèrent à monter. — Hélas ! monseigneur, s'écria-t-il d'une voix lamentable, il ne fait pas plus clair sous cette voûte que dans un four ! *Jesus Maria !* qu'allons-nous devenir ?

Théophile. Ce pauvre Odet !

M.me de Jonchère. Son exclamation tira enfin Rodolphe de sa rêverie. Il vit les ruines devant lui, et devina toutes les craintes de son écuyer. « Odet, lui dit-il, si tu veux rester à mon service, il faut te défaire absolument de

ces frayeurs puériles; il faut être capable de braver même de véritables dangers, quand la nécessité l'exige. Après cette exhortation, dont Odet ne resta point frappé, il entra sous la voûte et se trouva, comme son écuyer l'avait prévu, dans la plus profonde obscurité.

Le prince fut obligé de mettre son cheval au petit pas. Odet, transi de peur, osait à peine respirer : cependant son maître crut l'avoir entendu parler. — Que dis-tu? lui demanda-t-il. — Oh! monseigneur, répondit Odet d'une voix basse et tremblante, ce n'est pas moi. Cependant, on a parlé, cela est sûr, je l'ai entendu comme votre altesse. — Cela est singulier, reprit le prince. Holà! Qui va là? ajouta-t-il d'un ton formidable, qui fit raisonner tout le bâtiment, et dont Odet frissonna. Au meme instant, une lueur semblable à celle d'un éclair sillonna la voûte, et fit

entrevoir à Rodolphe la même figure noire qu'il avait vue la nuit dans le canton d'Appenzel. — Rodolphe, dit la même voix qu'il avait entendue, Rodolphe, qu'as-tu fait ? tu as exposé Ennely et son père à la fureur de leurs ennemis ; pourras-tu les en défendre ? — Si je le pourrai ! s'écria le prince ; j'y cours à l'instant même. Mais, homme ou fantôme, qui que tu sois, explique-moi ce mystère : comment Ennely peut-elle être connue d'Amgarte ? Le fantôme ne répondit point. La clarté qui semblait précéder toujours son apparition, se fit voir encore dans le lointain, vers un des degrés qui montait sur la plate-forme. Rodolphe, sans se donner le tems d'y réfléchir, saute à bas de son cheval, et se met à la poursuite du fantôme. Odet, déjà demi-mort de frayeur, mais à qui l'idée de rester absolument seul sous la voûte rend

miraculeusement ses forces, se hâte de courir après son maître. Ils parviennent de cette manière dans les appartemens. Le crépuscule y pénétrait par intervalle, soit par l'ouverture des croisées, soit par les crevasses des toits et de la muraille. Mais cette lumière incertaine ajoutait encore aux terreurs du pauvre Odet : il prenait chaque pilastre pour un homme ; chaque enfoncement obscur le faisait reculer d'horreur. Rodolphé, irrité de la disparition de l'être extraordinaire qui lui avait parlé sous la voûte, et dont il esperait obtenir des éclaircissemens, l'appelait à grands cris, et mêlait la menace aux instances qu'il lui adressait, pour qu'il voulût bien lui apparaître encore. Ce fut inutilement; rien ne troubla désormais la paix de cette solitude, si ce n'est le souffle du vent qui résonnait sous ces arcades, et l'écho qui répondait à la

voix du prince. Chaque son faisait frémir Odet, et il crut revenir en quelque sorte à la vie lorsque son maître parut bien convaincu que le fantôme lui était échappé. Mais à peine commençait-il à renaître, qu'il reçut un nouveau coup. Rodolphe lui déclara qu'il avait résolu de passer la nuit dans les ruines, afin de les examiner en détail le lendemain au grand jour. Ce fut vainement qu'Odet déploya son éloquence pour combattre une résolution qui lui paraissait être le comble de l'extravagance et de la témérité; Rodolphe, sans l'écouter, avait déja choisi la place qu'il jugeait être la plus commode pour y passer la nuit, lorsqu'il se souvint de leurs chevaux, et lui commanda de redescendre et de les attacher sous la voûte. Odet eut quelque peine à se persuader que son maître parlât sérieusement. Descendre seul lui paraissait une chose si impossi-

ble, ou du moins tellement au-dessus de ses forces, qu'il se mit à pleurer comme un enfant. — O mon cher maître, disait-il, il n'est point de marque de mon zèle et de mon obéissance que vous ne soyez en droit d'attendre ; je donnerais volontiers pour vous le peu que je possède, mais aller sous la voûte! ah! quand je le voudrais, croyez-moi, je ne le pourrais pas: d'ailleurs, comment vous laisser seul, sans secours ; cela serait-il prudent et honnête ?

Alphonse. Oh ! le grand secours qu'Odet !

M.me de Jonchère. Le commencement du discours de son écuyer avait irrité Rodolphe, mais la fin le fit rire et le désarma ; il n'avait pas d'ailleurs l'espérance de bien dormir, il n'avait rien de mieux à faire que de se promener lui-même dans les ruines, et il voulut bien accompagner son écuyer. Ils revinrent

donc sous la voûte, cherchèrent de tous côtés, appelèrent leurs chevaux; ils avaient disparu.

Odet en demeura consterné; c'était, disait-il, un tour du fantôme. Rodolphe pensait, avec plus de vraisemblance, que les ténèbres et les cris qu'ils avaient poussés dans les ruines avaient effarouché leurs coursiers, mais il sentait vivement cette perte. Les paroles que le fantôme lui avait adressées lui donnaient lieu de tout appréhender pour Ennely de la part d'Amgarte : il venait de former le projet de se rendre immédiatement dans le canton d'Appenzel, de déclarer a Ulric ce qui s'était passé à Lugano, et de le déterminer à venir se mettre sous sa protection à Hapsbourg. Il passa la nuit assis sous la voûte, et de grand matin se mit en marche pour aller chercher des chevaux dans tous les villages voisins. Il fut difficile de se

procurer un coursier digne du prince Rodolphe, qui se contenta du moins mauvais, et Odet d'un cheval de charrue; dans cet équipage campagnard, ils se dirigèrent vers le canton d'Appenzel.

CAROLINE. Bon! je parie qu'Ennely n'y était plus.

M.me DE JONCHÈRE. Ils trouvèrent la porte de la cabane ouverte, mais, en effet, Ennely ni son père ne s'y trouvèrent plus. Le rouet d'Ennely, renversé près de sa chaise, semblait indiquer qu'elle en avait été arrachée avec violence. Le prince, désespéré, envoya promptement Odet prendre des informations au village; mais vous savez déjà que la cabane d'Ulric en était assez éloignée : le père et la fille avaient été enlevés sans qu'on en eût rien su. Rodolphe s'accusait lui-même avec amertume : c'était par ses bravades, par son imprudence, que la retraite d'Ulric avait été connue,

Comment l'épouvante que le nom d'Amgarte avait causée à Ennely ne l'avait-elle pas rendu plus circonspect ? n'avait-il pas dû penser qu'Ennely aurait tout à craindre de sa rivale, et qu'elle avait été déjà persécutée par elle ? Il voulait voler à Lugano tout aussi rapidement qu'il était venu à Appenzel, mais l'espérance de revoir le fantôme le détermina à passer la nuit dans la cabane. Il se flattait que cet être mystérieux qui semblait être en relation avec Ulric, aurait acquis déjà quelque lumière sur son sort. Il renvoya Odet, qui mourait de peur qu'il ne le retînt à coucher, et qui alla se reposer chez son père. Rodolphe passa la nuit à attendre la figure noire, à se promener dans la chambre, à mettre la tête à la croisée, à regarder, à écouter, sans rien voir et sans rien entendre. Odet, le lendemain, le trouva fort accablé. Il se remirent en

marche le jour même et retournèrent à Lugano. Rodolphe voulait avoir une explication avec Amgarte ; il s'était promis d'y apporter du sang-froid et même de la courtoisie, afin d'éviter les éclats, et pour amener, s'il était possible, une réconciliation entre elle et la fille d'Ulric. Rodolphe était convaincu que rien au monde ne pouvait lui résister. Sans connaître les motifs de la haine qu'Amgarte nourrissait pour Ennely, il s'imaginait qu'elle s'humaniserait à sa voix. Il arrive à Lugano, persuadé que cet instant va satisfaire sa curiosité et rendre la paix à son cœur, il demande à voir la comtesse. . . . . On lui répond qu'elle est en Italie.

CAROLINE. En Italie !

M.me DE JONCHÈRE. Rodolphe se souvint alors que la mère d'Amgarte était italienne, et qu'Amgarte lui avait dit

qu'elle avait eu par héritage des terres considérables au milieu des Apennins. On lui dit qu'on croyait en effet que c'était pour ces terres qu'elle était partie ; mais il ne se trouvait à Lugano aucun domestique qui eût fait précédemment le voyage de ces domaines des Appennins, et on ne put lui indiquer que d'une manière vague la route qu'il devait tenir pour s'y rendre. Il demanda à parler au comte. Il était absent de son côté : il avait été visiter d'autres terres à l'extrémité de la Suisse. « Eh bien, s'écria Rodolphe avec dépit, j'irai en Italie ; » et sans se donner le tems d'y réfléchir davantage, il gagne les bords du lac, s'embarque avec Odet. En quelques heures Rodolphe a franchi les limites de sa patrie, et il entre dans les Appennins, déterminé à les parcourir, s'il le faut, d'un bout à l'autre.

THÉOPHILE. Il avait fort à faire.

ALPHONSE. Bon ! qu'est-ce que cela pour un chevalier errant ?

M.me DE JONCHÈRE. Sans doute ; il espérait d'ailleurs que les gens du pays le mettraient bientôt sur la voie, qu'on lui indiquerait la route du château de la comtesse : mais il était apparemment fort avant dans les montagnes, car tous ceux auxquels il s'adressa dans les premiers jours, ne purent lui donner aucun renseignement à cet égard. On savait que le bourg de Lugano était situé de l'autre côté du lac, mais on ignorait que le seigneur eût d'autres posssesions au centre de l'Italie. Rodolphe ne pouvait concevoir cette ignorance ; il pensait que tout était conjuré contre lui. Odet le suivait avec tristesse, docile à ses ordres, attendri de ses peines, mais fort inquiet des aventures qui pouvaient leur arriver en route, et calculant que tout

au moins ils finiraient par mourir de faim, car le prince était parti subitement, sans préparatifs, sans précaution, et, pour tout dire enfin, presque sans argent; ce qui achevait de faire tourner l'esprit d'Odet, c'est que son altesse n'avait pas seulement l'air d'y penser.

A travers les agitations du maître et du valet, ils avançaient l'un et l'autre au milieu des montagnes. Là, tantôt les vallées leur offraient les aspects les plus rians, tantôt des sommets escarpés et des bâtimens en ruines rappelaient à Odet la mâsure antique au milieu de laquelle il avait passé une si mauvaise nuit. Ils marchaient au hasard, et ils finirent par s'égarer. Après avoir erré long-tems sans découvrir aucune habitation, ils apperçurent dans un enfoncement, dans une espèce de gorge, un bois épais, et au milieu du bois un édifice fort consi-

dérable : mais les murs, rembrunis par le tems, dégradés dans quelques endroits et revêtus dans quelques autres de mousse et de lierre, annonçaient un long abandon. Néanmoins Rodolphe se hâta de descendre de la hauteur où il se trouvait alors, pour aller à ce château demander l'hospitalité. Les dehors de ce bâtiment étaient si tristes qu'Odet aurait autant aimé n'avoir pas découvert un pareil asile ; il lui paraissait clair que ces lieux étaient inhabités ; il pensait que son maître voudrait y pénétrer, et il prévoyait avoir à passer là une nuit toute aussi pénible que dans la mâsure, toujours présente à sa mémoire. Malgré tous les efforts de Rodolphe, Odet était resté convaincu que la grande figure noire était un être surnaturel ; tous les endroits sombres et déserts lui semblaient faits pour provoquer une nouvelle apparition. Ce fut

dans ces tristes dispositions qu'il arriva à la porte du château. Il eut la consolation de la voir bien fermée. Une porte fermée suppose naturellement des habitans dans l'intérieur du logis, ou du moins elle empêche les curieux d'entrer : l'un ou l'autre était rassurant pour Odet. Rodolphe, qui n'aimait pas les obstacles, voyant une chaîne de fer qui pendait en dehors de la porte, la saisit et la secoua avec assez de force pour que le son de la cloche à laquelle elle aboutissait, fît retentir le bois à près d'une lieue à la ronde. En cet instant ils furent acostés par un paysan qui portait sur son dos un fagot de bois mort. — Bonne sainte Vierge! s'écria-t-il ; c'est donc vous, signor, qui faites tout ce vacarme? par tous les Saints du paradis, vous aves manqué me faire mourir de peur. Si je ne vous avais pas aperçus entre ces arbres, j'aurais cru que la grosse cloche

avait sonné toute seule. — Toute seule ! dit Rodolphe, quelle est donc cette idée ? — Ecoutez donc, signor, il n'y aurait rien d'impossible ; il s'est passé dans ce château des choses bien plus extraordinaires encore. — Plus extraordinaires ! répéta Odet en pâlissant. — Bonhomme, dit le prince, à qui appartient ce château, et par où peut-on y pénetrer ? — Il appartient à son maître, répondit le paysan, mais je ne l'ai jamais vu, et je n'ai nulle envie de le voir jamais : quant à y entrer, Dieu et ses Saints vous en préservent ! A peine ose-t-on passer sous les murs au soleil couchant, et, comme il se fait tard, vous trouverez bon que je vous quitte ; venez, si vous voulez, avec moi ; si vous cherchez un gîte, il vaut mieux le trouver dans ma cabane qu'au château noir. — C'est donc là le nom de cet édifice ? reprit Rodolphe. — Je ne sais au fond

comment il s'appelle, mais depuis que je suis au monde, je l'ai entendu nommer le château noir, à cause de l'obscurité du bois qui l'environne, de ses sombres murailles et..... et de tout ce qui s'y passe, ajouta-t-il d'un air mystérieux. — Mais que s'y passe-t-il donc? demanda Rodolphe avec impatience, tandis qu'Odet tremblait d'avance de ce que le villageois allait raconter. — Je ne le sais pas au juste, reprit le paysan à voix basse; il y a des gens qui parlent de crimes, d'assassinats; ce qui est certain, c'est qu'il est hanté par les esprits: depuis quelque tems surtout ils n'en sortent plus. Tous les soirs, à cette haute tour, tenez, que vous voyez là vers le midi, eh bien! tous les soirs on voit promener des lumières, et l'on a cru apercevoir avec ces lumières des figures, ah! des figures!.... — Allons-nous-en, monseigneur, dit Odet; nous

n'avons rien de mieux à faire que de suivre cet honnête homme. — Imbécille, dit le prince, tu peux croire un mot de ce récit. — Croyez-moi, si vous voulez, reprit le paysan ; mais, je vous le répète, il se fait tard, et je ne resterai pas ici plus long-tems. — J'y resterai, moi, dit Rodolphe ; je suis curieux d'être témoin de ce phénomène ou de dévoiler cette imposture. — Je l'aurais gagé, s'écria le malheureux Odet, nous y voilà donc encore ! Maudit château ! misérable paysan avec tes discours !... — Bonsoir, bonsoir, lui cria le villageois en s'éloignant, je vous souhaite bien du plaisir. Rodolphe jugeant bien que puisque personne n'était venu au bruit de la cloche, il répéterait en vain le signal, résolut de profiter du peu de jour qui restait encore pour faire le tour du chateau, et chercher s'il ne se trouverait pas quelque poterne ou quelque brèche par ou

il pût pénétrer dans l'intérieur. L'enceinte était extrêmement vaste, c'était une espèce de voyage que de faire le tour des murs, et il était tout à fait nuit qu'ils n'étaient encore arrivés qu'à la moitié. Ils se trouvaient alors à peu près en face de cette haute tour que le paysan leur avait désignée. Rodolphe s'arrêta pour l'examiner. Dans cet instant rien ne troublait la tranquillité de ces lieux : l'air était calme, le bois absolument déserts ; les oiseaux avaient terminé leurs derniers chants, et l'orfraie, commensale de ces vieux donjons, ne faisait entendre ses cris lugubres qu'à de longs intervalles. Tout à coup des sons faibles, éloignés, mais pleins de douceur et de mélodie, parviennent à l'oreille de nos voyageurs. Odet, sans savoir pourquoi, se met à trembler, tandis que Rodolphe, saisi de surprise, mais enchanté de cette musique pres-

que céleste, écoute avec attention. Il cherche en vain d'où peuvent provenir ces sons ravissans : ils semblent venir à lui du haut des airs. Les chants sont finis, que Rodolphe écoute encore et cherche à saisir le moindre murmure. Tout à coup Odet s'empare de son bras avec violence : incapable de proférer une parole, il lui montre du doigt le sommet de la tour. Rodolphe distingue en effet une lumière..... — Ces lieux sont habités, s'écrie-t-il ; j'y entrerai, cela est sûr ; et il retourne avec précipitation vers la porte, résolu de ne plus quitter la cloche qu'on n'ait pris le parti de lui ouvrir. Il se suspend à la chaîne par les deux mains..... O surprise ! la cloche ne sonne plus, la chaîne se détache, elle tombe...... Il est impossible désormais de se faire entendre, impossible d'entrer dans ce mystérieux château. Rodolphe médite quelque tems

en silence. Il conçoit enfin que les ténèbres, toujours croissantes, mettraient trop d'obstacles à ses projets. Il se détermine à rejoindre le paysan, s'il lui est possible, et à revenir le lendemain examiner le château noir. Cette résolution combla de joie son écuyer. Le plus pressé était, suivant lui, de s'éloigner de ces lieux ensorcelés, et il se flatta que, le lendemain, son maître, plus occupé de la poursuite d'Ennely que de la découverte de ces prodiges, y renoncerait aisément. Nos voyageurs étaient à cheval, le paysan était à pied et pesamment chargé; il leur fut donc aisé de le rejoindre, malgré l'avance qu'il avait sur eux. Il était déjà hors du bois, à quelques pas du hameau qu'il habitait. Charmé de revoir nos voyageurs, il les plaisanta sur leur prompt retour. Rodolphe lui dit qu'il avait effectivement vu la lumière, et qu'il était résolu

de revenir le lendemain escalader les murs du château. Le paysan se mit à rire : il prenait ce discours pour une fanfaronnade. Il conduisit les voyageurs dans son manoir, où il les reçut de son mieux, et Odet passa tranquillement le reste d'une nuit qui avait commencé pour lui d'une manière si épouvantable.

THÉOPHILE. Ah ! je ne vous cache pas que j'ai bien souffert pour ce pauvre Odet.

M.me DE JONCHÈRE. Il n'est pas au bout de ses peines, car vous imaginez bien que Rodolphe persista dans le dessein d'entrer dans le château noir.

ALPHONSE. Le château noir ! la tour du midi ! je suis content de vous, maman, et Rosalie elle-même, j'en suis sûr, vous écouterait avec quelque plaisir.

M.me DE JONCHÈRE. Je ne m'en flatte pas, mon ami ; mais pourvu que je

vous amuse, mon ambition est satisfaite.

Caroline. Vous êtes très-honnête, ma tante, assurément ; mais continuez donc, je vous prie.

M.me de Jonchère. Eh bien, mes enfans, Rodolphe, le lendemain, en dépit de toutes les représentations d'Odet, du paysan et de sa famille, reprit le chemin du château noir. Il fit à plusieurs reprises le tour des murailles, et ce ne fut qu'après de longues recherches qu'il parvint à découvrir derrière des broussailles une espèce d'antre qui lui sembla devoir être l'issue de quelque souterrain qui s'étendait sous les fondations du château.

Alphonse. Ah! oui des souterrains, cela nous manquait.

M.me de Jonchère. Cet article était nécẽsaire, et je n'avais garde de m'en dispenser. Rodolphe, quoiqu'intrépide,

était prudent. Il sentit que ce serait une extravagance de s'engager dans ces conduits ténébreux, sans escorte et sans lumière. Il retourna au hameau, et n'épargna rien pour déterminer le paysan à l'accompagner dans les souterrains; mais la femme, les enfans jetèrent si bien les hauts cris, qu'eût-il eu plus de courage qu'il n'en avait naturellement, il aurait été détourné de cette entreprise par leurs clameurs. La femme reprocha aigrement à Rodolphe de vouloir pousser son mari à sa perte; elle observa qu'il fallait avoir déjà perdu la tête pour vouloir affronter les esprits jusque dans leur repaire. Odet, caché derrière son maître, approuvait la bonne paysanne du geste et de la pensée, mais rien n'était capable de faire impression sur Rodolphe. Il se décida à emprunter au paysan des torches de bois résineux, et il obligea

Odet à s'en charger aussi bien que d'un briquet. Il était tard quand cette discussion se termina. Rodolphe s'en applaudit ; il n'était pas fâché, avant d'entrer dans le souterrain, d'entendre de nouveau les accens qui l'avaient charmé, et de revoir la lumière. Odet ne s'en souciait pas du tout. Ils arrivèrent sous les murs à peu près à la même heure que la veille. Ils n'attendirent pas long-tems : la voix ravissante se fit entendre ; elle parut à Rodolphe plus touchante encore que la première fois. La clarté ne tarda point non plus à briller dans la tour du midi, et ces prodiges animant Rodolphe d'une nouvelle curiosité, sans diminuer son courage, il donna l'ordre à Odet d'allumer un des flambeaux. Le malheureux tremblait si fort, qu'il lui fut impossible de battre le briquet, et le prince fut obligé de se charger de cette fonction, aussi

bien que de celle de porter la torche. Elle vacillait dans les mains de notre poltron, qui n'aurait pas manqué, d'ailleurs, de la jeter à terre, à la moindre vision qu'il aurait eue. Rodolphe, tenant donc d'une main son épée nue, et de l'autre une torche allumée, suivi d'Odet, qui s'était armé, à son exemple, de son énorme rapière, descendit dans le souterrain. Ils parcoururent d'abord une espèce d'avenue basse et étroite, et, à mesure qu'ils avançaient, le sol devenait plus humide. Ils se trouvèrent ensuite dans un grand espace, sous une voûte élevée. Les murs étaient chargés d'inscriptions; des statues, des monumens étaient rangés de chaque côté avec symétrie; mais à la forme de ces monumens, à l'attitude de tous ces personnages, il ne fut pas possible à Odet de se dissimuler qu'il était au milieu d'un cimetière; et pour qu'il ne

lui restât aucun doute à cet égard, son maître s'arrêta, en disant : — Nous voici dans le caveau destiné à la sépulture des seigneurs du château noir. Rodolphe avait reçu une éducation brillante, il était grand amateur de sculpture ; il s'approcha donc des sépulcres, curieux d'examiner leurs ornemens, et de juger des progrès des arts dans cette partie de l'Italie, car il y avait là des ouvrages qui devaient avoir plus d'un siècle de date.

THÉOPHILE. Oh ! comme il prenait bien son moment pour observer les arts !

M.me DE JONCHÈRE. Odet, qui n'y connaissait rien, n'était pas fort content de cette station au milieu des tombeaux. Toutes ces statues, qu'admirait son maître, lui semblaient autant de spectres livides : il croyait parfois les voir s'animer dans le lointain. En vain

Rodolphe prenait la peine de lui représenter que le séjour des morts peut inspirer des idées tristes, ranimer des souvenirs déchirans, mais qu'il ne peut être dangereux ni alarmant par lui-même.

THÉOPHILE. C'est bien vrai; mais on ne peut pas se persuader cela.

M.me DE JONCHÈRE. Oui, quand on est simple, faible et ignorant comme le pauvre Odet, avec qui je ne te suppose pas l'intention de vouloir conserver le moindre degré de ressemblance. C'était un excellent enfant, sans doute, mais sa pusillanimité le couvrait de ridicule. Tandis que Rodolphe lui parlait raison, et qu'il continuait l'examen des monumens, un bruit étrange se fit entendre à quelque distance. Odet frémit, Rodolphe lui-même devint attentif, et à la clarté que le flambeau répandait dans ces lieux lugubres, il

vit. : . . . . Mais je m'aperçois qu'il est tard, mes enfans ; l'heure de l'étude a sonné, parlons un peu de l'histoire de France.

Ah, maman, maman ! Ah, ma tante !

Eh bien, Théophile, où avons-nous laissé les huguenots ?

CHAPITRE LXXXVI.

Henri III s'échappa de la Pologne et revint en France, où sa naissance l'appelait au trône. Les Polonais, après son départ, le déclarèrent déchu de la couronne, et mirent à sa place Battori, prince de Transilvanie. L'empereur Maximilien II, cousin de Philippe, roi d'Espagne, qu'il vit à son passage, lui conseilla de faire avec les huguenots une paix solide : mais le seul témoignage de modération qu'il donna fut de mettre en liberté le roi de Navarre et son propre frère, le duc d'Alençon, qui, s'étant déclaré le protecteur des huguenots, avait aussi été renfermé. La première chose que fit le duc, fut de passer en Languedoc, où le fils du connétable, bien éloigné du parti qu'avait suivi son

père, venait de soulever les huguenots. Le roi de Navarre se fit négociateur entre eux : il engagea ses amis, qui manquaient d'argent, à accepter la paix. Ce fut la quatrième fois qu'on leur accorda le libre exercice de leur culte. Les états-généraux assemblés à Blois, dont les membres étaient presque tous catholiques, demandèrent la révocation du traité. Le duc de Guise se mit à la tête d'un parti contre eux et contre le roi qui les ménageait. Ce parti fut appelé la *sainte ligue*. Le roi d'Espagne demanda d'être compté parmi les ligueurs, et Henri, ne pouvant arrêter les progrès de cette nouvelle faction, feignit de l'attribuer au zèle le plus pur, et en réclama le commandement pour l'ôter au duc de Guise. Le titre de chef lui fut accordé : titre bien extraordinaire pour un roi au milieu de ses propres sujets. Le duc n'en

resta pas moins le véritable instigateur. Son but réel n'était pas l'extinction d'une hérésie, dont au fond il ne se souciait guère, mais il voulait détrôner Henri III, faire donner l'exclusion au duc d'Alençon et au roi de Navarre, qui se trouvaient les plus proches parens du roi, et, durant les troubles, il ne désespérait pas de se faire proclamer lui-même. On ne pouvait haïr Henri, qui n'était pas méchant, mais on le méprisait à cause de la futilité de son esprit, de sa vie efféminée, et même des pratiques ridicules dont il surchargeait sa dévotion. Le duc d'Alençon abandonna les huguenots, et entra dans la ligue. Il craignait que la qualité d'huguenot ne lui fît donner l'exclusion, si son frère venait à mourir ; mais il mourut lui-même avant lui. Les Pays-Bas, entièrement révoltés contre Philippe, s'étaient divisés en plusieurs petits états ; la

Flandre et le Brabant avaient appelé le duc d'Alençon pour être le chef de leur république : mais ayant voulu agir plus en despote qu'en magistrat, il fut déposé, et revint en France, où il ne vécut pas long-tems, et c'est à cette époque que le prince d'Orange, appelé à gouverner les dix-sept Provinces Unies de la Hollande, fonda la puissance de sa maison.

La mort du duc d'Alençon rendit le roi de Navarre héritier présomptif de la couronne de France. Les ligueurs, ne pouvant supporter l'idée d'obéir à un prince protestant, résolurent de déposer Henri III, comme Pepin avait déposé les rois fainéans, et de changer, s'il le fallait, la dynastie. Malgré les artifices du duc de Guise, son hypocrisie et ses soins pour se faire adorer, ce ne fut pas sur lui qu'ils jetèrent les yeux. Un reste de prédilection pour la maison régnante

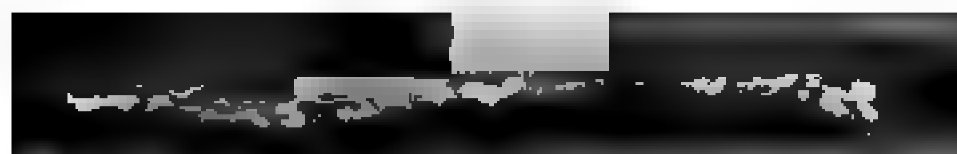
leur fit choisir le vieux cardinal de Bourbon, oncle de Henri. Il fut nommé roi : mais comme sa qualité de prêtre ne lui permettait pas de se marier, le duc de Guise se flatta que, durant son règne, il réussirait enfin à gagner les esprits. Catherine, qui n'avait pu obtenir aucune influence sur son fils Henri, consentit volontiers à ce qu'il fut déposé, mais elle désirait qu'on nomma roi le duc de Lorraine, son gendre. Le duc de Guise, quoique parent de ce jeune prince, y mit obstacle. Le cardinal fut reconnu par les ligueurs, par le roi d'Espagne, et par le pape Sixte-Quint, qui excommunia Henri, roi de Navarre, et son cousin le prince de Condé.

Fin du trente-troisième volume.

TABLE

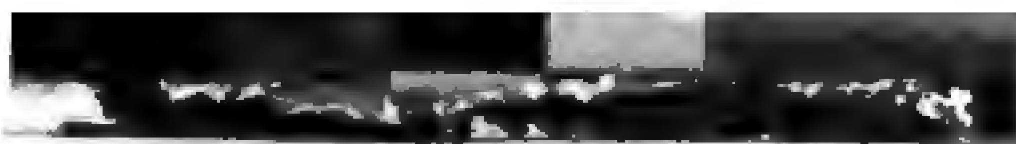
DU TOME TRENTE-TROISIÈME.

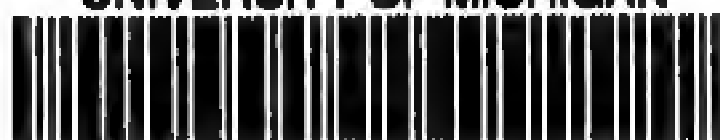
leur fit choisir le vieux cardi
Bourbon, oncle de Henri. Il fu
roi mais comme sa qual
ne lui permettait pas de se ma
de Guise se flatta que, duran
il reussirait enfin a gagner
Catherine, qui n'avait pu obten
influence sur son fils Henri,
volontiers a ce qu'il fut depose,
desirant qu'on nommât roi le duc de L
raine, son gendre. Le duc de Gui
quoique parent de ce jeune prince, p
obstacle. Le cardinal fut reconnu par
ligueurs, par le roi [illegible] e, et par
pape Sixte-Quin[illegible] Henri
roi de Navarre [illegible] pr
Condé, [illegible]

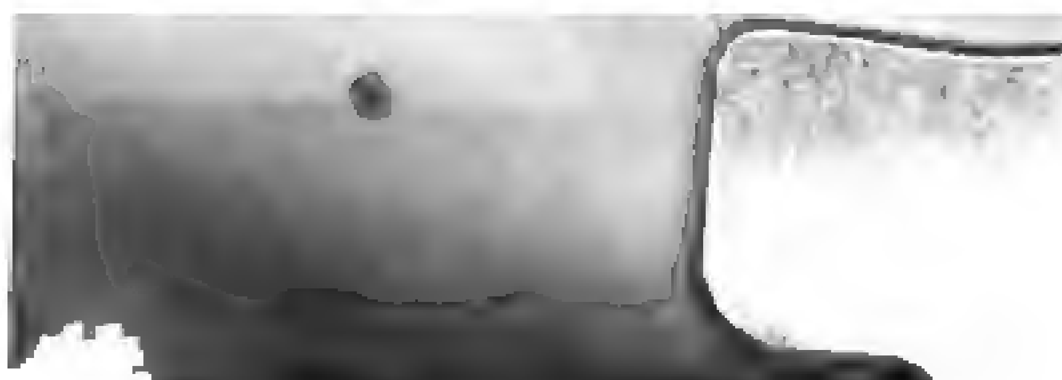


Fin de la table des chapitres.

Evreux, de l'Imprimerie d'ANCELLE fils.








UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06370 0903

